CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
23e ET 24e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LE LIVRE NOIR

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR

LÉON GOZLAN



REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 10 OCTOBRE 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

MAURICE, avocat	MM.	Mémé.
POINCELET, rentier		Ch. Potier.
LE COMTE DE LANDREUIL*, élégant du grand monde.		H. Vannoy.
LE MAJOR D'ANGLEMIRE, joueur		Raucourt.
DE CHAMPVILLIERS, ancien juge		Mulin.
UN CHEF DE DIVISION, à la Préfecture		Arthur.
UN COMMIS		Coti.
DEUX PROCUREURS DU ROI, {		A. Albert.
		Mercier.
1er INVITÉ		Potonnier.
2e INVITÉ		H. Ferdinand
UN BANQUIER dans la maison de jeu		Ferdinand.
UN DOMESTIQUE, chez Mme de Valpin		Achille.
UN DOMESTIQUE, dans la maison de jeu		Larbot.
UN DOMESTIQUE, chez Monsieur de Champvilliers.		Potonnier.
UN DOMESTIQUE, chez M. Maurice		Neraut.
UN AUTRE, chez M. de Champvilliers		Grimbert.
MADAME DE VALPIN	Mmes	Daubrun.
HENRIETTE, sa femme de chambre		Grave.
MADAME DE CHAMPVILLERS		Chabton.
CLOTILDE, sa fille		Demanges.
UNE FEMME DE CHAMBRE		Héloïse.
UNE DAME INVITÉE		Lebon.

INVITÉS A LA MAISON DE JEU — INVITÉS AU BAL DE M. DE CHAMPVILLIERS. — GENS DE LA POLICE SECRÈTE. — PLUSIEURS JEUNES GENS ARRÊTÉS. — UN HUISSIER.

La scène se passe à Paris.

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

La scène est à Paris. — Le théâtre représente les salons de Frascati, un rideau riche divise deux grandes pièces. Ce rideau est fermé au début de l'action. A droite l'entrée publique. — A gauche, est un domestique assis près d'une petite table, et qui délivre des cartons à toutes les personnes qui lui remettent leurs chapeaux ou leurs manteaux.

SCÈNE I.

UN DOMESTIQUE, *qui est près de l'entrée publique*; UN JEUNE HOMME.

LE DOMESTIQUE, *au jeune homme qui veut entrer.*

Votre chapeau?

LE JEUNE HOMME.

Je le garderai si vous le permettez.

LE DOMESTIQUE.

Le règlement veut que vous le déposiez ici.

LE JEUNE HOMME.

Ce règlement est bien poli.. Allons! (*Il remet son chapeau au domestique. Entrent un monsieur et une dame invités, puis un autre jeune homme suivi de plusieurs autres qui entrent sans difficulté, après avoir laissé leurs chapeaux.*)

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *au domestique.*

Pourquoi m'empêchez-vous de passer?

LE DOMESTIQUE.

Vous n'avez pas l'âge.

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Quel âge faut-il donc avoir pour jouir du privilége de se ruiner à Frascati?

LE DOMESTIQUE.

Vingt et un ans.

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Je les ai, monsieur.

LE DOMESTIQUE.

On ne le diroit pas. Quelle preuve?...

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Mais, voyez mes moustaches.

LA DAME INVITÉE.

Elles sont fausses... Voyons; laissez passer monsieur.

LE DOMESTIQUE.

Puisque madame de Saint-Alphonse l'exige... (*Le jeune homme dépose son chapeau et entre.*)

LA DAME INVITÉE.

Est-ce qu'on doit être si difficile, la dernière fois, la dernière nuit que Frascati ouvre ses portes à ses habitués?

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame de Saint-Léon, madame de Sainte-Amaranthe, madame de Saint-Romy, madame de Sainte-Lorette. (*Une foule de dames en toilettes de bal sont introduites.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MAJOR D'ANGLEMIRE.

PREMIER JEUNE HOMME.

Ah! j'aperçois le major d'Anglemire, surnommé à si juste titre le major Martingale.

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Il descend donc en grade? Je l'ai connu général le mois dernier.

LA DAME INVITÉE.

Général de table d'hôte.

PREMIER JEUNE HOMME.

Où diable a-t'il gagné toutes ces croix?

LA DAME INVITÉE.

En Grèce, au service de lord Byron, dont il se dit l'ami et le compagnon d'armes. (*Au Major.*) Eh! bonjour, cher major, vous venez assister comme nous aux funérailles de notre brillant et infortuné Frascati? Ah!

LE MAJOR.

Vous me voyez navré, madame.

LA DAME INVITÉE.

Vous lui deviez bien ces regrets, vous, le joueur le plus ancien, le plus fidèle de la maison.

LE MAJOR.

Détruire un si noble établissement! le démolir pour le remplacer par des maisons bourgeoises, des cafés, des boutiques.

LA DAME INVITÉE.

Où trouver plus d'attraits, plus de plaisirs réunis sur un même point? Salons animés, toujours pleins d'étrangers riches, élégants, magnifiques, jardins embaumés, bosquets mystérieux, soupers délicats, nuits de fêtes; et quels bals!...

LE MAJOR.

Et quels jeux! Comme on a joué ici! Blücher y a gagné un million, le maréchal Mouratofs'y est brûlé la cervelle. Souvenirs respectables! Supprimer les maisons de jeu, mais c'est supprimer l'espérance, dernière ressource des malheureux. Ils prétendent par là moraliser le siècle; faux législateurs! Jusqu'ici le pauvre avait pu rêver qu'en allant au Palais-Royal ou en venant à Frascati, risquer quarante sous sur une carte ou sur une couleur, il gagnerait en dix minutes tout ce qu'il avait vainement souhaité d'avoir pendant une vie de souffrances... Maintenant que lui restera-t-il?

LA DAME INVITÉE.

Pas même la loterie; on vient de l'abolir.

LE MAJOR.

Paris deviendra bientôt un véritable coupe-gorge.

PREMIER JEUNE HOMME.

Mesdames, messieurs, ne perdons pas de temps; passons dans les salles de jeu. Encore quelques heures, et Frascati aura vécu. Vous ne venez pas, major?

LE MAJOR.

Dans un instant! (*Tous sortent, excepté d'Anglemire.*)

SCÈNE III.

LE MAJOR, *les domestiques au fond.*

Landreuil se fait bien attendre; je pensais qu'il m'aurait devancé, et il n'est pas encore venu. Il faut cependant qu'il m'apporte cet argent, ces mille écus, pour que j'exécute ma sublime martingale, cette combinaison avec laquelle, en six coups, nous ferons sauter la banque. Oh! elle sautera ou je sauterai. Calculons: les mille écus de Landreuil et les mille francs que je gagnerai avec ce monsieur Poincelet, ce provincial à qui j'en ai déjà fait gagner douze cents, c'est notre compte: total, quatre mille francs. Très-bien. Avec cette somme, la martingale est infaillible. Voilà vingt-deux ans, trois mois, dix-sept jours que je la cherche, et hier je l'ai trouvée. Il était temps, car demain il n'y aura plus de banque, ce sera fini. Il ne nous reste donc que cette nuit, que quelques heures. N'importe, c'est assez. Mais Landreuil ne paraît pas; qui peut donc le retenir? Ce qui le retient, je le devine, c'est encore une maîtresse, cette créole de la Martinique qu'il aurait bien mieux fait de renvoyer à sa famille ou à son mari. Que les hommes sont vicieux! Ils ont à leur disposition le jeu, la plus ardente des passions, la plus belle des maîtresses, celle qui ne vieillit jamais, et ils vont s'embarrasser de femmes. Mais je le détacherai de la sienne, et il sera tout à moi, tout au jeu. Il faut que Landreuil se range. Oui, en six coups tout sera balayé cette nuit: argent, or, billets de banque... Avec cet immense gain, que ferons-nous? Ma foi, nous ferons comme tout le monde, nous achèterons des fermes en Normandie, des châteaux sur la Loire, des actions dans toutes les entreprises. Nous ferons mieux que cela! nous jouerons encore, nous jouerons toujours, nous jouerons à perpétuité! Mais ces mille écus! ces mille écus! Ah! voici Landreuil. (*Landreuil entre il remet son chapeau au domestique.*)

SCÈNE IV.

LANDREUIL, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Enfin!

LANDREUIL.

Excusez-moi, cher Major; vous savez les contrariétés domestiques que j'éprouve sans cesse!

LE MAJOR.

Encore votre créole?

LANDREUIL.

Oui, elle est cause que je viens *si tard*; lorsque Henriette m'a vu ouvrir ce soir le secrétaire, elle a soupçonné que mon intention était de toucher à ces trois mille francs en or qu'elle appelle ridiculement nos petites économies. Elle est accourue vers moi, et alors les récriminations d'usage ont commencé.

LE MAJOR.

Mon ami, avouez-le, votre conduite n'est pas irréprochable. On n'enlève pas ainsi la femme d'autrui sans payer du repos de toute sa vie une pareille faute... Vous avez cet or?

LANDREUIL.

Bientôt la discussion s'est aigrie. Henriette est passionnée, je suis vif; ajoutez que dans la matinée j'avais écrit à ma mère pour lui dire que je voulais décidément les cinquante mille francs de diamants que ma tante en mourant lui a laissés. Ma mère m'avait répondu que ces diamants n'étaient plus en sa possession depuis longtemps, ce qui est inexact, j'en suis sûr, car que seraient-ils devenus? Ah! mais je saurai où ils sont, madame de Volpin, je le saurai!

LE MAJOR.

Vous avez nommé madame de Valpin, cette riche comtesse?...

LANDREUIL.

C'est ma mère; elle s'appelle Valpin, du nom de son second mari. A ma lettre, dis-je, elle avait donc répondu par un refus; je lui avais écrit de nouveau dans des termes très-énergiques, très-peu respectueux... j'étais monté!... Henriette, de son côté, a fini par prendre un ton si blessant avec moi...

LE MAJOR.

Landreuil, il faudra absolument rompre avec cette intrigue que réprouvent hautement les bonnes mœurs; il faudra renvoyer cette femme à son mari. Vous avez pris ces mille écus?

LANDREUIL.

Mais elle n'a jamais eu de mari.

LE MAJOR.

A sa famille.

LANDREUIL.

Elle est orpheline depuis l'âge de quatorze ans.

LE MAJOR.

D'une manière ou d'une autre, vous romprez avec cette intrigue.

LANDREUIL.

J'ai presque rompu, et déjà une autre passion...

LE MAJOR.

Il faut rompre entièrement; l'amitié le veut, elle l'exige. Enfin, apportez-vous ces mille écus en or?

LANDREUIL, *lui montrant une bourse.*

Oui!

LE MAJOR.

Je respire! notre fortune est faite.

LANDREUIL.

Courons donc nous en emparer!... Venez. (*Entrent plusieurs invités qui déposent leurs chapeaux et passent dans le salon du fond.*)

LE MAJOR.

Non, j'attends quelqu'un.

LANDREUIL.

Qui donc ?

LE MAJOR.

Un provincial, un habitant de Dijon avec lequel, depuis trois jours, je suis associé dans le bénéfice d'un coup particulier.

LANDREUIL.

Ce n'est pas notre martingale ?

LE MAJOR.

Allons donc ! prostituer les découvertes du génie au profit d'un Bourguignon inconnu ! Oh ! non ; mais sans le concours de ce brave Dijonnais, notre martingale ne serait pas aussi sûre.

LANDREUIL.

Comment cela ?

LE MAJOR.

Il nous faut quatre mille francs, je vous l'ai dit, pour qu'elle réussisse infailliblement ; vous n'en apportez que trois mille, c'est encore mille francs qui nous manquent. Mon provincial nous vient en aide merveilleusement. Je lui ferai gagner ce soir, en un seul coup, six mille francs, sur lesquels il m'en donnera mille de gratification.

LANDREUIL.

Mais pourquoi, cher Major, ne pas recommencer vingt ou trente fois pour notre propre compte ce même coup-là sans recourir à notre martingale ?

LE MAJOR.

Parce que ce coup ne peut se faire qu'une fois dans la soirée.

LANDREUIL.

Il est bien extraordinaire...

LE MAJOR.

Il ne peut se faire qu'une seule fois, vous allez le comprendre. Il faut que la rouge ou la noire sorte.

LANDREUIL.

Sans doute.

LE MAJOR.

Je dis à mon provincial, qui a déjà gagné deux fois par ce moyen : Si vous me voyez faire tel signe, vous jouerez la rouge ; si je fais tel autre signe, vous jouerez la noire.

LANDREUIL.

Très-bien !

LE MAJOR.

Au moment où le banquier va dire la couleur, j'envoie l'un ou l'autre signe convenu à mon provincial qui, fidèlement, y obéit.

LANDREUIL.

Permettez, permettez. Comment savez-vous que c'est la rouge ou la noire que le banquier va proclamer ?

LE MAJOR.

Je ne le sais pas plus que vous.

LANDREUIL.

Mais alors ?...

LE MAJOR.

Je le dis au hasard. Si j'ai deviné juste, mon provincial croit que j'ai un secret, et il me donne ma gratification.

LANDREUIL.

Oui. Mais si vous ne devinez pas juste ?

LE MAJOR.

Alors, je me perds dans la foule. Mais mon associé de Dijon va venir, laissez-moi avec lui : d'ailleurs, nous n'emploierons guère notre martingale que vers la fin de la nuit, quand la banque sera gorgée de tout l'or qu'elle aura pompé... nous la dégorgerons. En attendant ce beau moment, allez vous distraire par la vue de l'or qui nous appartiendra bientôt.

LANDREUIL.

Ah ! oui, j'ai besoin de me distraire, de m'étourdir. (*Il entre dans le salon du fond.*)

LE MAJOR.

Il a une mère, et elle est riche ! Ah ! c'est mal de manquer de respect à sa mère, surtout quand elle a tant de diamants. Il a raison de vouloir connaître où ils sont cachés... car ils sont cachés... je l'approuve, c'est d'un bon fils.

SCÈNE V.

LE MAJOR, POINCELET, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *retenant Poincelet au passage.*

Votre canne ?

POINCELET, *la lui remettant.*

La voilà !

LE DOMESTIQUE.

Votre chapeau ?

POINCELET.

Je n'en ai pas.

LE MAJOR.

C'est monsieur Poincelet, mon Bourguignon ; comme il est effaré.

LE DOMESTIQUE.

Votre chapeau, vous dis-je ! on n'entre pas ici sans laisser son chapeau.

POINCELET.

Lorsqu'on en a un, mais puisque je n'en ai point... demandez-moi autre chose, mon habit, ma cravate, mon...

LE MAJOR, *au domestique.*

Je réponds de monsieur, laissez entrer.

LE DOMESTIQUE.

Passez alors.

POINCELET.

Ah ! monsieur le Major, mon désordre vous explique tout... je l'ai vu.

LE MAJOR.

Vous l'avez vu ?

POINCELET.

Comme je vous vois

LE MAJOR.

Mais qui ?

POINCELET.

L'homme que je poursuis.

LE MAJOR.

Vous poursuivez un homme ?

POINCELET.

J'en ai poursuivi déjà deux ; lui, c'est le troisième.

LE MAJOR.

Qui, lui ?

POINCELET.

L'amant de Joséphа.

LE MAJOR.

Joséphа ?

POINCELET.

C'est le nom de ma femme.

LE MAJOR.

Une intrigue ?

POINCELET.

Criminelle. Oh ! mais cette fois, ce ne sera pas comme à Dijon. Je le tiens, il est ici.

LE MAJOR.

Vous n'en êtes donc pas à votre premier malheur en ce genre ?

POINCELET.

J'en ai eu trois déjà ; le premier à Dijon, ma ville natale... oui, je le tiens, je saurai...

LE MAJOR.

A Dijon, disiez-vous ?

POINCELET.

Figurez-vous que le médecin de la ville, un jeune homme fort distingué du reste, m'enlève Joséphа et l'emmène à Mâcon. Ma vengeance les suit de près. J'arrive à Mâcon, c'était un dimanche, je trouve Joséphа à la promenade au bras de son amant.

LE MAJOR.

Le médecin ?

POINCELET.

Du tout ! ce n'était plus le médecin, mais un officier du génie d'une tournure parfaite. J'agis cette fois avec prudence. Je me contiens, je me cache, je les poursuis dans l'ombre afin de les surprendre sans qu'ils puissent nier le fait ; ils entrent dans un hôtel, je cours aussitôt chercher mes témoins, je reviens... ils s'étaient déjà envolés. Oh ! mais cette fois, ce ne sera pas comme à Dijon ni comme à Mâcon... J'apprends au bout de quelques jours de vaines recherches que Joséphа et son amant sont à Paris. J'y cours. Je me présente chez mon député, M. de Champvilliers, ancien juge au tribunal, logé dans la Cité ; il m'invite à déjeuner, je n'accepte pas, je sors de chez lui et je commence à errer dans Paris. J'errais depuis un grand mois dans la capitale des beaux arts et de la civilisation sans avoir rencontré mes fugitifs, lorsque hier, en sortant de l'Opéra, je crois voir s'élancer dans une voiture une jambe et une bottine de ma connaissance. J'approche... la voiture part comme un éclair... c'était Joséphа... elle n'était pas seule.

LE MAJOR.

Elle était avec l'officier du génie ?

POINCELET.

Du tout, ce n'était plus l'officier, elle était avec l'élégant jeune homme que je viens de voir passer devant le café où j'achevais de savourer ma demi-tasse... je ne me suis pas même donné le temps de prendre mon chapeau... j'ai bondi, j'ai couru... mais comme je ne m'étais pas donné non plus le temps de payer ma

demi-tasse... le garçon, l'impitoyable garçon m'a poursuivi, m'a retenu cinq minutes dans la rue, retard fatal qui ne m'a pas permis de m'attacher aux pas de mon ennemi... oh! mais..

LE MAJOR.

Point d'emportement, monsieur Poincelet, pas de duel.

POINCELET.

Un duel!... fi!... c'est bon pour les braves!... j'ai d'autres armes...

L'assassinat?

POINCELET.

Oh! non, j'ai des armes plus puissantes, les armes de la justice, une balance.

LE MAJOR.

Un procès en adultère?

POINCELET.

Voilà mon rêve; mais que la réalisation en est difficile avec une femme comme la mienne!

LE MAJOR.

Vous l'aimez encore peut-être?

POINCELET.

Moi?... je ne l'ai jamais aimée. Je l'épousai, quoique jeune et jolie, parce qu'elle possédait dix mille francs et que j'étais loin de les avoir. Mais un an après mon oncle mourut et me laissa deux cent mille francs. Ce fut mon tour à être riche. Ma femme prit alors sa revanche. Elle se mit à dépenser quinze mille francs par an pour sa toilette, sous prétexte qu'elle en avait apporté dix mille dans le ménage. Jugez si en allant de ce pas, un homme doit être vite ruiné. Je me plaignis, on ne m'écouta pas... je parlai de me séparer, on me dit que pour obtenir la séparation en justice, il fallait avoir quelque grave sujet de plainte, comme si je n'en avais pas eu! Je souffrais horriblement. Enfin Dieu eut pitié de moi, ma femme se conduisit mal. Joséphа eut un amant.

LE MAJOR.

Le médecin?

POINCELET.

Le médecin d'abord, puis l'officier du génie... enfin elle a pour amant aujourd'hui je ne sais quelle profession... vous comprenez qu'un procès en adultère me sauve. On nous séparera... je serai condamné à faire une pension alimentaire à Joséphа, et ma fortune est assurée pour toujours.

LE MAJOR.

Faites-le donc ce procès.

POINCELET.

Je vous le répète, voilà le difficile... la loi veut des preuves de l'adultère, et les preuves que vous savez. Or Joséphа est si mobile, si légère, si insaisissable que lorsque je suis sur le point de la surprendre dans les conditions que la loi exige... crac! elle a déjà un autre amant. Je paye pour voir un dénouement et je n'arrive jamais qu'à un premier chapitre... je crois cependant que cette fois je touche à mon flagrant délit. Mon jeune homme est ici... je le découvrirai... je m'attacherai à lui, et, selon toutes les probabilités, il ira chez Joséphа en sortant. Il y a beaucoup de commissaires de police dans cette honorable maison; j'en ai retenu deux pour mon compte. Ils m'accompagneront... et, au petit jour, descente, procès-verbal, arrestation, enfin, procès en adultère.

LE MAJOR.

Savez-vous le nom du jeune homme imprudent que vous venez chercher ici?

POINCELET.

Non; mais j'ai ses traits là... Je le trouverai, soyez-en sûr... Un beau jeune homme, bien fait, élégant, plus jeune que le médecin de Dijon, et infiniment supérieur, sous tous les rapports, à l'officier du génie de Mâcon. Oh! Joséphа a du goût; il ne faut pas que la colère m'aveugle au point de ne pas en convenir.

LE MAJOR.

En attendant, voulez-vous que nous allions concerter et mettre à exécution le fameux coup que m'enseigna en Grèce lord Byron, mon ami, mon compagnon d'armes, ce coup qui vous a déjà fait gagner douze cents francs, et qui doit vous en faire gagner ce soir six mille d'emblée?

POINCELET.

Si je le veux? mais de toute mon âme! Si je suis ici, moi qui par goût et par habitude me suis toujours tenu éloigné des maisons comme celle où nous sommes, c'est que j'ai voulu voir si le vieux proverbe : « Malheureux en femmes, heureux au jeu, » était vrai ou non.

LE MAJOR.

Il sera vrai pour vous.

POINCELET.

Allons, monsieur le Major; mais que je me souvienne bien du rôle que j'ai à jouer dans cette partie, à laquelle, je le confesse, je ne comprends rien, si ce n'est que vous la gagnez toujours.

LE MAJOR.

Cela ne vous suffit-il pas?

POINCELET.

Sans doute; nous disons donc, répétez-le-moi, je vous prie, car ma tête est un peu troublée... Vous serez assis près du banquier au moment où il se disposera à faire tourner le cylindre de la roulette?

LE MAJOR.

Très-bien; et vous, monsieur Poincelet, vous serez placé vis-à-vis du banquier. Vous me regarderez fixément, comme hier.

POINCELET, *faisant un jeu de physionomie.*

Ainsi, n'est-ce pas?

LE MAJOR.

Non! c'est trop d'affectation. Vous pensez toujours à votre femme. C'est beaucoup mieux de cette manière : si je ferme l'œil droit, vous mettrez votre or sur le rouge et vous gagnerez.

POINCELET.

Si, au contraire, vous fermez l'œil gauche, je mettrai sur la noire, et je gagnerai pareillement.

LE MAJOR.

A merveille!

POINCELET.

Dans les deux cas, je dois gagner; seulement, il faut que je remarque avec la plus grande attention quel est l'œil que vous fermez.

LE MAJOR.

Six mille francs valent bien cette peine. Venez, maintenant.

POINCELET.

Joséphа, je saurai le nom de votre troisième séducteur, et si je vous surprends ensemble...

LE MAJOR.

Venez. la fortune vous traitera mieux que les amours. (*Ils entrent dans le salon.*)

SCENE VI.

HENRIETTE, LES DOMESTIQUES.

HENRIETTE, *à la porte de l'antichambre.*

Dois-je aller plus loin? Je n'ose pas.

LE DOMESTIQUE, *allant au-devant d'elle.*

Entrez, madame, ne craignez rien.

HENRIETTE.

Où suis-je, mon Dieu?

LE DOMESTIQUE.

Dans une maison où vous serez parfaitement accueillie. (*Le domestique s'assied au fond.*)

HENRIETTE, *sans avoir entendu.*

Est-ce bien ici qu'il est venu? Est-ce bien la maison que m'a désignée la domestique par qui je l'ai fait suivre? Que n'ai-je pu le suivre moi-même... je serais sûre; mais je voudrais savoir où je me trouve... (*On entend un bruit de voix et des éclats de rire.*) Ces paroles bruyantes, ces éclats de joie, ces voix de femmes que je crois entendre... On vient!...

SCENE VII.

HENRIETTE, POINCELET.

POINCELET, *revenant, un carnet à la main.*

Enfin, je l'ai vu, le séducteur de Joséphа... et, grâce au Major, je sais son nom, son âge, sa position dans le monde. Personne ne m'observe, prenons quelques notes. (*Il écrit.*)

HENRIETTE.

Je n'ose m'informer.

POINCELET.

Il ne me reste plus qu'à savoir son adresse, que le Major n'a pas pu me donner. Je la connaîtrai en le suivant ce soir jusque chez lui. Il s'appelle le comte Anatole de Landreuil.

HENRIETTE, *qui s'est approchée de lui.*

Le comte de Landreuil, vous le connaissez?

POINCELET, *saluant.*

Madame...

HENRIETTE.

Pardon, monsieur, vous avez prononcé un nom... Vous connaissez M. de Landreuil?

POINCELET.

Pas moi, mais Joséphа. Elle paraît même le connaître beaucoup plus que vous et moi; mais ce sont là des affaires trop personnelles... (*Il passe à droite tout en écrivant.*)

HENRIETTE.

Il est ici.

POINCELET.

Et il ne m'échappera plus; il payera pour les deux autres, le médecin et l'officier du génie.

HENRIETTE.

Que veut-il dire?

POINCELET.

Un séducteur titré!... Allons, madame Josépha; mais, tant mieux, la réparation qui m'est due sera plus éclatante, et je l'obtiendrai.

HENRIETTE.

Que dites-vous, monsieur?

POINCELET.

Que M. de Landreuil ne sait pas jusqu'où peut le conduire la vengeance d'un mari qui n'aime pas sa femme. Mais, pardon, je vous quitte; un coup superbe... (*Il s'arrête au moment de sortir.*) Cette dame me paraît beaucoup mieux que toutes celles qui sont ici... Cet air distingué... intéressant... Elle se sera trompée de porte...

LE MAJOR, *au fond.*

Eh bien, monsieur Poincelet!

POINCELET.

Me voilà, Major, me voilà! On ne devrait jamais fréquenter que des majors dans sa vie. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, *seule.*

Il aime une autre femme... Ne devais-je pas m'y attendre? Et que m'importe la perte d'un amour que depuis longtemps je ne partage plus! C'est une autre douleur qui m'appelle ici, dans cette maison si mystérieuse pour moi.

SCÈNE IX.

HENRIETTE, LANDREUIL, LE DOMESTIQUE, *qui est entré un instant dans le salon.*

LANDREUIL, *au domestique, qui entr'ouvre la draperie, et laisse voir un coin de l'éclat et de la pompe de l'endroit.*

Vous dites qu'il est entré ici?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le comte.

HENRIETTE, *le reconnaissant.*

Lui!

LANDREUIL, *descendant à droite.*

Très-bien! Je saurai ce que me veut ce provincial, dont les yeux impertinents ne m'ont pas quitté pendant tout le temps que j'ai regardé jouer. (*Apercevant Henriette.*) Ah! vous ici, madame?

HENRIETTE.

J'accourais vous dire...

LANDREUIL.

Vous m'avez donc suivi, pour savoir que j'étais ici ce soir?

HENRIETTE.

Excusez-moi si j'ai osé...

LANDREUIL.

La jalousie...

HENRIETTE.

Oh! non, il n'y a plus de jalousie lorsque l'estime...

LANDREUIL.

Enfin, que voulez-vous, madame, et qu'avez-vous encore à me dire après l'explication dont nous sortons à peine?

HENRIETTE.

Je venais vous prier, monsieur, de ne pas disposer de l'argent que malgré mes supplications, mes prières, vous avez pris ce soir dans le secrétaire.

LANDREUIL.

Encore!... Cet argent n'est-il pas à moi?

HENRIETTE.

Sans doute; mais mon enfant est à vous aussi, et demain, tout sera vendu chez nous si nous n'avons pas de quoi payer cette lettre de change... il y a jugement rendu contre vous... vous pouvez aller en prison.

LANDREUIL.

Je sais tout l'intérêt que vous prenez à moi; mais permettez-moi de vous faire observer que ces confidences de famille dans un pareil moment, dans cette maison où tout retentit des accents de la joie et du plaisir... Quelqu'un... silence! (*Apercevant Poincelet.*) Mon provincial...

SCÈNE X.

LES MÊMES, POINCELET, *venant du fond; puis* PLUSIEURS JOUEURS *qui entrent.*

POINCELET, *avec colère.*

On ne devrait jamais fréquenter des majors!... Il va venir... Je lui ai fait un signe aussi!... Je veux lui dire seul à seul, face à face!... L'imposteur! m'assurer que je gagnerais six mille francs avec son coup qu'il disait infaillible, et m'en faire perdre deux mille! Ah! c'est trop fort!... (*Entrent plusieurs joueurs. Allant vers Landreuil.*) Bonjour, Landreuil! vous ne venez pas!...

LANDREUIL.

Je vous suis!... (*Il les reconduit jusqu'au fond; ils entrent dans le salon après avoir déposé leurs chapeaux.*)

POINCELET, *reconnaissant Landreuil.*

C'est lui! le troisième séducteur de Josépha!... Bon! il est encore en train de séduire...

LANDREUIL, *redescendant, à Henriette.*

Vous le voyez, madame, l'endroit est mal choisi pour une explication comme celle que vous êtes venue chercher ici...

POINCELET.

Il échapperait à ma vengeance par un autre délit! serais-je assez malheureux pour qu'il fût déjà infidèle à ma femme?

LANDREUIL.

Madame, je suis forcé de vous quitter...

HENRIETTE.

Mais votre fille est malade, elle souffre, elle exige des soins... Cet or que je vous demande avec instance peut lui rendre la santé, la vie, ne me refusez pas!

LANDREUIL.

On m'attend, madame... je vous le répète, je suis forcé de vous quitter... (*A Poincelet.*) Deux mots, monsieur .. Dites-moi pourquoi, attaché à mes pas depuis une heure... (*Le rideau du fond s'ouvre et laisse voir une vaste roulette entourée de joueurs, de femmes élégantes, parées de fleurs et de diamants.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE BANQUIER, LES JOUEURS.

LE BANQUIER.

Messieurs, la banque va fermer, c'est sa dernière nuit, c'est sa dernière heure; faites votre jeu!

HENRIETTE.

On joue, ici!

UNE VOIX.

Je fais cent louis!

UNE AUTRE VOIX.

Moi, mille louis!

UNE AUTRE VOIX.

Trois mille louis!

LE BANQUIER, *au milieu d'un silence général.*

Rien ne va plus!... neuf! rouge! impair et manque!

UNE VOIX, *dominant un long murmure et la musique.*

A moi vingt mille francs!

UNE AUTRE VOIX, *de même.*

A moi quarante mille francs!

UNE AUTRE VOIX, *de même.*

A moi la mort! (*On entend un coup de pistolet.*)

HENRIETTE.

Un suicide! (*Plusieurs domestiques se dirigent du côté de la détonation.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE MAJOR.

LE MAJOR, *allant rapidement vers Landreuil sans voir Henriette ni Poincelet.*

Venez, mon ami, le moment est décisif, la banque a gagné six cent mille francs; nous ruinerons, nous exterminerons la banque, ma martingale la tuera... Venez!

HENRIETTE, *arrêtant Landreuil.*

Non, monsieur, il n'ira pas.

LE MAJOR, *étonné, saluant.*

Madame!

LANDREUIL.

Prétendriez-vous m'empêcher, à cette minute suprême, de faire ma fortune, quand elle m'appelle, quand elle me tend les bras?

HENRIETTE.

Mais votre fille mourante vous tend les siens aussi. Vous allez tout perdre.

LANDREUIL.

Je gagnerai.

POINCELET.

Ah! l'amant de Josépha n'est qu'un joueur!

LE MAJOR.

Je vous en supplie, venez!

LE BANQUIER.

La banque va fermer, c'est sa dernière heure; faites votre jeu!

LANDREUIL, *à Henriette.*

Vous entendez, laissez-moi.

HENRIETTE.

Que votre honneur, que le nom que vous portez, vous retiennent!

LANDREUIL, *se dégageant au bruit d'un sac d'or qui se vide.*

De l'or, madame, de l'or!

HENRIETTE.

Du pain!... du pain!...

LANDREUIL, *se dégageant.*

Laissez-moi, Henriette, ma destinée le veut. (*Landreuil est entraîné par le Major; mais celui-ci est arrêté par Poincelet.*)

SCENE XIII.

HENRIETTE, LE MAJOR, POINCELET, LES JOUEURS.

POINCELET.

Un instant! ravissant major! Eh bien! j'ai perdu, perdu deux mille francs, lorsque vous m'aviez promis de m'en faire gagner six mille d'un seul coup. Comment cela se fait-il?

LE MAJOR.

Je ne sais; vous n'aurez pas bien vu, peut-être, le signe convenu entre nous.

POINCELET.

Allons donc, vous avez fermé l'œil droit, j'ai mis sur la rouge, et je n'ai pas gagné.

LE MAJOR.

Ai-je bien fermé l'œil droit?

POINCELET.

Ah ça, vous moquez-vous de moi?

LE MAJOR.

Permettez, monsieur; on m'attend... une partie intéressante.

POINCELET, *passant son bras sous celui du Major.*

La mienne aussi était intéressante.

LE MAJOR.

Mes conseils sont nécessaires à un ami, ma fortune est liée à la sienne... il joue, et je veux le guider... il s'agit, enfin, d'un gain de six cents mille francs... Vous comprenez?...

POINCELET.

Je comprends, alors, que je dois vous accompagner; vous me rendrez mes deux mille francs.

LE MAJOR.

Monsieur, cette prétention de ne point me quitter est une violence... Vous oubliez que nous sommes à Frascati.

HENRIETTE, *comme si elle s'éveillait en sursaut.*

Frascati!... Je suis à Frascati, dans cette maison de honte et d'infamie, Frascati!

SCENE XIV.

LES MÊMES, LANDREUIL.

LE MAJOR, *allant à Landreuil.*

Eh bien! nous avons gagné?

LANDREUIL, *pâle et chancelant.*

Non!

LE MAJOR, *avec un grand étonnement.*

Pas possible... Ma martingale?...

LANDREUIL.

Tout perdu!... Ruiné!... (*Il se cache la figure dans ses mains.*)

HENRIETTE.

Ma pauvre fille! (*Elle tombe assise à gauche.*)

LE BANQUIER.

Messieurs!... la banque va fermer; c'est sa dernière heure, faites votre jeu! (*Le rideau baisse sur les dernières paroles du Banquier.*)

ACTE II.

DEUXIÈME TABLEAU.

Chez madame de Valpin. — Un salon. — Portes latérales. — Porte au fond, à droite un guéridon. — Dessus des papiers, tout ce qu'il faut pour écrire. — A gauche un canapé, du même côté derrière est un petit meuble de fantaisie dans le style Louis XV. — Fauteuils, chaises.

SCENE I.

Mme DE VALPIN, *entrant de droite, et examinant plusieurs papiers qu'elle tient.*

Je désespère de la ramener à de meilleurs sentiments; ses dernières lettres n'accusent que trop son ingratitude et sa détestable conduite. Il est incorrigible. Après m'avoir forcée à me remarier pour échapper, dans ma vieillesse, aux douleurs de la misère, il veut maintenant, il exige que je lui sacrifie ce que je dois à la générosité de monsieur de Valpin, mon second mari. Cela ne sera pas, ma complaisance serait un crime. (*Elle sonne, un Domestique vient.*) Mademoiselle Henriette? (*Le Domestique sort à gauche.*) Oui, je suis décidée à poursuivre le projet sévère que j'ai formé; il m'y force, ce projet recevra aujourd'hui même son exécution.

SCENE II.

Mme DE VALPIN, HENRIETTE, *entrant de gauche.*

Mme DE VALPIN, *s'asseyant à droite.*

Avez-vous écrit à mon avocat?

HENRIETTE.

Oui, madame.

Mme DE VALPIN.

A-t-il répondu?

HENRIETTE.

Monsieur Maurice viendra ce matin.

Mme DE VALPIN.

Je vous remercie. (*Henriette va se retirer, elle la rappelle.*) Mademoiselle Henriette?

HENRIETTE.

Madame!

Mme DE VALPIN.

Vous paraissez mieux vous porter, ce matin, être plus gaie...

HENRIETTE.

J'ai reçu des nouvelles d'Emma.

Mme DE VALPIN.

J'en étais sûre!

HENRIETTE.

Madame est bonne.

Mme DE VALPIN.

Fait-elle toujours des progrès dans ce nouveau pensionnat?

HENRIETTE.

Oui, madame. Elle a été trois fois la première dans sa classe; son maître de géographie est très-content, sa maîtresse de piano l'adore; si vous voyiez, madame, le joli mouchoir qu'elle m'a brodé!

Mme DE VALPIN.

Heureuse mère!

HENRIETTE.

Oh! oui, madame, bien heureuse.

Mme DE VALPIN.

Asseyez-vous un instant près de moi... (*Henriette prend un siége et se place près de Mme de Valpin.*) Puisque vous êtes plus calme aujourd'hui, voudriez-vous me dire sur quelle indication vous êtes venue, il y a quinze jours, vous présenter chez moi que vous ne connaissiez pas, dont vous n'aviez jamais entendu parler, peut-être?

HENRIETTE, *péniblement.*

Je vous dois plus d'une confidence, madame; j'attendais qu'il vous plût de m'interroger. L'histoire de ma vie...

Mme DE VALPIN.

Je ne veux en savoir que ce qu'il vous conviendra de m'en dire, et uniquement pour vous prouver que je ne crains pas pour vous cet entretien tout amical. Vous avez désiré n'être désignée, ici, que sous votre nom de demoiselle, afin que le nom de votre mari ne fût pas connu; j'ai souscrit à désir, j'ai respecté un scrupule honorable.

HENRIETTE.

Oh! je vous en remercie encore une fois, je vous en remercierai toujours. Oui, c'est par un scrupule que vous venez d'apprécier avec tant de délicatesse, que je n'ai pas osé garder le nom de mon mari en me plaçant dans les rangs de la domesticité.

Mme DE VALPIN.

Que cette expression...

HENRIETTE.

Je n'en rougis pas, madame; tout travail ennoblit le cœur, et je n'ai jamais été plus intimement satisfaite que le jour où j'ai pu me dire, en me retirant là-haut, dans la petite chambre meublée par vos bontés: Que c'est bon pour le sommeil d'une mère d'avoir gagné le pain de sa fille! Mais voici, madame, comment

me vint l'inspiration de me présenter chez vous, on plutôt comment elle vint à ma fille, car les anges ne visitent plus guère que les enfants. Nous étions à Paris depuis six ans, ma fille et moi, vivant de la petite pension que mon mari seul y allouait et nous faisait parvenir deux fois par an des colonies, lorsque... Mes j'ai oublié de vous dire, madame, que je suis de la Martinique.

Mme DE VALPIN.

De la Martinique même?

HENRIETTE.

Oui, madame.

Mme DE VALPIN.

Je vous demande pardon de vous avoir interrompue... mais certains rapports que mon fils a eus avec une personne de cette colonie... des rapports d'intérêt...

HENRIETTE.

Ah! monsieur de Valpin...

Mme DE VALPIN.

Non pas, monsieur de Valpin, je n'ai pas d'enfant de ce nom, mais un fils que j'ai de mon premier mari... Oui, j'ai un fils!... Poursuivez, je vous prie.

HENRIETTE, *à part.*

Aidez-moi, mon Dieu, aidez-moi!

LE DOMESTIQUE, *au fond, annonçant.*

M. Maurice! (*Henriette se lève, va remettre sa chaise à droite, au fond, et passe devant Maurice qu'elle salue, et sort à gauche.*)

MAURICE, *après avoir salué Henriette qu'il n regardée attentivement; à part.*

Je n'avais jamais vu cette jeune dame chez madame de Valpin. (*Il met son chapeau sur le canapé.*)

SCÈNE III.

MAURICE, Mme DE VALPIN.

Mme DE VALPIN, *qui a vu ce jeu de scène, se levant.*

Vous regardiez ma nouvelle demoiselle de compagnie?

MAURICE.

Oui, madame, ses manières distinguées m'ont frappé. Il n'y a pas longtemps qu'elle est chez vous?

Mme DE VALPIN.

Fort peu de temps en effet, j'en suis très-contente; son caractère est simple, et malgré une certaine exaltation dans les idées, elle a le cœur plein de nobles sentiments. Je la crois au-dessus de la condition modeste que la nécessité l'a sans doute obligée de prendre.

MAURICE.

C'est aussi mon opinion, s'il m'est permis d'en avoir une sur cette dame que j'ai à peine entrevue.

Mme DE VALPIN.

Oh! vous, on le sait, vous êtes porté à voir tout en beau dans l'humanité. Vous êtes un philosophe, un réformateur, comme on dit dans le langage moderne. (*Allant prendre deux lettres sur le guéridon et qu'elle lui remet.*) Que direz-vous pourtant de ces deux épîtres que mon aimable fils m'a écrites ces jours derniers? Voyez!

MAURICE, *après avoir rapidement parcouru les deux lettres.*

Votre fils était né aussi bon que les autres hommes; il a été mal dirigé. Ses passions, qui auraient tourné à l'avantage de tous sous une main intelligente et ferme, sont devenues des vices dans la voie fausse où, par faiblesse, on les a laissé s'égarer. (*Il lui rend les lettres.*)

Mme DE VALPIN.

C'est possible; mais comme il est trop tard pour modifier monsieur le comte de Landreuil, mon fils, je vous ai fait appeler, cher monsieur Maurice, pour vous dire que, fatiguée de ses déportements autant qu'indignée de le voir aujourd'hui me demander encore des secours que je ne pourrais lui accorder sans dépouiller les parents de mon second mari, feu monsieur de Valpin, mon intention est de le déshériter.

MAURICE.

Le déshériter!

Mme DE VALPIN.

C'est mon désir formel, mon intention irrévocable.

MAURICE.

La loi nouvelle ne se prête pas à ces actes de violence, si communs, je le sais, dans les anciens temps; elle creit au pardon, elle l'impose même.

Mme DE VALPIN.

C'est fort charitable de sa part; mais si je ne déshérite pas mon fils, il aura le droit après ma mort de s'emparer du peu de biens que j'aurai sauvés de ses rapines, et ces biens, je vous le répète, proviennent du chef de monsieur de Valpin; ces débris d'une grande fortune doivent aller à ses neveux.

MAURICE.

Pourquoi ne pas faire un partage qui concilierait à la fois vos devoirs envers vos neveux et votre générosité pour votre fils?

Mme DE VALPIN.

Mais mon fils a déjà dissipé les onze douzièmes de mes biens; voulez-vous que je le fasse encore participer au partage de cette dernière et faible fraction?

MAURICE.

Il n'aura que cela après vous.

Mme DE VALPIN.

Six mois après ma mort, il serait aussi misérable que si je ne lui eusse rien laissé.

MAURICE.

Il porterait la peine de son inconduite.

Mme DE VALPIN.

Mon fils aura eu assez de torts envers moi pendant ma vie, pour que je n'aie pas besoin de lui fournir l'occasion d'en avoir un de plus après ma mort.

MAURICE.

Je sais toutes vos bontés et ses nombreuses fautes, mais, je vous en prie, songez à sa jeunesse.

Mme DE VALPIN.

Un joueur qui me ruine, un libertin qui me déshonore, qui a été sur le point, il y a quelques années, de souiller son nom et son titre en le partageant avec une femme, une créole de la Martinique. Il voulait épouser cette espèce de courtisane, qu'il fréquente toujours, j'en ai peur.

MAURICE.

Vous m'avez mille fois vanté l'intelligence de votre fils.

Mme DE VALPIN.

Il n'en est que plus coupable d'en user si mal. Monsieur Maurice, vous êtes l'avocat de la famille; à ce titre vos avis sont toujours les bien venus; mais aujourd'hui, dans les hauts conseils de ma raison, j'ai décidé que mon fils n'aurait plus un seul denier de moi. La loi, dites-vous, ne permet pas l'exhérédation?

MAURICE.

Non, madame.

Mme DE VALPIN.

Soit, mais elle ne saurait m'empêcher de vendre mes propriétés et de distribuer à mes neveux le prix de vente. Conseillez-moi donc sur la meilleure manière de me défaire de mes immeubles dans le délai le plus prochain.

MAURICE.

Je vous donnerai un autre conseil, madame, c'est de songer à l'interprétation que le monde ne manquera pas de donner à cette action qui aboutira à déshériter votre fils d'une manière moins directe, j'en conviens, mais cent fois plus scandaleuse encore.

Mme DE VALPIN.

Et que pourra dire le monde?

MAURICE.

Tout ce qu'il y a de plus faux, mais il le dira.

Mme DE VALPIN.

Mais encore...

MAURICE.

Qu'on ne déshérite pas sans un motif des plus graves, au profit de neveux déjà riches, un fils unique, le dernier héritier du nom de Landreuil.

Mme DE VALPIN.

Cependant...

MAURICE

Soyez en sûre, madame, pour un fait extraordinaire il inventera une cause étrange, il ira jusqu'à douter peut-être de la légitimité de votre fils.

Mme DE VALPIN.

Monsieur!

MAURICE.

Ma franchise vous devait cet avertissement.

Mme DE VALPIN, *allant s'asseoir à droite.*

Ah! un pareil soupçon... Quoi! la calomnie irait aussi loin.. Oh! je réfléchirai!

MAURICE.

Au nom de cette confiance que vous avez en moi, accordez-moi une grâce, madame.

Mme DE VALPIN.

Parlez!

MAURICE.

Je dois venir tantôt passer la soirée chez vous, avec la famille Champvilliers; différez, je vous en prie, jusqu'à ce soir, votre détermination que vous me ferez irrévocablement connaître.

Mme DE VALPIN.

On doit bien cette concession à un aussi galant homme que vous... (*A part.*) Une tache pareille à mon nom!... (*Haut.*) Vous accompagnerez donc ce soir, chez moi, votre future épouse, la charmante mademoiselle Clotilde? Je vois avec plaisir que le jour du grand événement approche.

MAURICE.

Vous êtes trop bonne, madame.

Mme DE VALPIN.

Vous voilà déjà pour ainsi dire de la maison, car vous avez transporté votre cabinet, m'a-t'on dit, chez monsieur de Champvilliers.

MAURICE.

Il l'a exigé. Son hôtel est vaste, il est situé près du Palais de Justice.

Mme DE VALPIN, *à part*.

Si mon fils eût voulu m'écouter... (*Haut.*) Vous entrez dans une excellente famille; j'estime beaucoup les Champvilliers, quoiqu'ils aient des prétentions bien hautes parfois... La noblesse de robe, après tout... Ah! j'oublie que vous êtes avocat.

MAURICE.

Mais je ne suis pas noble, madame, ne l'oubliez pas.

Mme DE VALPIN.

Il ne faut pas trop en vouloir non plus à ceux qui ont le malheur de l'être; c'est le tort de leurs aïeux.

MAURICE.

Je n'en veux à personne, madame; j'admire sincèrement le bien partout où je le découvre, et je l'ai trouvé trop souvent chez vous pour vous exclure du bénéfice; je ne déshérite personne.

MADAME DE VALPIN.

A ce soir. (*Elle se lève.*)

MAURICE.

A bientôt, madame. (*Henriette revient et se trouve près de Maurice qui prend son chapeau qu'il a déposé en entrant sur le canapé. Même jeu qu'à son entrée.*)

MADAME DE VALPIN, *s'apercevant de l'attention que porte Maurice sur Henriette, qui entre au moment où il sort; à part.*)

Décidément, je crois que ma demoiselle de compagnie ne déplaît pas à M. Maurice.

SCENE IV.

HENRIETTE, MADAME DE VALPIN, *puis* LA DOMESTIQUE.

HENRIETTE.

Madame fera-t-elle aujourd'hui sa promenade habituelle au bois de Boulogne? La voiture est prête.

MADAME DE VALPIN.

Non, le temps est trop lourd, il menace; nous remettrons notre promenade à demain... (*Henriette passe derrière madame de Valpin, et va pour sortir par la droite.*) Mais je ne vous tiens pas quitte de la suite de votre récit... Il m'intéresse, et j'ai tant besoin d'échapper à mes préoccupations personnelles... Vous me disiez tantôt que votre mari vous faisait une pension?

HENRIETTE, *revenant sur le devant*.

Oui, madame. (*A part.*) Du courage. (*Haut.*) Mais bientôt cette pension nous fut supprimée, et alors...

MADAME DE VALPIN.

Pardon! pourquoi vous fut-elle retirée? Est-ce que la fortune de votre mari, atteinte dans son cours?..

HENRIETTE.

Mon mari mourut. (*A part.*) Ah! que le mensonge est brûlant à mon cœur...

MADAME DE VALPIN.

Je le vois, je n'ai pas assez épargné votre sensibilité, je ne savais pas que vous étiez veuve; passez, passez sur tous ces événements douloureux... un seul mot qui m'éclaire et termine; qui vous a indiqué mon hôtel?

HENRIETTE.

Dieu! Un soir, il y a quinze jours de cela, nous priions toutes deux, moi et ma petite Emma, dans une église de votre quartier... nous n'avions plus d'asile que celui de la prière! On vint nous dire, car il était bien tard, qu'il fallait sortir de l'église. Où aller? Maman, me dit Emma, viens, allons demander à souper à cette dame dont le nom est écrit au dos de cette chaise. Elle doit être bonne puisqu'elle prie souvent. Ce nom était le vôtre, madame. Je m'informe aussitôt, on m'indique vôtre hôtel, j'y cours, je frappe, on ouvre, minuit sonnait, je ne sais ce que j'ai dit à vos gens, mais, cinq minutes après, mon enfant était dans vos bras, et j'étais à vos pieds, comme en ce moment. (*Tombant à genoux.*)

MADAME DE VALPIN.

Votre sincérité m'a profondément touchée.

HENRIETTE, *avec explosion*.

Oh! madame! madame! je ne vous ai pas tout dit.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse veut-elle recevoir le major d'Anglemire?

HENRIETTE, *spontanément*.

Le major d'Anglemire!

MADAME DE VALPIN.

Le connaîtriez-vous?

HENRIETTE.

Non, madame; ce nom qui ressemble à celui d'une personne... j'ai cru... mais, non, je ne le connais pas.

MADAME DE VALPIN.

Quant à moi, il m'est parfaitement inconnu; que me veut-il?

LE DOMESTIQUE.

Parler en secret à madame.

MADAME DE VALPIN.

Qu'il entre! (*Henriette, dont le visage exprime l'inquiétude, se retire par la droite. Le domestique introduit le major et se retire.*)

SCENE V.

MADAME DE VALPIN, LE MAJOR.

LE MAJOR, *en costume militaire de la plus haute fantaisie.*

Madame la comtesse daignera-t-elle m'excuser, si, sans autre recommandation que des titres fort incertains, je prends la liberté de me présenter devant elle?

MADAME DE VALPIN.

Je pense, monsieur, que le motif de votre visite vous absoudra pleinement de cette liberté, à défaut d'autres titres que je suis d'ailleurs toute portée à reconnaître.

LE MAJOR.

Je vous dois cependant, madame, quelques renseignements sommaires sur ma personne. Je suis le major d'Anglemire. Bien jeune encore, j'ai servi comme lieutenant dans la légion étrangère, en Grèce, sous les ordres du fameux lord Byron, mon ami, mon compagnon d'armes. Je pris ensuite du service dans la légion étrangère, en Portugal, en qualité de capitaine; de là, je passai au Brésil; puis, successivement, dans l'Orégon ou Colombie, la République argentine et la République de l'équateur; j'ai terminé cette première série de mes travaux militaires par la campagne du Caucase, toujours à la tête des légions étrangères. Mais, enfin, pour ne pas faire dire en France, où l'esprit règne avec tant de despotisme, qu'à force de servir dans les légions étrangères, je suis resté étranger à toutes les légions, j'ai résolu de ne plus servir que ma patrie en qualité de simple général.

MADAME DE VALPIN.

Vos services, monsieur, je le vois, sont très-glorieux; il ne me reste plus qu'à connaître le motif pour lequel vous m'honorez de votre présence.

LE MAJOR.

Voici, madame; j'ai l'honneur d'être l'ami intime de M. le comte de Landreuil... Votre fils, madame, doit, en ce moment, dix mille francs.

MADAME DE VALPIN.

Je puis vous assurer, monsieur, qu'il doit bien davantage.

LE MAJOR.

Mais ces dix mille francs veulent être payés les premiers.

MADAME DE VALPIN.

Et vous venez chez moi pour les toucher, sans doute?

LE MAJOR.

Oui, madame!

MADAME DE VALPIN.

Je regrette, monsieur, que votre visite soit sitôt terminée.

LE MAJOR.

Est-ce que vous refuseriez?

MADAME DE VALPIN.

Depuis longtemps je ne paye plus les dettes de mon fils.

LE MAJOR.

Madame la comtesse croit peut-être que je suis quelque fournisseur méconnu, quelque usurier déguisé?.. Ah! je ne prête de l'argent à personne.

MADAME DE VALPIN.

Je ne me perds dans aucune supposition semblable: je me borne à vous dire une seconde fois, monsieur, que, pour des raisons dont je ne dois de compte qu'à moi-même, j'ai renoncé à garantir les dépenses de M. le comte de Landreuil.

LE MAJOR.

Il est pourtant des engagements qu'une mère est forcée d'acquitter pour son fils; les dettes d'honneur sont de ce nombre.

MADAME DE VALPIN.

Monsieur veut sans doute parler des dettes de jeu?

LE MAJOR.

Précisément!

MADAME DE VALPIN.

Je ne les appelle pas des dettes d'honneur, et je ne les paye pas.

LE MAJOR.

Madame ne payera donc pas ces dix mille francs?

MADAME DE VALPIN.

En aucune façon.

LE MAJOR.

Alors, j'aurai le regret de vous dire, madame, que votre fils mourra demain.

MADAME DE VALPIN.

On le tuerait!

LE MAJOR.

Oh! non, madame; mais les dettes d'honneur, quoi que vous en pensiez, sont des dettes qui s'acquittent, dans les quarante-huit heures, avec de l'or ou avec du sang. Votre fils se tuera, je le connais, s'il n'a pas demain ces dix mille francs à donner à celui qui les lui a gagnés au baccara... hier soir, à l'ambassade d'Autriche. Oh! oui, il se tuera! j'en ferais autant à sa place!..

MADAME DE VALPIN, *à part.*

Il m'épouvante!

LE MAJOR, *à part.*

Elle hésite!

MADAME DE VALPIN.

Eh! bien, monsieur, je verrai mon fils aujourd'hui... il sait pourtant que mes revenus de cette année sont totalement épuisés... comment a-t-il pu vous envoyer chez moi?

LE MAJOR.

Ce n'est pas lui, madame, qui m'envoie; je viens à son insu, de mon propre mouvement, pour le sauver... Dans une conversation amicale, dans une confidence intime, il m'a dit seulement que vous aviez beaucoup de diamants...

MADAME DE VALPIN, *tournant les yeux vers le petit meuble.*

Des diamants...

LE MAJOR, *à part, même jeu.*

Il sont là!

Mme DE VALPIN.

J'en avais dans le temps... mais ils ont été démontés... vendus.. Si mon fils songe encore à ceux de sa tante dont il s'obstine à me croire en possession, il a tort... d'ailleurs, il n'y aurait maintenant aucun droit parce que... Mais il est inutile d'entrer avec vous, qui devez y rester étranger, dans le détail de ces affaires de famille: pourvu que mon fils ait ces dix mille francs.

LE MAJOR.

C'est tout ce qu'il demande... Je cours lui porter la bonne nouvelle de mon heureuse intervention.

Mme DE VALPIN.

Je n'affirme pas que je lui donnerai ces dix mille francs... mais je verrai, je ferai tous mes efforts...

LE MAJOR.

Je me retire, madame; vous êtes prévenue, vous agirez avec votre tendresse de mère et la promptitude qu'exige la gravité des circonstances... Quoi qu'il advienne madame la comtesse... Le major d'Anglemire, a l'honneur de prendre congé de vous, et de vous présenter ses plus profonds respect. (*Il salue et se retire*)

Mme DE VALPIN.

Je vous salue, monsieur!

SCÈNE VI.

Mme DE VALPIN, *seule.*

Quels que soient mes justes motifs de colère contre mon fils, il faut que je le voie; les paroles de cet homme m'ont profondément troublée. (*Elle sonne, un domestique se présente.*) Allez chez monsieur le comte, et dites lui que je l'attends. (*Le domestique se retire.*) Où trouver tout de suite ces dix mille francs? Avec ces diamants, sans doute je pourrais... mais ma sœur, ma bonne sœur, qui m'a fait jurer à sa dernière heure de ne jamais les vendre, de les conserver religieusement pour les donner à la femme de mon fils le jour où il se mariera! Oh! non, je ne m'en séparerai jamais... les vendre, ce serait une impiété... J'emprunterai ces dix mille francs, et pour ne pas céder à la pensée de me défaire de mes diamants, je ne veux plus les avoir chez moi. (*Elle s'assied devant le guéridon.*) Comme je suis agitée!... ma main tremble d'émotion... mon fils... un suicide!... Je ne puis pas former une seule lettre... (*A Henriette qui paraît.*)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, Mme DEVALPIN.

Mme DE VALPIN, *à Henriette qui entre par la droite.*

Ah! Henriette; vous venez à propos... Vous allez écrire à monsieur de Wailery, mon notaire, de prendre la peine de passer chez moi le plus tôt possible. J'ai un dépôt à lui confier: des diamants que je tiens de ma sœur, et que je compte donner un jour à mon fils...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le comte de Landreuil!

HENRIETTE, *qui est assise se lève vivement et veut sortir.*

Ciel!...

Mme DE VALPIN.

Restez! vous n'êtes plus une étrangère pour moi... Écrivez.

SCÈNE VIII.

Mme DE VALPIN, DE LANDREUIL, HENRIETTE. (*Henriette est assise dans une attitude qui ne permet pas à Landreuil de voir son visage. — Elle fait semblant d'écrire pendant toute la scène. — Mme de Valpin s'assied à gauche sur un canapé, Landreuil arrive au milieu — A son entrée, Mme de Valpin lui fait signe d'approcher.*)

LANDREUIL.

Je vais au devant de tous vos reproches, ma mère...

HENRIETTE, *à part.*

Sa mère!...

LANDREUIL.

Et je vous supplie d'oublier encore une fois des écarts de jeunesse qui ne se renouvelleront plus.

Mme DE VALPIN, *à part.*

Quel langage! (*Haut.*) Il me semble que le repentir suit de bien près la faute, chez vous, qui avez tant abaissé votre nom... votre nom, monsieur! Tout en me réjouissant de cet heureux retour, il m'est permis de ne pas beaucoup y croire.

LANDREUIL.

Croyez-y, ma mère, oh! croyez-y! (*Regardant à droite.*) Nous ne sommes pas seuls...

Mme DE VALPIN.

C'est ma nouvelle dame de compagnie, je l'ai priée d'écrire quelques lignes pour moi à mon notaire... Je n'ai pas de secrets pour elle... Continuons... je ne parlerai pas de votre passé, il est si lourd que je n'ai ni la force ni l'intention de le soulever, Mais en vérité, puis-je pardonner avec la facilité dont vous me donnez l'exemple, votre dernière faute?

LANDREUIL.

Laquelle, ma mère?

Mme DE VALPIN.

Je la croyais assez grave pour qu'elle ne pût être confondue avec les autres.

LANDREUIL.

C'est qu'elles sont toutes graves; vous voyez que je ne me fais pas meilleur que je ne suis.

Mme DE VALPIN.

Hier, n'avez-vous pas perdu sur parole dix mille francs au jeu?...

LANDREUIL.

Oui!

Mme DE VALPIN.

Ne m'avez-vous pas fait dire que si vous ne parveniez pas à vous les procurer, vous vous brûleriez la cervelle?

LANDREUIL.

C'était là mon projet; mais comment savez-vous... je ne l'ai communiqué qu'au major d'Anglemire.

Mme DE VALPIN.

C'est lui qui me l'a dit.

LANDREUIL.

Par un zèle qui ne m'a pas consulté.

Mme DE VALPIN.

Enfin, vous devez dix mille francs, et vous voulez que je vous pardonne?

LANDREUIL.

Ils viennent d'être payés. (*Mouvement de Mme de Valpin.*) Oui, madame, payés.

Mme DE VALPIN.

Par qui?

LANDREUIL.

Par moi... Le major m'a généreusement prêté cette somme, voyant votre hésitation à me la donner, convaincu d'ailleurs que vous n'avez plus même en votre possession les diamants que je me supposais le droit de réclamer. Enfin j'ai payé ces dix mille francs, je ne dois plus rien; et c'est ce que je venais vous dire lorsque j'ai reçu l'invitation de me rendre près de vous. Je suis bien heureux, ma mère, de vous annoncer cette nouvelle et surtout de vous l'apporter précédée d'un repentir auquel vous croirez peut-être maintenant.

HENRIETTE, *bas.*

Est-il possible... oh! non!

Mme DE VALPIN, *après un silence.*

Ces dix mille francs ont été payés sans doute, mais vous êtes devenu le débiteur de ce major.

LANDREUIL.

S'engager avec un ami, et un ami comme le major, c'est entourer, c'est fixer l'affection avec une chaîne de plus. Mais laissons cette affaire, puisqu'elle est terminée. Vous m'avez dit avec amertume que j'avais abaissé votre nom ; voici là-dessus ce que j'oserai vous répondre. L'autre jour, dans un salon du faubourg Saint Germain, on parlait de l'antiquité et par conséquent de la gloire des grandes familles françaises. Un ignorant, un fat, se permit de dire devant moi que notre maison, oui, la vôtre, ne remontait guère qu'au dix-septième siècle.

Mme DE VALPIN.

Au dix-septième siècle !

LANDREUIL.

Rassurez-vous ; la maison de ma mère, me suis-je écrié, une des plus vieilles de la monarchie, date du cinquième siècle.

Mme DE VALPIN.

C'est beaucoup dire.

LANDREUIL.

Je l'ai prouvé. Un aïeul de ma mère, ai-je aussitôt ajouté, sans remonter aux plus hautes branches de notre généalogie, était à côté de François Ier à la bataille de Marignan ; il combattit avec tant d'énergie, que la main qu'on lui abattit d'un coup de sabre resta scellée pendant deux heures à la poignée de l'épée qu'il tenait....

Mme DE VALPIN.

C'est vrai, comte. Si vous êtes décidé à mieux vous conduire, je pourrai vous donner dans un an ces diamants que je n'ai pas absolument tous vendus.

LANDREUIL, *à part.*

C'est tout de suite qu'il me les faut.

Mme DE VALPIN.

Ils ne sont pas tout à fait à vous, puisque je vous en ai déjà compté deux ou trois fois la valeur... Mais enfin !...

LANDREUIL.

Laissons cela : j'ai ajouté, toujours parlant à mon impertinent personnage : Le père de cet intrépide aïeul de ma mère prit sous Louis XII, à la tête d'une compagnie de cent hommes d'armes seulement, une forteresse génoise défendue par mille hommes.

Mme DE VALPIN.

Comme vous savez admirablement l'histoire de votre famille !

LANDREUIL, *à part.*

Depuis hier ! (*Haut.*) Mais c'est l'histoire de France.

Mme DE VALPIN.

Mon Dieu, ces diamants, on pourrait, au besoin, vous les remettre dans six mois, mais toujours si votre conduite répond à vos promesses.

LANDREUIL.

Oh ! en doutez-vous ? (*Il s'assied près de sa mère.*)

Mme DE VALPIN.

Et même je pourrais vous les donner avant six mois... si...

LANDREUIL.

Si... ?

Mme DE VALPIN.

Si vous vouliez vous marier.

LANDREUIL.

Quelle plaisanterie ! si je le veux ! Mais quel parti avez-vous à me proposer dont je sois digne ?

Mme DE VALPIN.

Vous les avez tous refusés... les meilleurs !

LANDREUIL.

Mademoiselle de Champvilliers, par exemple...

Mme DE VALPIN.

Non, là, j'avoue que c'est nous qui avons échoué... Aussi c'est votre faute... vous vous avisez de perdre quatre cents louis au jeu à la soirée où le père vous invite pour vous faire connaître à sa fille : vous vous êtes trop fait connaître. Allez, ce n'est pas les beaux partis qui vous manqueraient encore, vous manqueriez plutôt à tous les partis.

LANDREUIL.

Pourquoi toujours penser cela ?

Mme DE VALPIN.

N'êtes-vous pas lié par vingt amours différents, par des passions, des intrigues ?

LANDREUIL.

Je ne suis lié par rien, je vous jure.

HENRIETTE, *bas.*

Par rien !

Mme DE VALPIN.

N'êtes-vous pas toujours sous le joug de cette Américaine, de cette jeune créole ?

LANDREUIL.

Moi ? mais ce joug sous lequel je n'ai jamais très-fidèlement plié n'existe plus pour moi. Que d'autres amours depuis cet amour !

Mme DE VALPIN.

Vous avez fait pourtant bien des folies pour cette créole.

LANDREUIL.

Elle était assez jolie, elle n'avait pas seize ans, et puis j'étais si jeune aussi !

Mme DE VALPIN.

Vous avez parlé de l'épouser.

LANDREUIL.

Moi ! l'épouser !

HENRIETTE, *bas.*

Oui, vous !

LANDREUIL, *intrigué par le murmure d'Henriette, et cherchant à voir son visage.*

Quelle supposition ! D'ailleurs, si j'ai eu cette singulière fantaisie, soyez convaincue que depuis longtemps je ne l'ai plus.

Mme DE VALPIN.

Qu'est devenue cette femme ?

LANDREUIL.

Ce que deviennent ces victimes de nos jeunes années et de nos premières passions ; elles disparaissent. Si on les revoit un jour, on les reconnaît à peine, on ne les salue même pas. Tenez, on peut les comparer aux étoiles : les unes deviennent de plus en plus brillantes, c'est le petit nombre ; les autres filent et s'évanouissent dans l'espace, c'est le très-grand nombre ; quant aux nébuleuses, elles ont des fortunes diverses, elles vont en Russie, en Angleterre, à Frascati.

HENRIETTE, *bas.*

Mon Dieu ! mon Dieu !

Mme DE VALPIN.

Vous m'avez complétement rassurée... Eh bien ! nous penserons à votre mariage ; j'ai plusieurs projets... vous verrez... Quel beau jour pour moi que celui où je pourrai placer sur le front de ma bru ce diadème de rubis qui figure avec tant d'éclat parmi les diamants que je vous remettrai ce jour-là irrévocablement. Jusqu'à ce moment, ils resteront chez mon notaire, à qui mademoiselle achève d'écrire pour le prier de venir les chercher. (*Elle se lève, ainsi que son fils, et passe près d'Henriette.*) Mademoiselle, cette lettre...

LANDREUIL, *à part.*

Il n'y a pas de temps à perdre. (*Haut.*) M'avez-vous pardonné ?...

Mme DE VALPIN.

Rien qu'à moitié encore.

LANDREUIL, *lui baisant la main.*

Je réponds de l'autre moitié...

Mme DE VALPIN.

Eh bien ! Henriette, cette lettre ? (*Henriette, qui a terminé et plié cette lettre, la remet à madame de Valpin.*)

LANDREUIL, *reconnaissant Henriette au moment où elle se détourne, — avec surprise, à part.*

Henriette !...

Mme DE VALPIN.

Ah ! Henriette ! si en mon absence mon notaire envoyait prendre ces diamants, vous les lui remettriez. (*Elle lui remet une petite clef qu'Henriette met dans sa poche.*)

LANDREUIL, *qui a tout vu.*

Adieu, ma mère... (*Il reconduit sa mère, et sort un instant. — La nuit vient peu à peu.*)

SCENE IX.

HENRIETTE, *seule, avec explosion.*

Oh ! comme il m'a traitée ! J'ai été une fantaisie dans sa vie de caprice. S'il me rencontrait, il me reconnaîtrait à peine, il ne me saluerait pas ; je suis, a-t-il dit, une étoile tombée, évanouie, éteinte ; on me retrouverait peut-être en Russie, aux gages de quelque seigneur, ou à Frascati ! oh !

SCENE X.

HENRIETTE, LANDREUIL.

LANDREUIL, *revenant et regardant au fond, à demi-voix.*

Henriette ! Henriette !

HENRIETTE, *effrayée.*

Ah ! c'est vous... Que voulez-vous de moi ?

LANDREUIL.

Je veux vous voir, vous parler... Je savais que vous étiez placée ici, chez ma mère.

HENRIETTE.

Vous le saviez ?

LANDREUIL.

Oui, et voilà pourquoi je suis venu ; je vous ai reconnue en

entrant... Ce que j'ai dit a dû bien vous blesser.

HENRIETTE.

Non!

LANDREUIL.

J'ai joué cette pénible comédie pour flatter les préjugés de ma mère, qui, à cause de vous, voulait me déshériter, je le sais.

HENRIETTE.

A cause de moi?

LANDREUIL.

N'avez-vous pas entendu ses craintes, ses terreurs? Elle a cru jusqu'à ce moment qu'il était dans ma pensée de vous épouser; il fallait la dissuader, et comment? Une simple dénégation n'eût pas suffi; il fallait, dure nécessité pour moi, vous sacrifier, vous accabler pour la ramener à d'autres sentiments, pour sauver mes intérêts si gravement compromis.

HENRIETTE.

Vous avez bien fait, alors. Comment donc, vous avez bien fait.

LANDREUIL.

Mes intérêts ne sont-ils pas les vôtres?

HENRIETTE.

Comme vous me trompez!

LANDREUIL.

Ce sont ceux de votre enfant.

HENRIETTE.

Oh! ne me trompez pas; alors!

LANDREUIL.

J'ai besoin d'être riche pour elle; et je ne puis le redevenir que par ma mère. Ma mère, je vous le redis, et vous avez dû l'apprendre en vivant avec elle, a des opinions très-aristocratiques. Je la ménage... j'évite d'affronter ses préjugés; seulement, ce que je lui ai dit sur ma transformation, sur mon changement de conduite, de caractère, est vrai... Eh! mon Dieu, on se lasse même du vice! Je ne jouerai plus... cette dernière leçon que je viens de recevoir... Je veux du repos, de la régularité autour de moi... J'ai des projets qui vous surprendront... des projets sur vous!

HENRIETTE.

Sur moi?

LANDREUIL.

Est-ce que vous n'êtes pas liée à ma destinée?

HENRIETTE.

Par le malheur et par la honte!

LANDREUIL.

Ce sera désormais par la joie et par la dignité.

HENRIETTE.

Comment vous croire?

LANDREUIL.

Dites-moi, Henriette... Emma est-elle toujours jolie?

HENRIETTE.

Oh! elle est belle maintenant. (*A part.*) Il me parle encore d'Emma.

LANDREUIL.

Est-ce que vous ne l'avez pas près de vous?

HENRIETTE.

Elle est à sa pension.

LANDREUIL.

Vous avez bien fait de penser à son éducation; un jour elle aura un rang dans le monde: il faut qu'elle y paraisse avec distinction... elle est ma fille.

HENRIETTE.

Est-ce bien vous qui parlez?

LANDREUIL.

Vous avez sans doute le droit de vous étonner, mais aurez-vous toujours celui de ne pas me croire?

HENRIETTE.

Quand on a tant souffert, lorsqu'on a été traitée comme je l'ai été par vous devant votre mère...

LANDREUIL, *lui prenant la main.*

Henriette!...

HENRIETTE.

Ah! ne me demandez pas votre pardon, car je vous l'accorderais... Vous m'avez parlé de ma fille.

LANDREUIL.

Écoutez-moi encore, Henriette, je ne vous ai pas dit tout ce que j'ai à vous dire.

HENRIETTE.

Parlez!

LANDREUIL.

Non... Ma mère pourrait revenir; quelle interprétation donner à mon retour si prompt, à ma présence auprès de vous? Ma mère reçoit ce soir.

HENRIETTE.

Oui!

LANDREUIL.

Il va faire nuit; quand sa soirée sera commencée je reviendrai... Nous nous reverrons ici, dans ce salon, où personne n'entre les jours de réception... Soyez-y.

HENRIETTE.

Mais les gens de l'hôtel qui vous verront passer?

LANDREUIL.

J'entrerai par la petite porte du jardin.

HENRIETTE.

Mais, dites-moi pourquoi vous me demandez si mystérieusement cette entrevue?

LANDREUIL.

Vous ne voulez donc pas, Henriette, me laisser le bonheur de vous causer une surprise?

HENRIETTE.

J'aimerais mieux que vous me dissiez tout de suite... Mais on vient, retirez-vous.

LANDREUIL.

Adieu! à bientôt... Adieu! (*Il s'en va par la gauche.*)

SCÈNE XI.

Mme DE VALPIN, MAURICE, M. ET Mme DE CHAMPVILLIERS, CLOTILDE, HENRIETTE, LE DOMESTIQUE, *portant un flambeau à plusieurs branches; jour à l'entrée de la lumière.*

Mme DE CHAMPVILLIERS, *en entrant.*

Nous venons peut-être trop tôt... mais...

Mme DE VALPIN.

Les personnes qu'on aime viennent toujours trop tard.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

C'est charmant, et je vous en remercie, chère comtesse! (*Apercevant Henriette, qui s'est mise à l'écart pour laisser passer les personnes introduites.*) Je n'avais pas encore vu votre nouvelle dame de compagnie. (*Henriette sort un instant à droite.*)

Mme DE VALPIN.

Monsieur Maurice m'en disait autant ce matin, et il ajoutait des paroles flatteuses pour cette jeune femme qui semblait l'intéresser beaucoup.

MAURICE.

Son visage exprime si ouvertement l'intelligence et la bonté... (*A Clotilde.*) N'est-ce pas, mademoiselle!

CLOTILDE.

Puisque vous le trouvez ainsi.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Elle n'est pas mal.

CHAMPVILLIERS.

Elle a surtout l'air fort distingué.

CLOTILDE.

Qui n'a pas l'air distingué aujourd'hui?

Mme DE VALPIN.

Il est de fait que nos femmes de chambre s'habillent aussi bien que nous.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Ceci est d'autant plus vrai à dire, qu'elles ne se gênent guère pour s'habiller avec nos robes.

Mme DE VALPIN.

Mademoiselle Henriette n'a rien de commun cependant avec une femme de chambre; elle cause bien, ses manières sont élevées, elle écrit avec une facilité merveilleuse. J'ai déjà eu recours plusieurs fois à sa plume... Vraiment, c'est très-remarquable.

MAURICE.

Notre société est si mal organisée, qu'il n'est pas étonnant de voir de belles intelligences dans les liens de la domesticité.

CLOTILDE.

Vous verrez que c'est quelque princesse détrônée.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Qui attend une restauration dans sa mansarde.

MAURICE.

Je ne dis pas cela; je veux dire seulement que le hasard dispose trop souvent des destinées là où les lois...

CHAMPVILLIERS.

Allons! ne voulez-vous pas renverser ces lois, et ceux qui les font?

MAURICE.

Pourquoi pas?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

C'est cela, liberté, égalité, fraternité. Mon cher futur gendre vous renoncerez à ces fariboles en entrant dans notre famille,

(*Ici Henriette est rentrée et a donné des ordres aux domestiques; puis vient parler bas à Mme de Valpin; puis elle se place à l'écart, à gauche, appuyée sur le canapé.*)

MAURICE.

J'espère, au contraire, vous faire comprendre ces bonnes vérités qui viennent de Dieu, et surtout, vous les faire aimer.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Allons plutôt faire le whist! (*A Maurice.*) Votre bras, monsieur de Robespierre. (*Elle passe la première avec Maurice.*)

Mme DE VALPIN, *prenant le bras de Clotilde.*

Vous allez épouser un homme digne de vous. (*A M. de Champvilliers.*) Et à quand la noce? (*Elles marchent.*)

CHAMPVILLIERS, *les suivant.*

Après la première cause un peu brillante de M. Maurice, après un succès.

Mme DE VALPIN.

Alors, ce sera bientôt! (*Ils entrent dans l'appartement à droite, suivis des domestiques. — L'obscurité est revenue.*)

SCENE XII.

HENRIETTE, *seule.*

Il va venir! Maintenant je voudrais n'avoir pas consenti à le recevoir; j'ai des pressentiments, des craintes... mais pouvais-je refuser? Il m'a parlé de ma fille, et ce mot a tout décidé; la joie de mon cœur est montée à mes yeux, à mes lèvres, et l'oubli, le pardon, le consentement en sont descendus avec mes larmes... Ah! oui, j'ai bien fait... pourquoi craindrais-je?... le voici!

SCENE XIII.

HENRIETTE, LANDREUIL.

LANDREUIL, *revenant par la gauche; il paraît troublé.*

C'est bien, vous avez été exacte au rendez-vous... Hâtons-nous!... ils sont au salon?

HENRIETTE.

Oui! Comme vous êtes ému?

LANDREUIL, *écoutant au fond.*

Personne ne peut donc venir?

HENRIETTE.

Personne! Pourquoi ce trouble?

LANDREUIL.

Vous avez la clef de ce meuble?

HENRIETTE.

Oui, mais pourquoi me demandez-vous?...

LANDREUIL, *insistant*

Donnez-moi la clef de ce meuble...

HENRIETTE, *avec frayeur, reculant.*

Oh! mon Dieu! vous me faites peur...

LANDREUIL, *même jeu.*

Donnez vite, donnez!

HENRIETTE, *prenant la clef dans sa poche et la gardant dans sa main.*

Non! non! jamais!

LANDREUIL.

Ces diamants sont à moi.

HENRIETTE.

Ils sont à votre mère.

LANDREUIL, *avec plus de violence.*

Ils sont à moi, vous dis-je! il me les faut... Cette clef... (*Il lui prend les mains.*)

HENRIETTE, *résistant.*

Au nom de votre fille!... (*Il lui a pris la clef. Se dégageant et courant se placer devant le petit meuble.*) Tuez-moi! (*Il la saisit violemment par les mains et la jette de côté; elle tombe à la renverse près la porte du fond. — Il ouvre le petit meuble, s'empare de l'écrin et s'éloigne vivement par la gauche. Henriette s'est cramponnée à un fauteuil et se relève en criant:*) A moi! à moi! au secours!

SCENE XIV.

MAURICE, M. et Mme DE CHAMPVILLIERS, CLOTILDE, Mme DE VALPIN, HENRIETTE, *à demi évanouie*, DOMESTIQUES, VALETS, *accourant, portant des lumières. Jour.*

HENRIETTE.

Madame!... madame!... voyez... ce meuble...

Mme DE VALPIN, *courant au petit meuble et regardant.*

Mes diamants... volés!

TOUS.

Volés!

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Mais courez à la poursuite du voleur, arrêtez-le!... (*A Henriette.*) Par où s'est-il enfui?

HENRIETTE.

Par la petite porte du jardin... (*A part.*) Qu'ai-je dit! si on l'arrêtait! (*Plusieurs domestiques sont sortis par la gauche.*)

CHAMPVILLIERS.

Vous l'avez donc poursuivi?

HENRIETTE.

Non, terrassée par lui... morte d'effroi à cette place.

CHAMPVILLIERS.

Alors, comment savez-vous qu'il s'est évadé par la petite porte du jardin?

HENRIETTE, *avec hésitation.*

Je ne sais, mais je crois... je suppose... il me semble...

CHAMPVILLIERS.

Cette femme se trouble.

Mme DE VALPIN.

Vous seule saviez que mes diamants étaient là...

CHAMPVILLIERS.

Mais alors?...

Mme DE VALPIN.

Quel autre que vous aurait pu lui remettre la clef de ce meuble?

CHAMPVILLIERS.

Vous en aviez la clef?

HENRIETTE, *même jeu.*

Oui... il me l'a prise... il me l'a arrachée...

Mme DE VALPIN.

Qui lui a dit que vous aviez cette clef?

CHAMPVILLIERS.

Oui, qui le lui a dit?...

HENRIETTE, *même jeu.*

Ce n'est pas moi... personne... il l'a supposé...

CHAMPVILLIERS.

Supposé... c'est impossible...

HENRIETTE, *avec stupeur, les regardant.*

Vos regards, vos questions... vos doutes m'épouvantent...

CHAMPVILLIERS.

Elle chancelle... Elle est complice du vol...

HENRIETTE.

Moi!

Mme DE VALPIN.

Lui avoir donné toute ma confiance!

HENRIETTE, *avec force.*

Oh! madame!

CHAMPVILLIERS.

Qu'on la surveille!

HENRIETTE, *même jeu.*

Mais vous m'accusez donc?

CHAMPVILLIERS.

Elle est coupable.

HENRIETTE.

Non! je ne le suis pas!

CHAMPVILLIERS.

Les preuves vous écrasent.

HENRIETTE.

J'écraserai les preuves.

Mme DE VALPIN.

Parlez donc! quel obstacle vous arrête?... sauvez votre honneur!... dites la vérité!

HENRIETTE.

Eh bien! oui, je dirai la vérité!

CHAMPVILLIERS.

Poursuivez!...

HENRIETTE.

Madame, celui qui vous a volé vos diamants... c'est.... (*Tout le monde se rapproche, elle s'arrête.*)

Mme DE VALPIN.

Achevez!

HENRIETTE, *après un temps, puis comme s'avouant coupable, à Champvilliers.*

Monsieur... faites votre devoir de juge. (*Elle tombe assise sur le canapé.*)

MAURICE, *s'approchant d'elle.*

Pauvre femme! (*Mouvement général de surprise. Tableau.*)

ACTE III.

TROISIÈME TABLEAU.

Cabinet de travail chez M. de Champvilliers. — Portes latérales. — Portes au fond. — A gauche, un bureau. — Corps de bibliothèques au fond, à droite et à gauche. — A droite une cheminée avec pendule. Chaises.

SCÈNE I.

CHAMPVILLIERS, *seul, assis près du bureau; il sonne, un domestique paraît.*

Ces dames sont-elles revenues?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur. Elles ont dit en partant qu'elles ne rentreraient qu'à l'heure du dîner. (*Le domestique se retire.*)

CHAMPVILLIERS.

Dieu veuille que ce ne soit pas à huit heures! Elles n'ont aucune pitié de mon estomac quand il s'agit pour elles de satisfaire un désir. J'ai eu beau dire, elles ont voulu aller au tribunal parader aux assises, comme si ce vol de diamants commis chez madame de Valpin, il y a six mois, pouvait avoir une issue douteuse. Cette femme sera condamnée à cinq ou six ans de détention... tout au plus; cela vaut-il bien la peine de faire dîner deux heures plus tard un ancien magistrat?

SCÈNE II.

CHAMPVILLIERS, POINCELET.

POINCELET, *du dehors.*

C'est très-bien, je sais le chemin, je vous remercie, ne vous dérangez pas davantage. (*Il entre.*)

CHAMPVILLIERS, *se levant.*

Je connais cette voix... Ah! c'est vous, cher monsieur Poincelet!

POINCELET, *au comble de la joie.*

Moi-même, mon auguste député. Ah! quel talent! j'en suis émerveillé.... Quel feu! j'en suis ébloui,.. Quelle abondance! Permettez-moi de m'asseoir. (*Il s'assied à droite.*)

CHAMPVILLIERS.

Qu'avez-vous donc?

POINCELET.

Et quelle argumentation! quel beau langage! que de force et de sensibilité! que d'éloquence enfin!

CHAMPVILLIERS.

Mais de qui parlez-vous?

POINCELET, *se levant.*

De qui je parle? Est-ce qu'il y en a deux au monde? Je parle de votre futur gendre, de monsieur Maurice; je viens de l'entendre plaider et il plaide encore!

CHAMPVILLIERS.

Vous venez d'entendre plaider monsieur Maurice? mais dans quel endroit?

POINCELET.

Parbleu! au tribunal. Quelle plaidoierie entraînante, animée, sublime!

CHAMPVILLIERS.

Êtes-vous bien sûr d'avoir entendu plaider monsieur Maurice, qui n'est allé ce matin au palais que pour accompagner ma femme et ma fille, curieuses toutes deux d'assister à l'affaire d'un vol commis chez une de nos amies?

POINCELET.

C'est précisément avec votre femme et votre fille que j'ai vu monsieur Maurice, et l'affaire dont vous me parlez, le vol des diamants, est bien celle qu'il a plaidée et qu'il plaide encore, je me plais à vous le répéter; si bien que j'accours vous prendre pour que vous veniez avec moi entendre la fin de cette admirable défense.

CHAMPVILLIERS.

Mais, encore une fois, c'est impossible; monsieur Maurice n'était pas chargé de cette affaire.

POINCELET.

Et c'est là ce qui rehausse prodigieusement sa gloire. Il ne s'attendait pas plus que moi à plaider; tout à coup le bruit circule dans l'auditoire que l'accusée n'a pas de défenseur: c'est mourir sans médecin. Une accusée, jeune, jolie, je ne vous le dirai pas, son visage était caché sous un voile noir comme toutes les accusées. Pas de défenseur! monsieur Maurice lui propose d'être le sien; il est accepté, et le voilà l'avocat d'office de cette malheureuse femme au voile noir.

CHAMPVILLIERS.

Ah! mon gendre futur donne dans cette gloire creuse et sans résultat, il plaide pour rien!

POINCELET.

Comment sans résultat? Mais moi le premier je l'ai déjà choisi pour mon avocat, rien que pour l'avoir entendu plaider cette affaire.

CHAMPVILLIERS.

Vous avez donc des procès, monsieur Poincelet?

POINCELET.

Vous oubliez en ce moment que je suis marié et que je suis venu à Paris tout exprès pour plaider contre ma femme; je pensais vous l'avoir dit. Quel plus beau procès en adultère pourrait-on offrir à monsieur Maurice?

CHAMPVILLIERS.

Et quand l'entamerez-vous ce procès?

POINCELET.

Ah! cela ne tardera pas, je n'attends plus que le flagrant délit, et je l'aurai! Mais venez, allons entendre la fin de cette admirable plaidoirie, dont à titre d'ancien avocat, d'ancien juge, de député, vous apprécierez cent fois mieux que moi le mérite et la rare supériorité.

CHAMPVILLIERS.

J'ai le regret de vous refuser.

POINCELET.

Quoi! vous ne m'accompagneriez pas? mais le tribunal est à votre porte.

CHAMPVILLIERS.

Serait-il chez moi que je n'y assisterais pas davantage.

POINCELET.

Mais la raison?

CHAMPVILLIERS.

Fût-il un Démosthène, un Cicéron, un Mirabeau, je ne consentirais jamais à écouter un avocat qui plaide pour rien. C'est ma religion.

POINCELET.

Je les respecte toutes. Mais, moi aussi, j'ai la mienne, et je vous demanderai la permission de me rendre au tribunal.

CHAMPVILLIERS.

Allez, mon ami, allez! (*Poincelet sort.*)

SCÈNE III.

CHAMPVILLIERS, *seul.*

Plaider pour rien! où allons-nous, mon Dieu! où allons-nous? Sans doute, je suis fier du talent de M. Maurice, mais y a-t-il du bon sens à prodiguer ainsi l'éloquence? L'éloquence se vend comme autre chose. Son tailleur l'habille-t-il gratis? son propriétaire pousse-t-il le délire de l'humanité, jusqu'à le loger pour rien? Je ne sais quel étrange intérêt lui inspire cette femme? Le jour de son arrestation chez madame de Valpin, il montrait déjà pour elle, je m'en souviens, une pitié inexplicable dont ma femme et ma fille furent justement blessées. Il a trop de cœur pour un avocat.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la comtesse de Valpin.

SCÈNE IV.

CHAMPVILLIERS, Mme DE VALPIN.

CHAMPVILLIERS, *allant au-devant d'elle.*

Comment! vous n'êtes pas au tribunal, madame la comtesse, quand on juge votre affaire?

Mme DE VALPIN.

Qu'irais-je faire au tribunal? mon cher monsieur de Champvilliers. Le tribunal me rendra peut-être justice, mais me rendra-t-il mes diamants?

CHAMPVILLIERS.

Pour cela non, mais vous saurez toutes les circonstances du vol.

Mme DE VALPIN.

Est-ce que je ne les connais pas? elles sont fort simples. J'ai eu la sottise de recevoir chez moi, sans prendre des informations, une femme sortie de je ne sais où. Cette femme, en qui j'avais mis toute ma confiance, en a abusé pour me voler mes diamants, de complicité avec quelque échappé des bagnes. Voilà tout. Mon imprudence me coûte cinquante mille francs. Et vous voulez que j'ajoute à ma folie le tort d'aller me mettre devant la foule en présence de cette coquine? Et demain *le Droit* et la *Gazette des Tribunaux* diront à cinquante mille exemplaires mon âge, ma figure, mon costume, qu'ils trouveront souverainement ridicules, en vertu de la liberté de la presse, cette aimable personne. Allons donc!... parlons de choses plus agréables... je venais voir ces dames.

CHAMPVILLIERS.

Elles sont au tribunal.

Mme DE VALPIN, *étonnée*.

Au tribunal ?

CHAMPVILLIERS.

A la cour d'assises, pour votre affaire.

Mme DE VALPIN.

Oh! ce n'est pas croyable.

CHAMPVILLIERS.

Elles y sont depuis ce matin... il est vrai qu'une circonstance particulière dont on vient de me faire part à l'instant, les aura retenues plus longtemps qu'elles ne pensaient.

Mme DE VALPIN.

Et quelle est cette circonstance particulière?

SCÈNE V.

Les Mêmes, Mme DE CHAMPVILLIERS, CLOTILDE, *entrant très-animées toutes deux*.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

C'est à mourir de honte... j'étouffe de colère.

CLOTILDE.

C'est affreux !... on ne voudra jamais le croire.

Mme DE VALPIN.

Mes chères amies... que se passe-t-il?

CHAMPVILLIERS.

Ne venez-vous pas du palais ?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Croiriez-vous qu'il a traversé la salle, la tête haute, le regard fier, la tenant par la main, comme il l'eût fait dans un salon pour moi ou pour notre Clotilde ? Il a regardé la foule, puis il est sorti.

CLOTILDE.

Alors les bravos, les trépignements enthousiastes, les applaudissements du peuple ont éclaté.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Le peuple!... oui, mais les gens distingués ont gardé un dédaigneux silence, mais le monde ne lui pardonnera pas cet ignoble succès, ce ridicule triomphe. Nous en avons rougi jusqu'au fond des yeux. (*A M. de Champvilliers.*) Mais ne rougissez-vous pas comme nous?

CHAMPVILLIERS.

Je ne demande pas mieux que de rougir, ma chère amie, mais je voudrais savoir pour quel motif.

Mme DE VALPIN.

Mais de qui parlez-vous?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Mais de notre futur gendre, M. Maurice, cet avocat des belles, ce défenseur des opprimées sans défenseurs. Défendre, aux termes où nous en sommes avec madame de Valpin, cette mademoiselle Henriette.

Mme VALPIN.

Que dites-vous?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Ce que j'ai honte à redire, que c'est M. Maurice qui a soutenu l'innocence de votre dame de compagnie et qui l'a fait acquitter.

Mme DE VALPIN.

J'ai donc perdu?

CLOTILDE.

Oui, madame, entièrement perdu, grâce à M. Maurice.

Mme DE VALPIN.

Oh ! c'est très-mal de sa part, lui mon conseil, mon avocat!... (*A part.*) Si je profitais... (*Haut.*) Oui, c'est mal, je le blâme, mais je pense pourtant qu'il faudrait, avant de le condamner, entendre M. Maurice.

CLOTILDE.

Doit-on supposer une excuse légitime à cette scandaleuse folie?

Mme DE VALPIN.

Il a pu se tromper en se laissant entraîner par le besoin de briller en public; je suis sûre que vous allez le voir revenir aussi honteux que d'une infidélité, ma chère Clotilde, quoiqu'il n'en ait pas mérité un seul instant le reproche. Je suis bien impartiale, vous le voyez.

CLOTILDE.

Vous l'êtes trop, madame.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

L'alliance que nous contractons avec lui n'est, après tout, fondée que sur des rapports d'intérêt; il n'apporte en dot ni un grand nom, ni une illustre réputation.

Mme DE VALPIN.

Je n'ignore pas que monsieur Maurice est en effet sans naissance. Le fils d'une grande famille ne se fût pas permis impunément une telle incartade. Son arbre de noblesse eût été coupé au pied, et son écusson foulé par les domestiques.

Mme DE CHAMPVILLIERS, *à son mari*.

Si vous m'aviez écoutée, vous n'auriez pas à la légère introduit un homme de rien dans notre famille.

CHAMPVILLIERS.

Un homme de rien! un homme de rien! Il a 40,000 livres de rentes, et...

Mme DE CHAMPVILLIERS.

C'est lui !

SCÈNE VI.

Les Mêmes, MAURICE.

MAURICE, *venant du fond*.

On vient de m'apprendre que ma conduite au tribunal n'avait pas eu l'approbation de tout le monde. Je ne sais ce que vous en pensez, mais permettez-moi de l'expliquer en peu de mots. Mademoiselle Henriette n'a été acquittée qu'à la majorité d'une voix. Cet acquittement peut satisfaire la loi, mais c'est une dérision pour le monde. C'est devant le monde, devant l'opinion en l'affrontant, qu'il m'importait de gagner la cause de cette femme calomniée. Elle est gagnée maintenant; mon devoir d'avocat et d'homme est presque rempli. (*A monsieur de Champvilliers.*) J'aime à croire, monsieur, que dans votre jeunesse vous en eussiez fait autant, si toutefois vous n'avez pas surpassé mon zèle dans une de ces belles causes où vous luttiez d'éloquence avec les foudres du barreau impérial. (*Embarras de monsieur de Champvilliers.*) (*A madame de Champvilliers.*) Et vous, madame, dans ces temps de gloire pour votre mari, vous deviez être heureuse, comme le serait aujourd'hui mademoiselle Clotilde, si ma réputation lui appartenait. (*Expression glaciale de madame de Champvilliers.*) Me désapprouveriez-vous aussi, mademoiselle? (*Accueil dédaigneux de Clotilde.*) Ce silence général m'apprend que je n'ai pas non plus ici le bonheur d'être approuvé ; je n'en reste pas moins convaincu de la bonté de mon action, et je m'éloigne pénétré du regret profond d'être seul à la comprendre. (*Il se retire par la porte de droite.*)

Mme DE VALPIN, *bas, à madame de Champvilliers*.

Mon amie, j'ai à vous parler.

Mme DE CHAMPVILLIERS, *à son mari*.

Madame la comtesse voudrait m'entretenir seule un instant.

DE CHAMPVILLIERS, *prenant sa fille sous son bras, à demi-voix*

Viens, ma fille; allons faire notre paix avec lui.

Mme DE CHAMPVILLIERS, *qui a entendu*.

Monsieur de Champvilliers, pas de faiblesse ! pas de faiblesse ! (*Monsieur de Champvilliers et Clotilde sortent par la même porte par où est sorti Maurice.*)

SCÈNE VII.

Mme DE VALPIN, Mme DE CHAMPVILLIERS.

Mme DE VALPIN, *qui a ôté son chapeau et son camail*.

La conduite de monsieur Maurice, je le vois, vous afflige beaucoup?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Elle me blesse à un point que vous ne pouvez concevoir.

Mme DE VALPIN.

Je le conçois très-bien, au contraire, et si je n'ai pas dit tout ce que j'en pense, c'est pour ne pas froisser trop vivement votre fille, dont au fond je ne connais pas l'opinion sur monsieur Maurice.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Elle n'a aucun amour pour lui, je vous le déclare.

Mme DE VALPIN.

Que ne prenez-vous alors une forte résolution?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Ah! si je ne craignais les propos, les commentaires du monde!... Un mariage rompu... c'est grave... il en éloigne d'autres.

Mme DE VALPIN.

Sans doute; mais vous n'êtes pas dans une position à regretter longtemps un parti comme celui de monsieur Maurice.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Tenez! ce nom m'irrite... l'affront que nous avons reçu, je ne l'oublierai jamais! nous outrager si publiquement!

Mme DE VALPIN.

Opposez le mépris au mépris, et mêlez-y surtout quelque habileté; faites dire, pour aller au devant de ces propos du monde, dont vous n'avez pas tort de vous préoccuper, que vous aviez si peu le projet de donner la main de votre fille à ce petit avocat philanthrope, que depuis un an votre parole était engagée ailleurs. Laissez courir le bruit d'une illustre alliance.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Y croira-t-on?

Mme DE VALPIN.

N'avez-vous pas le droit d'aspirer à toutes?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Notre fortune est assez grande, assez connue, il est vrai.

Mme DE VALPIN.

Et la réputation, la position politique de votre mari? Eh! mon Dieu! vous n'auriez pas besoin d'aller bien loin pour que le prétexte d'une haute alliance devînt bien vite une vérité.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Comment cela?

Mme DE VALPIN.

Vous m'avez parlé avec franchise; voulez-vous, chère amie, que je réponde de même à cette preuve d'attachement?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Parlez, chère comtesse.

Mme DE VALPIN.

Mon fils, dont la vie a été jusqu'ici, j'en conviens, fort agitée, a pris enfin le parti de se ranger. J'ai des preuves de la sincérité de sa conversion.

Mme DE CHAMPVILLIERS, *avec doute.*

On m'a pourtant assuré...

Mme DE VALPIN.

Tout ce qu'on vous a assuré est vrai, dans le passé; mais son retour à une existence régulière n'est pas moins vrai aussi; et c'est l'essentiel! Mon fils n'est pas riche comme votre fille, mais il faut un titre à votre charmante Clotilde; voyons?...

Mme DE CHAMPVILLIERS.

J'y pensais, mais...

Mme DE VALPIN.

Nous n'étions qu'amies, ne voulez-vous pas que nous devenions sœurs?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Je ne puis rien, vous le savez, sans le consentement de mon mari.

Mme DE VALPIN.

Je le déciderai.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Ni sans celui de ma fille.

Mme DE VALPIN.

C'est mon fils qui la décidera.

Mme DE CHAMPVILLIERS, *à part.*

C'est acheter un titre un peu cher, mais enfin!

Mme DE VALPIN, *à part.*

Ce sont des gens d'infiniment peu... mais après tout... (*Haut.*) Eh bien! chère amie?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Eh bien! chère comtesse... il était écrit là-haut que nous marierions nos enfants.

Mme DE VALPIN.

Oui, le ciel veut cette union. (*Maurice paraît, ces dames le saluent et se retirent par la droite.*)

SCENE VIII.

MAURICE, *seul.*

Le dédain continue. Je ne suis pas encore pardonné. Je comprends la rancune de madame de Valpin, j'ai plaidé contre elle... mais je ne m'attendais pas à tant de rigueur de la part de ma future belle-mère... Quant à sa fille, je vois dans la froideur qu'elle a affectée tantôt pour moi, un peu de jalousie, mais j'y vois surtout l'influence de sa mère. Je serais désolé de supposer une autre cause à cette réserve glaciale de Clotilde. Je ne voudrais pas qu'elle différât avec moi sur des sentiments, sur des questions de justice et d'humanité, notre mariage ne serait pas heureux; ah! je crains fort!.. C'est donc un bien grand crime de remplir un devoir de réparation envers une personne que l'on ne croit pas coupable? Je m'interroge, et je ne puis parvenir à me blâmer... Pauvre femme, elle avait déjà attiré mon attention le jour où je la vis pour la première fois chez madame de Valpin; quelques heures après, on l'arrêtait pour le vol des diamants. Cette femme, dont j'avais vu briller le sourire le matin, et dont je voyais couler les larmes le soir, revenait sans cesse à mon souvenir... Je me la rappelais vivement, comme on se souvient mieux d'un astre dont on a vu, dans une même nuit, le côté sombre et le côté lumineux. Je n'ai pu résister à un sentiment de pitié et d'admiration, quand elle est venue calme et belle se livrer à la justice, sans l'appui d'un défenseur. Tant de résignation, tant de confiance dans l'équité des hommes ou dans celle du ciel, m'ont touché. J'ai senti un frémissement au cœur, et je me suis élancé à la barre; qu'ai-je dit pour convaincre, pour triompher? Le poëte sait-il les sentiers mystérieux par où sa pensée a couru pour arriver au sommet de l'enthousiasme? De l'orgueil? n'importe! C'est beau, on peut se l'avouer, d'avoir rendu la considération, la vie, l'honneur à une femme! Que sera-t-elle devenue dans ce vaste Paris? Où sera-t-elle allée, sans appui, sans ressource?.. Je ne pouvais plus rien pour elle; mon ministère de hasard était fini. J'aurais voulu encore lui dire... je n'avais plus rien à lui dire. (*S'asseyant à droite.*) Ne pouvais-je pourtant m'informer du quartier où elle allait demeurer? Il serait singulier que tout fût fini là... et pourquoi singulier? La vie n'est-elle pas pleine de ces accidents? c'est ce qui la rend si triste peut-être. Il y a des souvenirs charmants, des ravissements inépuisables dans la mémoire et dans le cœur pour des êtres à peine entrevus. Ce sont les doux fantômes de ce monde si tristement réel. Et si on ne les revoit plus dans cette vie, c'est qu'il en est une autre où l'on doit les retrouver. (*Se levant.*) Elle s'appelle Henriette!... Oh! je n'oublierai jamais ce nom.

UN DOMESTIQUE.

Une dame désirerait vous parler.

MAURICE.

Je recevrai cette dame. (*Le domestique sort.*

SCÈNE IX.

MAURICE, HENRIETTE

MAURICE, *à Henriette qui entre.*

Vous, madame!

HENRIETTE.

Pardonnez-moi, monsieur, si je viens chez vous; un irrésistible élan de reconnaissance m'a entraînée. Je vous ai remercié, il faut que je vous remercie encore. A-t-on jamais tout dit à celui qui vous a rendu l'honneur... Laissez-moi presser votre main. Je n'ai pas d'or pour vous payer; en aurais-je jamais assez pour m'acquitter envers vous? Mais je vous aime autant que ma fille, et elle vous aimera comme moi.

MAURICE.

Je suis touché de votre reconnaissance.

HENRIETTE.

Qu'ai-je fait pour vous? vous ne saviez pas même mon nom. Une femme va être condamnée, c'est moi! Dieu seul est-là pour l'assister: vous vous levez pour la défendre; mais alors vous êtes un ange; mais encore, qu'ai-je fait à Dieu, lui si haut qui m'a vue si bas?

MAURICE.

C'est vous que je dois remercier, madame, car votre procès est la première grande cause que je plaide. Je vous ai exposée au péril d'un début. Mon inexpérience pouvait vous perdre: nous sommes sauvés tous les deux.

HENRIETTE.

J'aurai donc fait, monsieur, quelque chose pour votre réputation?

MAURICE.

Tout, madame: la première cause importante au barreau est comme le premier pas dans le monde, il décide d'une existence, et cette cause, je l'ai gagnée.

HENRIETTE.

Acquittée! répétez-moi ce mot!

MAURICE.

Oui, madame, acquittée; mais j'ai vu avec peine que la justice des hommes ne vous était pas aussi fermement assurée que celle de votre défenseur.

HENRIETTE.

Et comment?

MAURICE.

Votre acquittement n'a été prononcé qu'à la majorité d'une voix, d'une seule voix.

HENRIETTE.

Les autres m'ont condamnée, et pourquoi?

MAURICE.

Votre innocence ne parlait pas aussi hautement au reste du jury. Il lui a paru extraordinaire que vous n'ayez pas pu désigner l'auteur du vol, alors que vous avez prétendu, dans votre première déposition, qu'il s'était évadé par le jardin... vous l'auriez donc suivi des yeux? Et la clef de ce meuble qu'il avait et que vous n'aviez plus?...

HENRIETTE.

La clef de ce meuble... il a pu se la procurer...

MAURICE.

Sans doute... le vol était prémédité... Mais laissons ces tristes détails. Vous avez voulu savoir pourquoi quelques voix du jury vous ont condamnée...

HENRIETTE.

Encore, si elles étaient les seules! Mais le monde!...

MAURICE.

Ah! le monde, madame, est toujours de l'avis de l'avocat général: il acquitte rarement, et, par malheur, il forme ce qu'on

appelle l'opinion. L'opinion est impitoyable.

HENRIETTE.

Impitoyable! mais vous, monsieur, vous dont l'éloquence est servie par une âme si noble, vous joignez-vous aux juges qui m'ont proclamée innocente, ou à cette opinion impitoyable?

MAURICE.

Votre avocat, devenu votre juge, madame, vous absout une seconde fois.

HENRIETTE.

Que je suis heureuse!

MAURICE.

C'est moi, madame, qui, grâce à vous, n'ai rien à envier à personne. Ennemi d'une profession où malgré mille exemples contraires je ne voulais voir que gains sordides et triomphes équivoques; lassé de ne pas rencontrer une de ces causes qu'on embrasse avec la chaleur du dévouement, que l'on gagne ou que l'on perd avec la satisfaction d'un grand devoir accompli, j'allais la quitter, vous me l'avez fait aimer... Glorieuse ou obscure, ma carrière sera désormais votre ouvrage.

HENRIETTE.

Elle sera glorieuse! suivez, suivez une profession qui ne tardera pas à devenir une puissance au milieu de nos mœurs. Le barreau est le marchepied de la tribune; tous nos grands orateurs politiques ont débuté comme vous: — vous finirez comme eux.

MAURICE.

Où donc, si jeune encore, avez-vous puisé cette haute raison et ce langage si persuasif?

HENRIETTE.

Dans votre indulgence à m'écouter.

MAURICE.

Je crois avoir entendu dire à madame de Valpin que vous êtes née aux colonies?

HENRIETTE.

A Saint-Pierre-Martinique.

MAURICE.

D'une famille créole?

HENRIETTE.

Oui, établie aux Iles Françaises d'Amérique depuis deux siècles. Mon grand-père gouverna Saint-Domingue, et mon père était le frère d'armes du vertueux Lally.

MAURICE.

Vous plaît-il de poursuivre?

HENRIETTE.

Mon éducation fut simple et incomplète comme celle que reçoivent toutes les jeunes filles de l'Amérique française. Semblable à cette terre brûlante et féconde, leur esprit n'a pas besoin de culture pour fleurir.

MAURICE.

J'ai un grand charme à vous écouter.

HENRIETTE.

Devenue orpheline à quinze ans, un vieux parent me conduisit en France.

MAURICE.

Ensuite?

HENRIETTE.

Laissez-moi vous parler encore de mon enfance, de la liberté de nos colonies où la vie est si égale et si douce. Tout a une âme sous ce beau ciel. La nature est une fête; quand on naît, on s'éveille; quand on meurt, on s'endort; on existe entre deux sommeils.

MAURICE.

Une fois à Paris, ce vieux parent...

HENRIETTE.

Mourut.

MAURICE.

Il mourut, et vous restâtes seule!

HENRIETTE.

Seule, et sans protecteur, j'avais seize ans!

MAURICE.

Sans asile... et personne?

HENRIETTE.

Je patientai; la Seine est rapide, me disais-je, et j'ajoutais comme nos sauvages: « la mort est pour tout le monde. »

MAURICE.

Mais vous ne mourûtes pas! (*Remarquant la grande émotion d'Henriette, il lui approche un siége; elle s'assied.*

HENRIETTE.

La faim est une terrible chose, et les nuits d'hiver de Paris, pour une pauvre créole, sont bien longues, bien froides, bien ternes. Marcher sur la glace, n'avoir que son haleine pour feu, et sa main pour oreiller! Trois jours, trois nuits, je supportai cette affreuse situation.

MAURICE.

Et le quatrième jour?

HENRIETTE.

Le quatrième jour... (*On entend la voix de Poincelet qui dit:*) Je ne veux pas attendre à demain! je ne le connais pas, mais je brûle de l'embrasser. (*Il entre.*)

SCENE X.

HENRIETTE, MAURICE, POINCELET.

POINCELET, *serrant Maurice dans ses bras sans voir Henriette.*

Ah! monsieur! quelle satisfaction! quelle reconnaissance je vous dois!

MAURICE.

J'ignore, monsieur, quel service si grand j'ai pu vous rendre...

POINCELET.

Quel service? monsieur! J'ai fréquenté le barreau de Limoges, le barreau de Rennes; j'ai cultivé le barreau de Toulouse; je possède tous les barreaux de France; eh bien! dans aucun de ces barreaux, je l'affirme sur l'honneur, je n'ai entendu plaider comme vous.

MAURICE.

Je ne sais comment répondre...

POINCELET.

Ne répondez pas, et daignez m'écouter. Quand on plaide le vol comme vous le traitez, on est à la hauteur de l'infanticide et à mille piques au-dessus de l'adultère. Je viens pour un adultère, pour le mien, que je voudrais vous confier.

MAURICE.

Monsieur, en ce moment...

POINCELET.

Vous croyez peut-être par ce mot, adultère, que j'ai eu le malheur de manquer à la régularité des mœurs conjugales; du tout! j'ai au contraire le bonheur d'avoir une femme qui y a manqué... Et s'il vous faut des preuves légales... il est un endroit où l'on sait tout... rue de Jérusalem...

MAURICE, *à part.*

C'est un fou. (*Haut.*) Monsieur, excusez-moi, mais je vous l'ai dit, en ce moment je ne puis guère...

POINCELET.

Je reviendrai: mais dès aujourd'hui vous êtes mon conseil, mon avocat; je vous charge de mon procès, de tous mes procès en adultère; et je puis vous assurer d'avance qu'en fait d'adultère, on n'en aura jamais plaidé d'aussi complet, d'aussi satisfaisant sous tous les rappports. Vous l'achèteriez, s'il était à vendre. Jugez-en: Quand j'épousai madame Poincelet...

MAURICE.

Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que l'exposé de ces sortes d'affaires entraîne toujours l'emploi de certains mots, de certaines images... et qu'il y a une femme dans mon cabinet.

POINCELET, *se retournant, regardant Henriette.*

Une femme! (*Il salue.*) Oh! pardon! je n'avais pas vu madame. (*La regardant attentivement.*) Mais c'est bien vous, je vous reconnais!

HENRIETTE.

Moi?

POINCELET.

Oui, madame! oh! très-bien!

MAURICE.

Vous vous trompez.

POINCELET.

Je ne me trompe jamais... on me trompe...

MAURICE.

Comment auriez-vous vu madame, qui a vécu loin de toute société depuis six mois?

POINCELET.

Il y a juste six mois que j'ai vu madame; et tenez, elle était ce soir-là avec le troisième amant de ma femme.

MAURICE.

Monsieur!

POINCELET

Oui, le troisième amant de Joséphа, celui qui a succédé à l'officier du génie de Macon et au médecin de Dijon.

MAURICE.

Mais enfin, où prétendez-vous avoir vu madame?

POINCELET.

A Frascati.

MAURICE.

A Frascati!... Monsieur, je vous en prie... mon travail... la consultation que je donne en ce moment... oui... votre procès, nous l'examinerons avec attention... A bientôt, monsieur Poincelet! à bientôt...

POINCELET.

Adieu, monsieur Maurice ; souvenez-vous de mon admiration, et gardez pour mon procès quelques étincelles de cette flamboyante éloquence qui a incendié aujourd'hui le barreau de Paris. Au revoir, monsieur Maurice... Madame... (*Il salue Henriette, donne une poignée de main à Maurice, et sort.*)

SCÈNE XI.

HENRIETTE, MAURICE.

MAURICE, *au fond.*

A Frascati ! (*Revenant près d'Henriette.*) Le quatrième jour, madame, qu'arrive-t-il ?

HENRIETTE, *après un silence, fait un effort sur elle-même, mais s'arrête ; puis portant ses mains à sa figure comme pour cacher sa honte, elle va pour sortir ; Maurice l'arrête, et lui fait un signe de supplication pour l'engager à continuer.*

Mais vous voulez donc tout savoir ?.. Le quatrième jour, après un long évanouissement causé pas l'excès de la fatigue, du froid et de la faim, je m'éveillai dans un appartement richement paré ; en ouvrant les yeux pour m'expliquer cette éblouissante illusion, je tombai dans un autre rêve ; des meubles d'ébène, des glaces, des tapis. J'appelai, des domestiques accoururent.

MAURICE.

Poursuivez...

HENRIETTE.

Monsieur, vous avez plus de courage que ma mémoire. Et que voulez-vous que je vous dise... On m'a dit que j'étais belle avec mon front brun et ma robe étincelante, lorsque je l'étalais dans les loges de l'Opéra, lorsque mes yeux créoles jetaient leurs lueurs voilées sur mes admirateurs. Folle ! je me plaisais à dominer ces cris d'ivresse qui montaient à mes pieds comme un encens. Je me plaisais à me précipiter dans une voiture de soie sur ce même pavé que j'avais réchauffé de mon corps.

MAURICE.

Après ?

HENRIETTE, *pleurant.*

Emma, ma fille, naquit à cette époque de ma vie. Emma m'est restée comme un témoin outrageant du passé. Bientôt celui qui m'avait prise, celui qui m'avait volée au désespoir et à la faim, m'abandonna, revint, m'abandonna encore, me fit enfin passer par toutes les crises familières à la vie des joueurs.

MAURICE, *spontanément.*

Un joueur !

HENRIETTE.

Le jour où cet homme m'a vue à Frascati, j'y étais allée pour demander au père de ma fille l'argent qui devait nous faire vivre encore quelques semaines.

MAURICE, *avec force.*

C'était un joueur !... Regardez-moi !... répondez-moi !.. Avez-vous revu votre... ce père de votre fille pendant le peu de temps que vous avez été dans la maison de madame de Valpin ? Répondez !

HENRIETTE.

Une seule fois...

MAURICE.

Eh bien, madame, c'est lui qui a volé...

HENRIETTE.

Taisez-vous !

MAURICE.

Je saurai...

HENRIETTE.

Vous ne saurez rien !

MAURICE.

Cet homme avait raison... il est un endroit où l'on sait tout... Mais achevez...

HENRIETTE.

Mais vous savez le reste... Après trois mois d'abandon, de misères inouïes, j'entrai comme dame de compagnie chez madame de Valpin ; vous savez l'accident mystérieux, terrible qui m'en a fait sortir... Et maintenant repentez-vous de m'avoir défendue et sauvée.

MAURICE.

Moi, me repentir ! mais vous n'aviez pas seize ans ; mais vos fautes sont au monde. Réprobation au monde qui demande la vertu à la faim... Vos malheurs sont un mauvais rêve ; n'y croyez pas, je n'y crois pas moi ! (*Il lui prend la main.*) Vous avez dû bien souffrir ?

HENRIETTE.

Oh ! oui.

MAURICE.

Bien pleurer ?

HENRIETTE.

Surtout quand j'étais heureuse.

MAURICE.

Voyez ! rien qu'à vous entendre...

HENRIETTE.

C'est que vous avez le cœur bon, excellent.

MAURICE.

C'est que votre âme n'était pas déchue ; elle était encore dans les climats que vous avez quittés et dont vous m'enchantiez tout à l'heure. L'âme ne se vend pas, elle se donne ; vous n'avez pas aimé. Si vous vous rappelez ma défense dans votre cause, si vous avez regardé mon visage quand je vous ai dit : Acquittée ! Tenez ! madame... quand votre innocence a été proclamée, quand je vous tenais par la main pour vous faire traverser la salle du tribunal, j'ai aperçu un de mes jeunes confrères, un jeune homme dont le cœur était sur les lèvres, et dont les lèvres murmuraient : Qu'elle est touchante, qu'elle est belle ! Je l'aime ; oh ! je l'aime !

HENRIETTE.

Oh ! qu'il cache bien cette passion, qu'il l'étouffe sous le respect qu'il se doit.

MAURICE.

S'il est trop tard.

HENRIETTE.

Mieux lui vaudrait mourir alors. Il ne sait donc pas que l'amour a le droit de demander compte du passé à une femme ?

MAURICE.

Vous lui direz, comme à moi, tout ce passé.

HENRIETTE.

Ah ! la minute donnée à un autre revient toujours à la mémoire de celui à qui on l'a dérobée... Malheur à la femme qui s'est oubliée, malheur à l'homme qui se souvient !

MAURICE.

Oui, malheur à l'homme qui se souvient, lorsqu'il fait de la confidence d'autrefois l'outrage d'aujourd'hui, et qui torture pour une faute qu'on lui a apprise dans une révélation qu'on ne lui devait pas.

HENRIETTE.

Que d'hommes n'oublient jamais !

MAURICE.

Ceux-là n'étaient pas dignes de leur sort. Demande-t-on sans cesse à la statue qu'on admire, combien de coups de foudre l'ont frappée quand elle n'était qu'un vil rocher ? Henriette, votre beauté, vos souffrances, vos malheurs, votre jeunesse, m'ont inspiré pour vous le plus vif attachement.

HENRIETTE.

Qu'osez-vous dire ?

MAURICE.

Dites-vous même un seul mot... je puis être... je serai libre... je puis rompre sans déshonneur...

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire ?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme DE CHAMPVILLIERS, Mme DE VALPIN, *s'entretenant comme à la suite d'une conversation.*

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Tout est d'accord...

Mme DE VALPIN.

Nos deux familles n'en font plus qu'une... (*Apercevant Henriette.*) Ciel ! elle ici, chez vous !

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Encore cette femme !

MAURICE.

Cette femme ! songez que je la protége de ma présence !

Mme DE VALPIN.

Je sors !

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Restez ! ce n'est pas à vous, madame, à sortir d'ici.

MAURICE, *retenant Henriette.*

Ni à vous, madame ; je suis chez moi dans cet appartement.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Vous vous trompez, monsieur, vous êtes dans celui de monsieur de Landreuil et de sa femme ; et c'est en leur nom et au mien que j'ordonne à votre protégée...

MAURICE.

Vous la chassez ! (*A Henriette.*) Votre bras, madame. Respect à ma femme ! Respect à madame Maurice ! (*Il lui prend le bras, et sort en regardant Mme de Champvilliers et Mme de Valpin qui restent stupéfaites.*)

ACTE IV.

QUATRIÈME TABLEAU.

Un cabinet de travail à la Préfecture de Police. Au fond, un corps de bibliothèque. — A gauche, toujours au fond, une porte; une autre au premier plan de droite. — A gauche, une large et grande armoire en fer où sont enfermés des livres. — Du même côté, au second plan, est une autre porte perdue dans la boiserie. Un cordon de sonnette correspondant à l'extérieur (*c'est l'entrée de la Police secrète*). — Du même côté et faisant face au public est un bureau. Fauteuil, chaises. — Au lever du rideau, un commis est en train d'écrire.

SCÈNE I.

LE COMMIS, *écrivant.*

Monsieur Dumoulin, mon honorable chef de division, le prend fort à son aise. Vous ferez ceci, vous ferez cela, comme si le jour avait trente-six heures... En voilà trois que je passe, et je n'ai pas fini, rien qu'à ranger par ordre de matières les rapports rédigés hier par nos agents, puis il faudra les transcrire sur le livre noir; puis... Oh! mon Dieu, mon Dieu! quand donc viendra le temps où tous les commis seront chefs de division? (*Il prend sur des tas de papiers des feuilles isolées qu'il fait passer à sa gauche et qu'il classe à mesure.*) « Maisons suspectes; » assez tranquilles.... (*Même jeu.*) « Maisons de jeux... » Cent cinquante de plus depuis qu'elles sont prohibées. (*Il prend une autre feuille.*) « Intérieur de ménages... » Pauvres maris! (*Prenant une autre feuille.*) « Cafés... » Inutile de lire les rapports de nos agents; ils se résument toujours dans la même phrase : Imbéciles et joueurs de dominos... (*Même jeu.*) « Salons... maisons à deux portes... (*Même jeu.*) Voitures publiques... » (*On frappe à la porte de droite.*) Entrez!

SCÈNE II.

LE COMMIS, POINCELET.

POINCELET, *mystérieusement.*

Monsieur!

LE COMMIS, *sans se déranger.*

Qu'est-ce que c'est?

POINCELET, *montrant une lettre.*

J'ai eu le bonheur d'obtenir d'un ami cette lettre de recommandation pour votre chef de division, monsieur Maubert... Voudriez-vous me dire où est son cabinet?

LE COMMIS.

Monsieur Maubert n'est plus à la Préfecture de police depuis trois mois.

POINCELET.

J'en suis profondément désolé, monsieur. Et pourquoi n'y est-il plus?

LE COMMIS.

Pourquoi?... pourquoi?... parce qu'il vendait les secrets de l'administration. On l'a remplacé.

POINCELET.

Par autre qui les vend plus cher, peut-être?

LE COMMIS, *se détournant brusquement.*

Monsieur!...

POINCELET.

Puisque vous avez pour moi cette confiance, permettez-moi de vous accorder toute la mienne. Peut-être pourrons-nous nous être réciproquement utiles.

LE COMMIS, *se levant.*

Vous voulez avoir des renseignements sur quelqu'un?...

POINCELET.

Sur mon épouse. Figurez-vous, monsieur...

LE COMMIS.

Je me figure.

POINCELET.

Déjà!

LE COMMIS.

En vous voyant entrer.

POINCELET.

Alors, je suis à peu près sûr de trouver ici les renseignements que je viens chercher.

LE COMMIS.

Parlez!

POINCELET.

Vous devez savoir, monsieur, que ma femme abuse étrangement de mes revenus et de ma bonté de ce qu'il m'est tout à fait impossible de rien prouver contre elle de bien grave pour arriver à une séparation légale. La justice ne demande pas mieux que de m'être agréable, mais elle veut voir, et je ne puis rien parvenir à lui faire voir. J'ai dû renoncer depuis longtemps à produire le flagrant délit, ce phénix des maris trompés. C'est très-beau mais c'est inaccessible. A défaut de cette preuve au-dessus de mes moyens, il en est une dont la pensée m'a été suggérée par un mari absolument dans la même position que moi; car je ne suis pas le seul...

LE COMMIS.

Oh! très-certainement non!

POINCELET.

Monsieur est marié?

LE COMMIS.

Oui, monsieur.

POINCELET, *lui donnant une poignée de main.*

Or, ce mari, ce confrère m'a dit de me présenter ici, où je trouverais constatée par écrit toute la conduite ou toute l'inconduite de ma femme.

LE COMMIS.

Permettez, monsieur : si votre femme n'a commis qu'une légèreté, il est parfaitement inutile que vous vous livriez ici à aucune recherche, vous ne trouveriez rien; vous comprenez que si nous enregistrions à l'état d'essai toutes les irrégularités de ce genre, il faudrait deux bâtiments comme celui-ci pour contenir les procès-verbaux.

POINCELET.

C'est très-juste, monsieur, c'est infiniment juste; mais j'échappe personnellement à cette distinction. Je ne compte plus avec les amants de Josépha. Ainsi, communiquez-moi vite cette pièce.

LE COMMIS.

Impossible, monsieur.

POINCELET.

Comment?

LE COMMIS.

Impossible, vous dis-je, de vous communiquer le livre noir où se trouve la preuve que vous demandez... mais où se trouvent aussi les preuves d'autres délits qui ne doivent être connus de personne. Le livre noir!

POINCELET.

On appelle donc cela le livre noir?

LE COMMIS.

Oui, monsieur. (*A part.*) Il en a grande envie...

POINCELET.

Le livre noir! quel nom!... il fait frémir...

LE COMMIS.

Il fait rire aussi quelquefois. Tenez, le voilà dans cette armoire de fer. (*Il montre l'armoire.*)

POINCELET, *examinant.*

Quoi! c'est là qu'est ce fameux recueil... dans lequel ma femme occupe une place si distinguée? Oh! si je le tenais... voyons, ne pourriez-vous pas?

LE COMMIS.

Moi vendre les secrets de la police? jamais!

POINCELET.

Pourtant...

LE COMMIS.

Vous m'offririez mille écus que je ne vous laisserais pas ouvrir ce livre.

POINCELET.

Mille écus!... cependant...

LE COMMIS.

Vous m'offririez deux mille francs que j'opposerais le même refus.

POINCELET, *à part.*

Cet homme est incorruptible. (*Haut.*) Mais, monsieur...

LE COMMIS.

Vous me proposeriez mille francs que vous n'obtiendriez rien.

POINCELET, *comprenant.*

(*A part.*) Ah! diable!...

LE COMMIS.

Vous m'offririez...

POINCELET.

Cinq cents francs! c'est dit... voyons le livre noir.

LE COMMIS.

Voyons d'abord.

POINCELET.

C'est moi d'abord qui dois voir...

LE COMMIS.

Non, c'est moi.

POINCELET.

Voir quoi?

LE COMMIS.

Eh bien?

POINCELET, *comprenant.*

Ah! je n'avais pas prévu qu'on dût payer d'avance... nous disons cinq cents francs... je n'ai sur moi que dix francs. (*Bruit de voiture.*)

LE COMMIS.

La voiture du chef de division entre dans la cour... partez...

POINCELET.

Maudit contre-temps!

LE COMMIS.

Revenez!...

POINCELET. *Fausse sortie.*

Je cours chercher le reste de la somme. (*Revenant.*) Mais j'aurai le droit de prendre et d'emporter le feuillet où il est question tout au long de ma femme.

LE COMMIS.

Emporter un feuillet du livre noir... êtes-vous fou?

POINCELET.

Je croyais...

LE COMMIS.

Vous lirez en ma présence, près de moi, tout ce qui concerne votre femme, et vous n'emporterez que le souvenir de ce que vous aurez lu.

POINCELET.

C'est peu de chose. Ah! Josépha! Josépha! je vais lire vos œuvres... mais c'est bien cher! cinq cents francs la séance. (*Il sort.*)

LE COMMIS.

Quelle simplicité! s'imaginer que j'allais lui laisser emporter une page de ce livre formidable, terrible, que nous n'ouvrons nous-même qu'en tremblant. J'entends mon chef de division... le voici...

SCÈNE III.

LE COMMIS, M. DUMOULIN.

DUMOULIN, *au Commis.*

Tous les rapports sont-ils venus?

LE COMMIS.

Oui monsieur, je les ai mis en ordre.

DUMOULIN.

Très-bien.. vos précautions sont-elles prises?

LE COMMIS.

Oui, monsieur.

DUMOULIN.

Faites entrer. (*Le commis sort à droite.*) En vérité, je ne puis croire que cet employé me trompe... qu'il trahit les intérêts de l'administration... il y a tant de délateurs à Paris!... ce matin je saurai tout... sur qui compter? (*Il agite la petite sonnette qui est sur le bureau.*)

SCÈNE IV.

DUMOULIN, UN HUISSIER, *puis* UNE BANDE DE GENS *fort bien mis, la plupart décorés.*

DUMOULIN, *aux personnages.*

Vous avez résisté cette nuit quand mes agents vous ont sommés de les suivre. Il a fallu employer la force... qu'est-ce que cela signifie?

LE PREMIER DE LA BANDE, *avec violence.*

Nous arrêter!... quand nous nous amusions tranquillement chez l'ambassadeur de Naples... Pour qui nous prend-on? c'est une abomination...

TOUS.

Oui, c'est une abomination!

UN AUTRE.

Nous dansions... est-ce un crime?

LE PREMIER.

Nous jouions au whist... de quel droit nous conduire ici?

TOUS.

Oui, oui, oui! de quel droit?

DUMOULIN, *à l'Huissier.*

Les voitures cellulaires sont-elles dans la cour? (*L'Huissier fait un signe affirmatif. Au premier qui a parlé.*) Toi, tu es rompu ton ban, tu vas remonter en voiture... à Melun. (*Au second.*) Toi, tu t'es échappé, il y a quinze jours, des bagnes de Rochefort. On bouclera monsieur. (*Aux autres.*) Quant à vous autres, vous resterez à Paris pour y subir un nouveau jugement. Vous avez volé cette nuit quarante couverts à filets et cinquante timbelles en vermeil, à la soirée de l'ambassadeur de Naples, où vous vous amusiez si tranquillement... sortez... (*Ils sortent.*) Voilà comme il y en a tous les jours dix mille sur le pavé de Paris. (*Il sonne. Le commis revient.*) La police secrète. (*Le commis se retire.*) Il se fait tard. Je voudrais cependant avoir encore le temps de recevoir aujourd'hui M. Maurice, ce jeune avocat qui m'a demandé avec tant d'instances une audience particulière. (*Il s'assied.*)

SCÈNE V.

DUMOULIN, *entrant par la gauche;* UN COMMISSIONNAIRE, UN VALET *en livrée,* UN ALLEMAND.

DUMOULIN, *au commissionnaire.*

Je vous ai dit hier qu'un Allemand aux cheveux roux, aux longues moustaches, arriverait à Paris vers les dix heures du matin et qu'il descendrait de diligence, rue Notre-Dame-des-Victoires.

LE COMMISSIONNAIRE.

Il est arrivé à dix heures.

DUMOULIN.

Je vous ai ordonné de lui offrir de porter ses malles, et de le conduire à un hôtel de la rue Saint-Nicolas-d'Antin.

LE COMMISSIONNAIRE.

Vos ordres ont été exécutés.

DUMOULIN.

Très-bien. (*A l'Allemand.*) Je vous ai dit à vous de vous présenter chez cet Allemand, comme un compatriote ravi de faire sa connaissance et heureux de lui montrer les merveilles de Paris.

L'ALLEMAND.

J'afre contuit la gompatriote tant doudes les merfeilles de la gabidale de la France; à la taferne anglaise, à l'estaminet hollandaise, à l'Obéra Italien et dans toutres endroits suafes...

DUMOULIN.

Assez! (*Au valet en livrée.*) C'est vous que j'avais chargé d'ouvrir les malles de cet homme et de m'apporter les cinquante mille faux billets de banque prussiens qu'il a gravés et qu'il vient faire circuler à Paris.

LE VALET.

J'ai ouvert ses malles.

DUMOULIN, *se levant.*

Et les billets de banque prussiens?

LE VALET, *remettant un rouleau à Dumoulin.*

Les voici!

DUMOULIN.

Donnez. (*Il les examine.*)

LE COMMIS, *revenant.*

Un étranger désirerait déposer entre vos mains une plainte à l'occasion d'un vol de billets de banque dont il vient d'être victime dans un hôtel de la rue Saint-Nicolas-d'Antin.

DUMOULIN.

C'est notre faussaire... Je m'y attendais... Qu'on l'arrête! C'est bien! (*Sur un signe les trois hommes de la police secrète se retirent.*)

LE COMMIS, *annonçant.*

Monsieur le baron de Krapack.

SCÈNE VI.

DUMOULIN, LE MAJOR D'ANGLEMIRE.

LE MAJOR.

Monsieur, je suis dans la nécessité de venir discrètement solliciter de votre complaisance bien connue quelques renseignements sur un certain major d'Anglemire, qui prétend avoir servi dans une foule de légions étrangères.

DUMOULIN.

Et vulgairement nommé dans les tripots le major Martingale.

LE MAJOR.

C'est cela même.

DUMOULIN.

C'est une espèce de coquin.

LE MAJOR.

Croyez-vous?

DUMOULIN.

J'en suis sûr.

LE MAJOR.

Alors, ma créance est perdue! Adieu les dix mille pistoles qu'il me devait!...

DUMOULIN.

Il sait filer la carte.

LE MAJOR.

Je n'oserais pas vous démentir.

DUMOULIN.

C'est l'ami intime de monsieur le comte de Landreuil, autre chevalier d'industrie sur lequel j'ai des notes que je conserve.

LE MAJOR.

Vous connaissez monsieur le comte de Landreuil?

DUMOULIN.

Beaucoup... beaucoup trop pour lui.

LE MAJOR.

Ah!

DUMOULIN.

J'ai aussi l'honneur de vous connaître.

LE MAJOR.

L'honneur est partagé... Ah! vous connaissez le baron de Krapack.

DUMOULIN.

Vous êtes le baron de Krapack, né major Martingale.

LE MAJOR.

Vous dites?

DUMOULIN.

Major Martingale...

LE MAJOR.

Je ne chercherai pas à le nier.

DUMOULIN.

Pourquoi vous présenter devant moi avec ces faux favoris et ces déguisements?

LE MAJOR.

Voici pourquoi. Aujourd'hui je ne dois rien à la police, nos comptes sont à jour... voici pour le présent, mais vous comprenez, monsieur, qu'il faut que je me crée un avenir? Si j'étais parvenu à tromper votre œil si fin et si pénétrant, je n'aurais plus eu rien à redouter avec raison du regard des gens que vous semez sur toutes les routes de France, et en outre sous un autre nom que le mien, j'aurais obtenu ici sans difficulté des passeports...

DUMOULIN.

Dans quel but ces passe-ports?

LE MAJOR.

Dans le but de voyager.

DUMOULIN.

En Provence?

LE MAJOR.

Non, pas encore... plus tard, je ne dis pas. Pour le moment, je compte aller prendre les eaux de Bade.

DUMOULIN.

C'est la seule chose que vous ne prendriez pas à Bade. Major?

LE MAJOR.

Plaît-il?

DUMOULIN.

Ne partez pas pour les eaux.

LE MAJOR.

Mais ma santé?

DUMOULIN.

Je vous en prie... je vous l'ordonne.

LE MAJOR.

Je cède à cette dernière prière.

DUMOULIN.

Vous allez renoncer, entendez-vous? aux filouteries subalternes, aux petites intrigues de poche... Avez-vous travaillé dans la politique?

LE MAJOR.

Jamais.

DUMOULIN.

Vous y réussiriez.

LE MAJOR.

J'ai trop de franchise.

DUMOULIN.

Avez-vous l'oreille fine?

LE MAJOR.

J'entends même ce qu'on ne me dit pas.

DUMOULIN.

A merveille! Je vais vous employer dans la politique étrangère.

LE MAJOR.

Légions étrangères... politique étrangère... je n'en sortirai donc pas? Ah! je devine ce que vous voulez faire de moi... parlons le cœur sur la main... vous voulez faire de moi... un mouchard...

DUMOULIN.

Un espion politique.

LE MAJOR.

Ah! charmant!... Eh bien je refuse... non, parole d'honneur... voyez-vous... ma conscience...

DUMOULIN.

Votre conscience aura mille francs par mois.

LE MAJOR.

Il faut bien faire quelque chose pour son pays... vous allez me compter un trimestre d'avance.

DUMOULIN.

Venez, mais vous ne jouerez plus...

LE MAJOR.

Alors, vous me donnerez un semestre...

DUMOULIN.

J'ai dit un trimestre...

LE MAJOR.

Un semestre...

DUMOULIN.

Mais vous ne jouerez plus... sinon, gare la justice...

LE MAJOR.

Foi de Martingale! Maintenant que j'ai l'honneur d'être dans la politique étrangère...

DUMOULIN. (*Il sonne. — Au commis qui paraît.*)

Je ne donnerai plus d'audience aujourd'hui. Si monsieur Maurice se présentait, vous lui diriez que je ne puis le recevoir qu'un demain. (*Au major.*) Venez, monsieur Danglemire.

LE MAJOR, *au commis, lui prenant la main.*

Nous en sommes! (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

LE COMMIS.

Encore un qui vient d'être enrôlé dans la grande milice... Peut on se vendre ainsi pour de l'or?... Mon provincial ne peut tarder... le moment est favorable... C'est lui.

SCENE VIII.

LE COMMIS. POINCELET, *un sac d'écus qu'il porte sous son habit.*

POINCELET.

Donnant, donnant... Montrez-moi le livre noir.

LE COMMIS.

Un peu plus de mystère, monsieur Poincelet. (*Il va vers l'armoire, qu'il ouvre, et en prend un grand livre noir qu'il remet à Poincelet, qui, de son côté, lui donne le sac d'argent, qu'il pose sur le bureau, puis après dans un tiroir. Revenant à Poincelet.*) Vous savez nos conditions? je dois être près de vous...

POINCELET.

Soit! (*Il parcourt le livre.*)

LE COMMIS, *avec inquiétude.*

Ne vous arrêtez pas... cherchez ce qui vous est personnel.

POINCELET.

C'est aussi ce que je fais...

LE COMMIS, *montrant l'endroit où Poincelet est arrêté.*

Les hommes et les choses de l'époque que vous parcourez n'existent plus.

POINCELET, *lisant.*

» Aygue-Mare, baron du saint-Empire, chef d'une société de vieux émigrés. »

LE COMMIS.

Cette société a cessé d'exister à la restauration.

POINCELET, *lisant.*

» Ils passent leurs soirées, depuis 1802, à imaginer des machines infernales. Ils sont vingt-huit, sur lesquels il faut déduire quatorze affiliés de la police, qui s'y sont introduits; ces gens-là ne valent pas les frais de suspicion qu'ils coûtent. » A charge à la police! Mais c'est très-amusant. Ce livre n'est pas si diable qu'il est noir. (*Continuant de lire.*) « Burgh, étranger qui imite parfaitement la voix et l'attitude de Napoléon; il se dit échappé de Sainte-Hélène, et organise une réaction dans le quartier des étudiants. Il touche ses fonds de la police; mais comme en qualité d'étranger cet homme est suspect, on le fait surveiller par un faux dauphin, qu'il surveille lui-même à son tour. Les deux prétendants s'espionnent » (*Parlant.*) Ce livre est décidément très-intéressant.

LE COMMIS, *toujours avec inquiétude.*

Arrivez vite à ce qui concerne votre femme.

POINCELET, *posant le livre sur le bureau et feuilletant.*

C'est mon unique désir... M'y voici!... Je vois des noms de femmes qui semblent annoncer... (*Lisant.*) « Camille, à seize ans enlevée, à dix-huit ans marquise, à vingt ans... morte à Bicêtre.

LE COMMIS.

Passons.

POINCELET.

Passons vite. (*Lisant.*) « Calisto, vendue par sa mère à un Anglais, échangée ensuite contre un cheval arabe: aujourd'hui dame de soirée à Frascati. Baronne... »

LE COMMIS.

Vous ne trouvez pas... voyons... votre femme s'appelle?

POINCELET.

Josépha.

LE COMMIS, *tournant plusieurs feuillets.*

Ah! la voici...

POINCELET.

Quel bonheur! (*On entend le bruit d'une sonnette.*)

LE COMMIS, *effrayé*.

C'est mon chef!... il m'appelle!... (*Il veut fermer le livre.*) Dans un autre moment...

POINCELET, *saisissant le livre*.

Laissez-moi continuer... maintenant que je suis ici... (*On sonne plus fort, très-vivement.*)

LE COMMIS, *s'en allant*.

Je reviens dans la minute... à l'instant!

SCÈNE IX.

POINCELET, *seul*.

Y en a-t-il, y en a-t-il, sur ma femme! Mais ce recueil est complet... il ne laisse rien à désirer... (*Prêtant l'oreille.*) On vient... Monsieur Maurice!

SCÈNE X.

POINCELET, MAURICE.

MAURICE.

Vous ici, monsieur Poincelet?

POINCELET, *tenant le livre et allant au-devant de lui.*

Ah! vous arrivez à propos... Ne vous avais-je pas dit que je trouverais ici sur ma femme?... j'ai trouvé!... Il y a dans ce livre des milliers de preuves pour la faire condamner... Mais lisez, vous qui devez être mon avocat. (*Il pose le livre sur le bureau.*)

MAURICE, *ému*.

C'est donc le livre noir?

POINCELET.

Sans doute.

MAURICE, *se penchant sur le livre noir, à part.*

Je le tiens! (*Il tourne plusieurs feuillets.*)

POINCELET, *l'arrêtant et remettant sa main où il était arrêté.*

Mais où cherchez-vous ?... c'est là... c'est là, vous dis-je... Lisez!...

MAURICE, *à part, et parcourant le feuillet.*

Ah! voici son nom, sa vie... oh! Henriette!

POINCELET.

Prenez des notes, vous n'en prendrez jamais trop... (*Maurice déchire le feuillet et le cache sous son habit. Poincelet, sur le devant, à droite, qui n'a rien vu.*) Mon procès est gagné...

MAURICE, *à part.*

Dieu seul et moi savons tout maintenant... (*A Poincelet, en s'en allant.*) Adieu, monsieur Poincelet, comptez sur moi. (*Il sort.*)

POINCELET, *le regardant sortir.*

Quel enthousiasme! Il va faire son plaidoyer... Quel avocat! un coup d'œil lui a suffi!

SCÈNE XI.

DUMOULIN, POINCELET.

DUMOULIN.

Que faites vous ici, monsieur?

POINCELET.

J'attends... votre commis...

DUMOULIN, *apercevant le livre.*

Que vois-je? Et c'est lui!... on ne m'avait pas trompé! C'est lui qui vous a communiqué ce livre?

POINCELET.

Oui, monsieur.

DUMOULIN, *s'approchant pour prendre le livre.*

Il manque un feuillet!... déchiré!... emporté!

POINCELET, *avec embarras.*

Votre commis...

DUMOULIN.

Il est arrêté... et vous allez être arrêté aussi.

POINCELET.

Moi!

DUMOULIN. (*Il sonne.*)

Sur-le-champ! (*Paraissent deux huissiers qui s'emparent de Poincelet.*) Qu'on s'assure de cet homme!

POINCELET.

Et j'ai donné cinq cents francs!

ACTE V.

CINQUIÈME TABLEAU.

Au fond, au milieu, une cheminée avec des flambeaux à plusieurs branches, puis des vases. — Une grande glace transparente, derrière laquelle on voit un autre salon. — A droite, au premier plan, une porte. — Du même côté, au deuxième plan, une fenêtre. — Du même côté, sur le devant, un canapé. — A gauche, porte. — Sur le devant, même côté, un guéridon. — Fauteuils.

SCÈNE I.

UNE FEMME DE CHAMBRE, UN DOMESTIQUE.

LA FEMME DE CHAMBRE, *rangeant dans le salon.*

Quelle étrange chose! se marier si tard.

LE DOMESTIQUE, *allumant les flambeaux qui sont sur la cheminée.*

Bientôt dix heures. Il paraît que c'est le genre.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je n'aime pas ce genre-là. Quand je me marierai, je veux que ce soit en plein soleil pour que chacun voie ma toilette. Il est vrai que celle de madame Maurice est d'une simplicité... d'une simplicité vraiment trop grande.

LE DOMESTIQUE.

Il paraît que c'est encore le genre.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Vous verrez que le genre bientôt sera de ne pas se marier du tout.

LE DOMESTIQUE.

J'en ai peur, mademoiselle.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Heureusement la soirée nous dédommagera. Que de beau monde nous allons voir! Les invitations sont pour onze heures.

LE DOMESTIQUE.

Oui, mademoiselle, nous avons encore une heure devant nous... Approuvez-vous encore ce genre?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Lequel?

LE DOMESTIQUE.

De passer la première nuit des noces à boire du thé, à prendre des glaces...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, monsieur.

LE DOMESTIQUE.

Eh bien! moi à la place des jeunes mariés...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Les voici!

SCÈNE II.

MAURICE, HENRIETTE, *ils entrent de gauche.*

MAURICE, *après avoir remis son chapeau au domestique, qui se retire ainsi que la femme de chambre.*

Enfin, je puis vous appeler ma femme! mes vœux sont accomplis.

HENRIETTE.

Que cette cérémonie du mariage, mon ami, est imposante dans son invariable simplicité! ce serment fait devant l'autel, éblouissant et silencieux, cet engagement: vous, de me défendre, de me protéger; moi, de vous obéir.

MAURICE.

Vous n'avez pas attendu le mariage pour vous soumettre à la parole un peu sévère du législateur. Je vous ai dit ce matin qu'il me plairait de vous voir venir à la cérémonie dans une mise modeste, et vous y êtes venue avec cette robe qui n'aura, certes, fait aucune envie aux pauvres dont nous avons été entourés à notre entrée à l'église.

HENRIETTE.

D'abord mon intention était de ne pas me jeter dans les excès d'une toilette fastueuse; ensuite, mon ami, vous ignorez encore combien il est doux pour le cœur d'une femme de n'avoir de pensée, de volonté, que la pensée et la volonté de celui qu'elle aime. Elle a l'égoïsme du sacrifice à un point que vous pouvez lui envier, mais que vous n'égalerez jamais. C'est donc moi qui vous remercie de m'avoir imposé la joie de me conformer à vos désirs.

MAURICE.

Henriette, croyez-vous qu'il y ait au monde en ce moment quelqu'un de plus heureux que moi?

HENRIETTE.

Je ne sais pas, mon ami...

MAURICE.

Ah! vous en doutez? mais qui pourrait l'être davantage?... le supposer est un blasphème. (*Il prend la main d'Henriette.*) Plus heureux que moi! — Qu'est-ce donc?

HENRIETTE.

Votre bourse.

MAURICE, *prenant la bourse.*

Vide! J'y avais mis vingt louis tantôt en partant pour la cérémonie. Ah!... je comprends... les pauvres, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Vous voyez bien, mon ami, que je suis plus heureuse que vous.

MAURICE.

Vous avez raison... je ne suis que le bonheur; vous êtes le bonheur et le bienfait, Henriette.

HENRIETTE.

Mon ami, nos invités vont venir.

MAURICE.

Tout est prêt pour bien les recevoir. Notre soirée sera simple.

HENRIETTE, *passant à droite.*

Elle sera charmante. (*Elle s'assied sur le canapé.*)

MAURICE, *debout près d'elle.*

Nos amis seront indulgents; un jeune ménage n'a pas encore une très-grande expérience.

HENRIETTE.

Mon piano est excellent.

MAURICE.

Vous jouerez, mais qui chantera?

HENRIETTE.

Moi, mon ami.

MAURICE.

Vous!... j'ignorais... vous ne m'avez pas dit que vous saviez chanter.

HENRIETTE.

N'allez pas croire que je suis une Malibran ou une Grisi!

MAURICE.

Heureusement! vous auriez trop d'admirateurs. C'est embarrassant pour un mari.

HENRIETTE.

Jaloux! voyons, voulez-vous que ce soir je chante faux?

MAURICE.

Oh! non... devant cent personnes.

HENRIETTE, *se levant et passant à gauche.*

Vous avez invité cent personnes?

MAURICE.

Nos salons peuvent en contenir le double.

HENRIETTE.

Je tremble maintenant de me trouver devant tout ce monde... je me sens gauche d'avance. Vous ne me quitterez pas, mon ami, vous répondrez souvent pour moi... vous me le promettez?... Si vous me voyez embarrassée, venez vite à mon secours!...

MAURICE.

Adorable et bonne!... Pourquoi n'avez-vous pas quelques défauts?...

LA DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Poincelet!

SCÈNE III.

LES MÊMES, POINCELET, UN DOMESTIQUE. *Il porte plusieurs lettres sur un plateau. Il le pose sur la table et se retire. Pendant le dialogue de Poincelet et de Maurice, Henriette s'assied et lit avec divers degrés d'émotion les lettres apportées.*

POINCELET, *effaré.*

Je ne vous répéterai pas, mes jeunes amis, tous les souhaits que j'ai formés pour vous, pour votre mariage; c'est dit. Parlons un instant du mien; je vais vous renverser.

MAURICE, *allant s'asseoir à droite.*

Qu'est-ce donc, monsieur Poincelet?

POINCELET.

C'est à ne pas y croire.

MAURICE.

Mais enfin?

POINCELET.

Vous savez que je fais un procès à ma femme ou plutôt que je voudrais lui faire un procès. Eh bien! c'est elle qui m'en fait un!

MAURICE.

A quel titre?

POINCELET.

Vous ne le devineriez jamais. Quand je faisais la cour à Josepha (je lui ai fait la cour!) j'avais la sottise de lui écrire des lettres tendres, ardentes, passionnées.

MAURICE.

Je ne vois rien jusque-là...

POINCELET.

Attendez!... je m'appelle Paul, pourquoi m'avoir appelé Paul? — Pour donner un caractère poétique et romanesque à notre correspondance, dans mes lettres non datées, — non datées! autre sottise!... j'appelais Josepha ma Virginie! vous comprenez... Paul et Virginie... c'est une fadaise... mais Bernardin de Saint-Pierre, les cocotiers... les bons nègres m'avaient monté la tête. J'appelais donc Josepha Virginie, quelle imprudence! Eh bien! ces lettres à la main, elle prétend qu'elles ont été adressées par moi à une autre femme qu'elle, à une femme qui répond au nom de Virginie; et elle m'attaque tout simplement en adultère. Oui, monsieur, elle a tourné l'arme contre moi. J'ai reçu ce matin une assignation. C'est bouffon... J'ai couru, l'indignation aux lèvres, chez monsieur Landreuil, son dernier amant... (*Ici Maurice se lève spontanément et passe au milieu.*) avec lequel je devais croire qu'elle était allée aux eaux. Justement monsieur de Landreuil arrivait des eaux. Il ne me laisse pas achever. « Mais votre femme, me dit-il, m'a traité comme vous. » — Ah bah! elle vous aurait trompé?... — Il ajoute: « Elle est en Allemagne avec le major d'Anglemire... Et de quatre!!... » — Je reste immobile, figé... Au nom du ciel, lui dis-je alors, mettez un terme à une situation morale qui commence à devenir intolérable; soyez assez bon, puisque je n'ai pas pu vous surprendre ensemble, ma femme et vous, pour me donner sur elle un certificat de mauvaise vie et mœurs, qui me permette de répondre à l'étrange accusation qu'elle porte aujourd'hui contre moi. Monsieur de Landreuil se met à rire, ces gens-là rient de tout; et il a la cruauté de me refuser obstinément. Me voilà donc accusé par Josepha dont je paye toujours les mémoires.

MAURICE, *depuis quelques instants distrait par l'attention qu'il porte sur sa femme; à part.*

Que renferment donc ces lettres? Elles semblent préoccuper vivement Henriette.

POINCELET.

Monsieur Maurice, je n'ai plus que vous... vous seul avez en main la preuve de l'inconduite de Josépha.

MAURICE, *regardant toujours Henriette.*

Moi?

POINCELET.

Ce feuillet du livre noir... c'est vous qui l'avez pris... Il n'y a que vous qui ayez pu l'enlever, quoique j'aie fait deux jours de prison pour avoir été soupçonné de l'avoir arraché.

MAURICE, *toujours distrait, les regards sur Henriette.*

Vous vous trompez, monsieur Poincelet. (*A part.*) Ces lettres...

POINCELET.

Je n'ai jamais osé vous en parler ouvertement; mais aujourd'hui qu'une circonstance...

MAURICE.

Je vous assure...

POINCELET.

Ce feuillet n'est d'aucun intérêt pour vous, j'ignore du moins... et ce feuillet c'est ma dernière espérance pour traduire ma femme aux assises.

MAURICE.

Henriette paraît émue, affligée... (*Il va brusquement vers Henriette.*) Je veux savoir ce que ces lettres...

HENRIETTE.

Lisez. (*Elle donne à Maurice une des lettres qu'elle vient de lire.*)

MAURICE, *lisant.*

« Monsieur de Morlac et sa famille expriment à monsieur et à madame Maurice le regret de ne pouvoir jouir de leur aimable invitation. Monsieur de Morlac vient de recevoir l'ordre du ministre de la justice de se rendre immédiatement près la cour royale de Toulouse pour affaires urgentes. » (*A Henriette.*) Cet accident n'a rien que de très-naturel, ma chère Henriette, et je ne comprends pas...

POINCELET.

Permettez! Je connais parfaitement monsieur de Morlac, puisque c'est un avocat général. S'il doit partir immédiatement pour Toulouse, il est bien singulier qu'il soit passé tantôt tout près de moi dans sa voiture pour se rendre chez monsieur de Champvillers, qui donne aussi ce soir, vous le savez peut-être, une soirée, une grande soirée, où l'on fête le retour de monsieur de Landreuil, son futur gendre.

MAURICE.

Vous vous serez trompé, monsieur Poincelet.

POINCELET.

Je le veux bien... cependant... moi ne pas reconnaître un magistrat !...

MAURICE, *prenant une autre lettre, qu'Henriette lui remet.*

« Monsieur de Saint Martin n'aura pas l'honneur d'assister à la réunion de monsieur Maurice ; sa mère vient d'être saisie tout à coup d'une grave indisposition. Mille excuses et mille regrets. »

POINCELET.

Pour celui-ci, il vous trompe, je sors de chez lui; c'est un des jurés de la quinzaine. Je fréquente aussi les jurés. Eh bien! sa mère et lui étaient déjà allés à la soirée de monsieur de Champvilliers quand je me suis présenté ce soir chez eux pour leur offrir un mémoire contre ma femme. Si bien que je vais de ce pas chez monsieur de Champvilliers porter ce mémoire, — le voici, — à monsieur de Saint-Martin, que je suis sûr d'y trouver.

MAURICE.

Cette absence est fâcheuse, ma bonne Henriette, mais enfin... (*Même jeu.*) « Mon cher confrère, mes sœurs et moi nous sommes désolés de ne pouvoir nous trouver ce soir à votre charmante fête. La perte récente d'un oncle chéri nous oblige, vous le comprenez, à rester chez nous. »

POINCELET.

Celui-là, je ne le connais pas.

MAURICE, *passant de l'autre côté de la table.*

Je le connais, moi... Il était hier à l'Opéra avec ses sœurs. Voyons encore... (*Il prend vivement une troisième, une quatrième, une cinquième, une sixième lettre.*) Différentes excuses, même refus. Mais que veut dire? (*A Henriette.*) Votre contrariété m'est expliquée... nous n'aurons pas autant de monde que nous l'espérions.

HENRIETTE.

Oui... Une autre fois nous serons plus heureux.

MAURICE, *après avoir lu plusieurs lettres.*

Allons! toujours des impossibilités, des accidents imprévus, des migraines, des départs subits... (*A part.*) Ah ! je devine ! (*A Henriette.*) Notre pauvre soirée est bien malade, ma bonne Henriette.

POINCELET.

La soirée de monsieur de Champvilliers aura meilleure chance que la vôtre.

MAURICE.

Oui... oui... (*Il prend en tremblant une autre lettre et court à la signature.*) De mon meilleur ami, de Ferdinand d'Elvimare : « Mon cher et excellent Maurice, nous avons reçu deux invitations ; la tienne et celle de monsieur de Champvilliers ; moi, je voulais donner la préférence à la tienne, mais ma femme, qui est liée avec mademoiselle Clotilde, m'entraîne chez les Champvilliers. » — Il ment! sa femme n'est pas liée avec la fille de monsieur de Champvilliers, elle ne connaît pas mademoiselle Clotilde ! Il ment !... (*Passant près de Poincelet.*) Pardon, monsieur Poincelet, pardon pour cet emportement... Mais une soirée manquée contrarie parfois beaucoup... C'est une puérilité sans doute... mais on y est sensible... on s'irrite... Vous m'avez dit tantôt, monsieur Poincelet, que vous aviez le projet de porter ce soir un mémoire...

POINCELET.

Ah! oui... vous m'en faites souvenir ; je cours chez monsieur de Champvilliers, où je dois rencontrer infailliblement monsieur de Saint-Martin, mon incorruptible juré. A revoir, mes bons amis. (*Il salue Maurice et Henriette. — A part, en s'en allant.*) La lune de miel n'est pas claire. Il n'y a pas de lune de miel, c'est un mensonge astronomique. (*Il sort.*)

SCENE IV.

HENRIETTE, MAURICE.

MAURICE, *tombant accablé sur le canapé. — A part.*)

Ferdinand d'Elvimare, mon compagnon d'enfance et d'étude, mon meilleur ami!

HENRIETTE, *se levant et allant à Maurice*

Vous souffrez, mon ami, de ce contre-temps. . j'en souffre autant que vous... mais ne manquons-nous pas un peu de patience?

MAURICE, *se levant, montrant la glace transparente.*

Voyez, nos salons sont déserts.

HENRIETTE.

Il reste encore du monde à venir : tous nos invités ne se sont pas fait excuser.

MAURICE.

Mais ce monde viendra-t-il? (*Il tire sa montre.*)

HENRIETTE.

On s'est trompé sur l'heure... on ne va quelquefois en soirée qu'après l'Opéra.

MAURICE.

Regardez... Une heure et demie... Il y a longtemps que l'Opéra est fini.

HENRIETTE.

Les femmes apportent des soins exagérés, minutieux, infinis à leurs toilettes de soirée. Les maris attendent; il suffit d'un retardataire pour que bien d'autres soient en retard.

MAURICE, *agité.*

Personne!

HENRIETTE.

Votre impatience me fait mal.

MAURICE, *marchant.*

Toujours personne!... Ah! une voiture. (*Allant à la fenêtre.*) Non; elle passe!

HENRIETTE.

Du calme, je vous en prie, mon ami.

MAURICE.

Les bougies sont aux deux tiers consumées, ces fleurs sont déjà flétries... Quel silence dans la rue et au loin!... Oh! ce vide, ce silence m'accablent... Que supposer? (*Il s'assied à droite sur le canapé.*)

HENRIETTE.

Il faut supposer, mon ami, qu'une cause qui nous échappe... qu'un motif que nous ne connaissons pas, que nous connaîtrons...

MAURICE, *se levant.*

Vous pleurez !... Ah ! vous le connaissez comme moi ce motif... vous avez compris! (*Henriette va toute en pleurs s'asseoir près de la cheminée. Maurice continue, avec indignation.*) Voilà le monde! voilà la société! Elle vous crie : Hommes tombés, femmes déchues, réhabilitez-vous, relevez-vous! Et quand vous êtes corrigés, quand vous êtes debout, cette société vient avec une joie féroce vous secouer et vous dire : Qu'étiez-vous autrefois? et elle vous renverse et elle vous passe dessus. Elle fait mieux, souvent elle fait comme aujourd'hui pour nous : elle vous étouffe sous le poids du silence. (*Avec force.*) Ah! venez tous, vous que je voudrais traîner jusqu'ici. Accourez pour me demander compte de mon action. Je vous répondrai, je vous dirai pourquoi j'ai épousé cette pauvre femme toute frémissante devant moi... Mais que répondre à ce monstre qu'on n'a jamais vu devant soi, plus bas que la terre, plus haut que le ciel; que répondre à l'opinion? (*Il tombe accablé sur le canapé.*)

HENRIETTE, *revenant près de lui.*

Votre exaltation m'épouvante.

MAURICE.

C'est elle, c'est l'opinion qui a écrit sur votre front ce que vous avez été; sur le mien, ce que j'ai osé faire en vous épousant : c'est elle qui a soufflé sur notre fête et l'a empoisonnée. (*Se levant et marchant avec agitation. Il tire frénétiquement sa montre.*) J'avais cru la société bonne, j'ai menti; j'avais cru que les petits valaient mieux que les grands, j'ai encore menti. Les grands sont dédaigneux, les petits sont stupides : voilà la différence. Ni les uns ni les autres ne sont venus à ma fête : ces grands citoyens! Et ce qui est odieux à penser, c'est que lorsque j'ai cru qu'une révolution tachée de mon sang relèverait l'homme, j'ai encore menti : les monarchies tombent, l'opinion reste; l'opinion, cette sanglante reine!

HENRIETTE, *allant près de Maurice, qui est sur le devant, à gauche.*

Pardon ! oh! pardon !... pour ces douleurs que je vous cause... tous vos maux viennent de moi... Pourquoi m'avoir épousée? Je vous l'avais bien dit... ne vous l'avais-je pas dit? (*Elle est tombée aux pieds de Maurice.*)

MAURICE *la relève et l'embrasse, puis, comme avec résolution, va à la cheminée, agite un cordon; paraît la femme de chambre par la droite, et le domestique par la gauche. A la femme de chambre.*

Apportez ici, à madame, ses plus riches parures... Descendez ses écrins de pierreries... elle choisira... Apportez aussi des fleurs... entendez-vous, des fleurs... (*La femme de chambre sort. Au domestique.*) Qu'on mette les chevaux à la voiture. Dites au chasseur de se tenir prêt... Allez! (*Le domestique sort.*)

HENRIETTE.

Que prétendez-vous faire?

MAURICE.

Nous allons au bal.

HENRIETTE.

Au bal!

MAURICE.

Oui...

HENRIETTE.

Mon ami...

MAURICE.

Chez monsieur de Champvilliers.

HENRIETTE.

Ah !

MAURICE.

Toute l'aristocratie du barreau et de la banque y sera : toutes femmes honnêtes.

HENRIETTE.

Mon ami, renoncez !...

MAURICE.

Jamais !

HENRIETTE.

Au nom du ciel !...

MAURICE, *la faisant asseoir près du guéridon.*

Obéissez. (*La femme de chambre a apporté les écrins et les fleurs.*) Cette couronne de violettes dans vos cheveux... (*Il la pose lui-même.*) Ah ! mes invités ne sont pas venus !... Ces fleurs font à ravir !... Eh bien ! j'irai les chercher chez monsieur Champvilliers... Encore ces perles. (*Il lui passe un bracelet au bras gauche.*) Essuyez donc ces larmes... Notre maison est maudite... Vous voilà superbement coiffée !... c'est riche... c'est fastueux... Ces fleurs à votre corsage... (*Il lui donne un bouquet qu'elle pose elle-même à son corsage.*)

HENRIETTE, *toute en pleurs.*

Oh ! comme il souffre !

MAURICE, *la contemplant.*

Ah ! vous êtes belle !... vous serez la plus belle du bal... Mais ne pleurez plus !

HENRIETTE.

Ce sont vos larmes qui m'inondent le visage!

MAURICE, *prenant un collier que lui présente la femme de chambre.*

Encore ce collier. (*Il le lui passe autour du cou.*) Les infâmes ! tuer la femme par le mépris, le mari par la honte... Oh ! ils ne nous tueront pas !... (*Lui mettant un autre bouquet dans la main.*)

HENRIETTE, *au comble de la douleur.*

Assez ! assez ! ou je meurs.

LE CHASSEUR, *au fond.*

La voiture de monsieur est prête.

MAURICE.

Venez, madame, allons au bal de monsieur Champvilliers. (*Il sort en l'entraînant.*)

SIXIÈME TABLEAU.

Chez M. de Champvilliers. Soirée resplendissante, animée sur tous les points. Grand salon, ouvert au fond par trois grandes entrées donnant dans un autre salon, où l'on voit à droite et à gauche des tables de jeux. Des domestiques circulent, portant des glaces. — Des quadrilles se font entendre du fond.

SCÈNE I.

LANDREUIL, *seul, sur le devant, regardant vers le fond.*

Cette fête est pour moi. Une fête! Si l'on pouvait lire dans mon cœur ! Demain, mon mariage avec mademoiselle de Champvilliers sera célébré. On me félicite de tous côtés... Je serai riche, oui ; mais heureux, non. Il y a dans ma vie une tache que je voudrais effacer, fût-ce avec mon sang... heureusement mon mauvais génie m'a abandonné. Ce major d'Anglemire exerçait sur moi une influence funeste, irrésistible ! Les deux années de prison auxquelles il a été condamné par contumace pour avoir été trop souvent heureux au jeu, le tiendront éternellement éloigné de Paris.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur et madame Jenneval ! monsieur le comte de Chambert ! monsieur le marquis et madame la marquise de Vierzon !

LANDREUIL.

Ma mère !... elle vient de ce côté avec madame de Champvilliers et sa fille. Il ne faut pas que ces dames lisent sur mon visage la tristesse de mes pensées. (*Il remonte la scène et disparaît par la droite ; tandis que madame de Champvilliers, madame de Valpin et Clotilde la redescendent.*)

SCÈNE II.

Mme DE CHAMPVILLIERS, Mme DE VALPIN, CLOTILDE, *au fond les invités.*

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Il n'y a vraiment que vous, ma chère madame de Valpin, pour avoir de pareilles idées.

Mme DE VALPIN.

Vous faites beaucoup trop d'honneur à mon esprit. Je vous assure que le hasard seul en tout ceci mérite vos éloges.

CLOTILDE.

Mais de quoi parlez-vous?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Le hasard !... Figure-toi, Clotilde, que madame de Valpin, qui a bien quelques raisons pour partager l'inimitié que nous a forcées d'avoir contre lui monsieur Maurice, a imaginé, et c'est charmant comme petite vengeance, de nous faire donner ton bal de noces le même jour qu'il donne sa soirée. Elle a dû, par ce moyen, nuire à ses invitations.

Mme DE VALPIN.

Encore une fois, je vous affirme...

CLOTILDE.

Je serais fâchée d'être la cause du moindre déplaisir éprouvé par monsieur Maurice. Je voudrais que tout le monde fût heureux aujourd'hui.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Rassure-toi. Ses salons sont en ce moment un peu moins pleins, un peu moins brillants que les nôtres, voilà tout. D'ailleurs quel mariage!

Mme DE VALPIN.

Ah ! celui de nos chers enfants ne peut se comparer à aucun autre. Comme il est fâcheux, convenons-en, qu'il n'y ait pas dans notre langue française un mot affectueux pour qualifier le degré de parenté qui s'établit entre deux belles-mères! Comment nous appeler entre nous?

Mme DE CHAMPVILLIERS.

C'est vrai... deux belles-mères... ça n'a pas de nom.

CLOTILDE, *qui est remontée vers le fond.*

Il me semble apercevoir monsieur de Landreuil dans l'autre salon.

Mme DE VALPIN.

Il doit nous chercher ; venez, ma fille.

LE DOMESTIQUE, *au fond, annonçant.*

Monsieur de Versac ! monsieur de Cressy !

Mme DE CHAMPVILLIERS, *à Mme de Valpin, tout en remontant.*

Deux amis intimes de mon mari... deux procureurs du roi.

Mme DE VALPIN.

Votre bal ne manque pas d'originalité. Le barreau de Paris tout entier s'y est donné rendez-vous. On dirait une rentrée des cours après les vacances. Je crois voir circuler les cinq Codes dorés sur tranche. (*Les deux procureurs du roi, en venant sur le devant du théâtre, saluent Mme de Valpin, Mme de Champvilliers et Clotilde, qui passent dans l'autre salon.*)

SCÈNE III.

LE PROCUREUR DU ROI DE VERSAILLES, LE PROCUREUR DU ROI DE MEAUX, *puis* POINCELET.

LE PROCUREUR DE MEAUX.

Ainsi vous me disiez que votre arrondissement de Versailles...

LE PROCUREUR DE VERSAILLES.

Décline de jour en jour. Je n'ai pas le moindre procès un peu dramatique ! le réquisitoire est maigre et languissant... Et vous, digne collègue, seriez-vous plus heureux dans votre arrondissement de Meaux ?

LE PROCUREUR DE MEAUX.

Je ne me plains pas. Si le vol à main armée, si l'empoisonnement avec préméditation, n'ont pas rendu beaucoup pendant ce dernier semestre, en revanche l'incendie nous a favorisés. Oui, nous avons joui de beaucoup d'incendies dans le rayon de notre juridiction.

LE PROCUREUR DE VERSAILLES.

Mais nous n'en avons pas manqué non plus, je vous prie de le croire, dans notre département de Seine-et-Oise.

LE PROCUREUR DE MEAUX.

Souffrez, mon collègue, que je vous dispute sur ce point l'avantage. On brûle des meules de blé jusque dans mes propriétés.

LE PROCUREUR DE VERSAILLES.

C'est bien quelque chose, je n'en disconviens pas; mais on peut trouver mieux.

LE PROCUREUR DE MEAUX.

Comment ! mieux que l'incendie à domicile?

LE PROCUREUR DE VERSAILLES.

On peut trouver les incendiaires, et je les découvre, moi !

LE PROCUREUR DE MEAUX.

Je ne dis pas... mais la cause morale vous échappe... Voyons, à quoi attribuez-vous les incendies?

LE PROCUREUR DE VERSAILLES.

Je les attribue aux mécontents.

LE PROCUREUR DE MEAUX.

Eh bien ! moi, monsieur, je les attribue...

POINCELET, *venant du fond, qui s'est approché mystérieusement et qui a passé la tête entre les épaules des deux procureurs du roi.* Moi, messieurs, j'attribue les incendies au feu.

LES DEUX PROCUREURS.

Ah ! c'est monsieur Poincelet !

POINCELET.

Lui-même ! et puisque ma bonne étoile veut que je trouve ensemble deux procureurs du roi, permettez-moi de vous demander si parce qu'un homme a le malheur de s'appeler Paul et d'avoir une femme qui ne s'appelle pas Virginie...

LE PROCUREUR DE MEAUX.

Ah ! vous allez encore nous parler de votre affaire.

LE PROCUREUR DE VERSAILLES.

Monsieur Poincelet, vous vous ferez enfermer à Charenton. (*Il entraîne le procureur du roi de Meaux.*)

POINCELET, *cherchant à les retenir.*

Mais je suis très-sérieux... Messieurs, songez que, fatigué d'être une comédie de Molière, je puis devenir tout à coup un drame de Beaumarchais. (*Les deux procureurs du roi s'en vont en riant.*) Je ne ris plus, moi ; je ne ris plus ! (*Il suit les deux procureurs du roi.*)

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le baron Morello-Morelli ! (*La musique cesse un instant.*)

SCÈNE IV.

LE MAJOR D'ANGLEMIRE, LANDREUIL.

LE MAJOR, *amenant Landreuil du fond. Il parle avec l'accent italien.*

Je vous remercie personnellement, monsieur le comte, de l'accueil gracieux que je rencontre dans l'hôtel de votre beau-père, monsieur de Champvilliers, à qui je dois l'honneur de me trouver ici le jour si heureux de votre mariage.

LANDREUIL.

C'est moi qui me félicite de vous recevoir, monsieur le baron. Il a suffi d'un mot de monsieur de Champvilliers pour que je me sois empressé de vous adresser une lettre d'invitation.

LE MAJOR.

Je la lui ai demandée comme une véritable faveur. Ma mission en France, il vous l'a dit, peut-être, m'a créé d'honorables rapports avec lui. Sa vieille expérience de magistrat a daigné me guider dans le travail de législation comparée, auquel je me livre en ce moment, dans un but de haute philanthropie.

LANDREUIL.

Je regrette, monsieur, que les préoccupations de mon mariage m'aient empêché de prendre plus particulièrement connaissance du travail dont vous me parlez. Vous étudiez, je crois, nos prisons ?

LE MAJOR.

Oui, monsieur le comte, je suis envoyé en France par le grand duc de Toscane, pour étudier à fond votre système pénitentiaire. La question est grave ; elle a soulevé des dissentiments entre Son Altesse et moi. Le Grand Duc est pour le silence absolu du prisonnier qu'on enferme dans les cellules ; moi pour le silence partiel, c'est-à-dire que je permets au prisonnier de parler une fois par mois à son chef d'atelier pour les besoins du service. Je suis donc venu en France, où l'on emploie avec succès les deux systèmes, afin de m'assurer quel était le meilleur, pour l'appliquer ensuite à la Toscane. La question est maintenant résolue pour moi. Le silence absolu rend fou, tandis que le silence partiel ne rend qu'imbécile. Je suis donc d'accord avec l'humanité, en préférant ce dernier silence au silence absolu. On est philanthrope ou on ne l'est pas.

LANDREUIL.

Allez ! la prison la plus affreuse, la punition la plus terrible pour l'homme coupable sera toujours sa conscience...

LE MAJOR, *retenant un éclat de rire.*

Comment avez-vous dit ?

LANDREUIL.

Je disais que la conscience...

LE MAJOR, *éclatant de rire.*

J'avais bien entendu !... la conscience...

LANDREUIL.

Ce rire cynique...

LE MAJOR, *parlant naturellement.*

J'aime mieux un bon passe-port.

LANDREUIL, *le reconnaissant.*

Je ne me trompe pas.

LE MAJOR.

Vous ne vous trompez pas. Le baron Morello-Morelli est l'ancien major Martingale, votre meilleur ami.

LANDREUIL.

Vous ici ! mais vous êtes condamné à deux ans de prison.

LE MAJOR.

Voilà pourquoi je les étudie, voilà pourquoi je les visite. A qui diable viendrait-il à l'esprit qu'un condamné ait tant d'audace ?

LANDREUIL.

Mais, ce titre que vous prenez, ce nom ?...

LE MAJOR.

Ils sont bien à moi. Je les ai trouvés l'un et l'autre dans l'intérieur d'une diligence... sur un voyageur qui dormait.

LANDREUIL.

Vous lui avez volé son portefeuille ?

LE MAJOR.

Je lui ai emprunté seulement son passe-port tout en respectant son sommeil. D'ailleurs, j'ai eu le soin de mettre le mien à la place. En sorte que je m'attends à rencontrer un jour ou l'autre mon bonnête dormeur dans les prisons que j'inspecte... Mais à propos... vous m'avez parlé de conscience... vous prenez avec moi un ton... que signifie ? vous avez été grec comme moi, mon cher... Achille, seriez-vous passé dans le camp des Troyens ?

LANDREUIL.

Major... je ne vous trahirai pas... mais ne comptez plus sur moi.

LE MAJOR.

Très-bien ! on joue dans vos salons... on joue gros jeu... j'ai perfectionné ma martingale...

LANDREUIL.

Vous voudriez qu'associé encore à vos gains illicites...

LE MAJOR.

Oh ! illicites... puritain !... mais je ne veux pas cela ; seulement vous fermerez les yeux et la bouche. Je ne veux pas le silence partiel, entendez-vous ?... mais le silence absolu... comme le grand duc de Toscane. (*Ici la musique reprend.*) Allez remplir vos devoirs de maître de maison, allez, mon ami... Ah ! encore un mot... en traversant vos salons j'ai aperçu le préfet de police... vous me présenterez à lui dans la soirée... c'est un homme charmant... il a un peu maigri... Mais allez, Anatole.

LANDREUIL, *à part, en se retirant.*

Cet homme est le spectre de mon passé, il me fait peur.

SCÈNE V.

LE MAJOR, *seul, tirant un jeu de cartes de sa poche et l'examinant.*

Un roi... deux rois... trois rois... quatre... cinq... six... sept... huit rois... dans un seul jeu... huit rois... si c'est trop pour le bonheur d'un peuple, c'est assez pour celui d'un joueur. Maintenant allons nous mesurer encore une fois avec la fortune... soyez galante, madame ; depuis que je vous cherche à vous saisir par les cheveux, vous devez les avoir diablement gris.

POINCELET, *dans l'autre salon à gauche.*

Puisque c'est ainsi, nous verrons... oui, nous verrons.

LE MAJOR, *remettant vivement ses cartes dans sa poche.*

Je reconnais cette voix... mon associé de Frascati... le mari de Josépha... filons !... (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE VI.

POINCELET, *effaré.*

J'ai besoin d'être seul... Il paraît que c'est un parti pris de se moquer de moi, de me rire au nez chaque fois que je parle de ma femme pour laquelle j'ai encore été condamné hier à payer trois mille quatre cents francs de parfumerie. Monsieur de Landreuil vient de me rebuter à l'instant quand je lui ai demandé pour la seconde fois une attestation en règle de la conduite de Josépha. Ah ! c'est ainsi ! eh bien ! que le projet que j'avais en venant s'exécute ; ce projet est d'insulter, de provoquer l'un après l'autre tous les amants de ma femme, à commencer par monsieur de Landreuil, l'avant-dernier. Ce sera long, tant pis ! Comme je fais tout ce que je dis, j'ai apporté des armes en me rendant ici... beaucoup d'armes... des épées et des pistolets qui sont en bas... des pistolets chargés. Monsieur de Landreuil en est instruit... il ne voudra pas se battre... la veille d'un mariage !... je l'attends là... il reculera... Il me donnera le certificat que je lui demande ou bien grand scandale au milieu des salons... il me le donnera.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur et madame Maurice.

SCÈNE VII.

TOUS LES PERSONNAGES; *ils sont dans le deuxième salon et regardent au fond par où Henriette et Maurice entrent. Poincelet est devant à gauche.*

Mme DE VALPIN.

C'est impossible!

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Oh non! ce domestique se trompe.

Mme DE VALPIN.

C'est bien eux.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Eux ici!...

CHAMPVILLIERS.

Ils ont osé! (*Henriette et Maurice entrent, traversent le dernier salon sous le feu des regards, et pénètrent dans le premier salon, en allant vers le devant du théâtre.*

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAURICE, HENRIETTE, INVITÉS; *un cercle se forme autour de Maurice et d'Henriette qu'on observe curieusement; la musique s'est arrêtée, on parle bas, on se les désigne.*

HENRIETTE.

Mon ami...

MAURICE.

Ne tremblez pas ainsi... n'êtes-vous pas à mon bras?

HENRIETTE.

Nous sommes venus... maintenant partons.

MAURICE.

Dans un instant... vous souffrez?...

HENRIETTE.

Je suis à la torture... ces regards lancés sur nous...

MAURICE.

Je les ferai ployer jusqu'à terre avec le mien.

Mme DE CHAMPVILLIERS, *à Mme de Valpin.*

Quelle audace!...

Mme DE VALPIN.

Il faut avouer...

Mme DE CHAMPVILLIERS, *à M. de Champvilliers.*

Chacun souffre ici, vous le voyez, de la présence de cette femme.

CHAMPVILLIERS.

Je le sais... mais je ne puis rien.

Mme DE CHAMPVILLIERS.

Cherchez... trouvez un prétexte pour que notre soirée se continue avec dignité.

MAURICE, *à part.*

L'orage gronde derrière nous. (*Haut.*) Henriette... du courage... encore une minute de supplice et nous partons... ma vengeance touche à sa fin.

CHAMPVILLIERS.

Que les danses reprennent. (*La musique se fait entendre; des cavaliers offrent la main à leurs dames; Poincelet va offrir la sienne à Henriette, il est retenu par Mme de Valpin.*)

Mme DE VALPIN.

Monsieur Poincelet, vous oubliez que vous m'avez invitée...

POINCELET.

Vous croyez, madame... (*A Henriette.*) Pardon, madame, mille excuses... mille regrets... ce sera pour l'autre... (*Il s'éloigne en donnant le bras à Mme de Valpin. Tout le monde se retire aussi.*)

SCÈNE IX.

MAURICE, HENRIETTE, LANDREUIL.

MAURICE *à Landreuil qui est sur le devant à droite, tout pensif et anéanti de la présence d'Henriette.*

Monsieur, tout ce qui arrive en ce moment est votre ouvrage; on m'évite, on me fuit, on me honnit chez vous parce que j'ai épousé madame, et madame est méprisée, flétrie, maudite par les yeux, par le regard, par le souffle de ceux qui sont ici parce qu'elle a été... parce qu'elle a été perdue par un autre.

LANDREUIL.

Monsieur...

MAURICE.

Cet autre, c'est vous... il vous appartient de la relever de cet outrage... on a fui sa présence... vous allez l'imposer.

LANDREUIL.

Moi!

MAURICE, *bas.*

On a détourné le bras officieux d'un homme qui l'offrait à ma femme... vous allez offrir votre bras à ma femme...

HENRIETTE.

Que dit-il!...

MAURICE.

Et vous la promenerez aux yeux de tous.

LANDREUIL.

Monsieur, je sais que le monde a été injuste, cruel, envers vous et madame, que les personnes qui sont ici ont manqué de convenance, d'humanité... Mais puis-je devant ma mère, devant celle qui sera demain ma femme, remplir l'ordre que vous me donnez?... car c'est un ordre, monsieur...

MAURICE.

C'est un ordre... encore une fois, décidez-vous... (*A Henriette.*) Dieu et vous, madame, êtes témoins que j'ai tout fait pour nous sauver tous les trois en engageant monsieur à vous rendre par un acte de réparation la place qui vous appartient dans le monde; il ne l'a pas voulu... eh bien! soyons perdus tous les trois. (*Se retournant vers le salon du fond.*) La fête est ici, messieurs, accourez tous!! (*Tous les personnages reviennent, la musique est interrompue.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, TOUT LE MONDE.

MAURICE.

Ecoutez-moi, maintenant, gens du grand monde si petits.

CHAMPVILLIERS.

Par grâce, par pitié!...

MAURICE.

Grâce et pitié! Mais avez-vous fait grâce à cette femme? Avez-vous eu pitié d'elle? Ah! laissez-moi toute l'ivresse de ma colère.

CHAMPVILLIERS.

Mais, monsieur, vous êtes chez moi!

MAURICE, *à Champvilliers.*

Oh! vous m'écouterez, vous dis-je! vous m'écouterez!..

HENRIETTE, *passant au milieu.*

Non, vous ne parlerez pas; non! vous ne vous abaisserez pas à vous défendre... De leur miséricorde... je n'en veux pas... Devant le tribunal de la Justice, les juges m'ont pardonnée... devant le tribunal de Dieu, le prêtre qui nous a unis m'a pardonnée... il m'a bénie... Vous seuls, gens du monde, vous avez repoussé celui qui m'a tendu la main au fond de l'abîme, et vous vous êtes écriés: La voilà... la voilà... il l'a épousée... oh! il l'a épousée! honte à lui!... Moi, je vous crie: Respect à cet homme qui a eu pitié de toutes les larmes que vous me faites verser... esclaves des préjugés... courtisanes de l'opinion! (*Elle jette son bouquet. Mouvement d'indignation parmi tout le monde.*)

MAURICE.

A chacune ses affronts, mesdames. . (*Aux hommes.*) A chacun son châtiment!... (*Tirant de dessous son habit une feuille et lisant.*) « Extrait du Livre noir de la police... Henriette, née à la » Martinique, a été mise en jugement pour s'être trouvée sur le » pavé de Paris passé minuit. Même année, traduite aux assises » sous le poids d'une grave accusation... Henriette a été soup- » çonnée d'avoir enlevé des diamants dans une maison où elle » était parvenue à se placer en qualité de demoiselle de compa- » gnie. Acquittée. »

TOUS, *avec impatience et indignation.*

Assez! assez!

MAURICE.

Maintenant à vous, monsieur de Landreuil. Tournons le feuillet du Livre noir. (*Il tourne et lit.*) « Il est avéré pour la police » que c'est M. le comte de Landreuil qui a volé les diamants de » sa mère. »

Mme DE VALPIN.

Ciel! (*Elle s'évanouit. On la fait asseoir sur un fauteuil à droite. Son fils va se mettre à genoux devant elle; il lui tient les mains. Les dames lui font respirer des sels, lui prodiguent des soins.*)

MAURICE.

Oui, c'est le comte de Landreuil qui est le voleur, et voilà son complice, le major d'Anglemire...

LE MAJOR.

Touché!

POINCELET.

Le major d'Anglemire!...

MAURICE, *montrant le papier.*

Voyez... voyez...

LE PROCUREUR DE VERSAILLES.

Monsieur, donnez-moi ce papier... (*Henriette le prend vite

ment et le déchire.)

MAURICE.

Que faites-vous ?

HENRIETTE.

Il est le père de ma fille !

POINCELET, *qui se trouve près du Major.*

Et Josépha, misérable ?

LE MAJOR.

Elle est avec un prince.

POINCELET.

Pauvre femme !

LE PROCUREUR DE VERSAILLES, *s'approchant du Major.*

Major d'Anglemire, vous avez été condamné à deux ans de prison ?

LE MAJOR.

C'est une odieuse calomnie... Je suis le baron Morello-Morelli. Voici mon passeport. (*Il lui remet un passeport.*)

LE PROCUREUR DE VERSAILLES.

En ce cas, baron Morello-Morelli, vous êtes un forçat évadé... vous vous nommez Thiberge... vous avez fabriqué un faux passeport...

LE MAJOR.

J'ai volé un forçat ! J'aime mieux mes deux ans... veuillez me les rendre... je vous prie; je reste le major d'Anglemire. (*Sur un geste du procureur du roi, le Major se tient au fond, gardé par deux domestiques. Maurice et Henriette sont un peu à gauche.*)

Mme DE VALPIN *a repris ses sens ; elle regarde autour d'elle, aperçoit son fils à ses pieds, se lève convulsivement, et lui dit, avec un geste impérieux en lui montrant la porte, avec indignation.* Laissez-moi... monsieur !... laissez-moi...

LANDREUIL.

Ma mère... je vais vous rendre l'honneur... (*Il sort vivement par le fond.*)

Mme DE VALPIN.

Qu'a-t-il dit ?... Me rendre l'honneur... ô mon Dieu !... je tremble... Mes amis... arrêtez-le ! arrêtez-le ! arrêtez-le !... (*On entend un coup de pistolet. Mme de Valpin tombe à genoux en poussant un cri. On l'entoure.*) Ah !

MAURICE.

Henriette !... votre fille a un nom maintenant !... (*Henriette tombe à genoux. Tableau. Rideau.*)

FIN.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
23e ET 24e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



MIDI A QUATORZE HEURES



COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. THÉODORE BARRIÈRE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 9 AVRIL 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MARCELLY, avoué (35 ans) . . . . MM. NUMA.
FERNAND, cousin de Marcelly et son 1er clerc (25 ans). LANDROL fils.
GRÉGORET, avoué (50 ans). . . . . MONVAL.
GERMAIN, domestique de Marcelly. . . . . M. PRISTON.
CAMILLE, femme de Marcelly (20 ans). . . . . . . Mlles LUTHER.
ANGÈLE, veuve amie de Camille (24 ans). . . . . . DUVERGER.

MIDI A QUATORZE HEURES.

Un petit salon; deux portes au fond, dans les angles de droite et de gauche. — Au fond, au milieu, une cheminée, et au-dessus une glace sans tain, par laquelle on voit dans le jardin; au premier plan, à gauche, un piano avec de la musique dessus; à droite, une causeuse, et, devant, une table à ouvrage. Au milieu du salon un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLY, GERMAIN.

Marcelly est debout devant une glace qui est à gauche, au-dessus du piano, et achève sa toilette. — Germain lui présente une cravate.

MARCELLY.
Non, pas celle-là... la vieille.

GERMAIN, *lui donnant une autre cravate.*
Voilà, monsieur.

MARCELLY, *à part.*
Elle est affreuse!... enfin!

GERMAIN, *même jeu.*
L'habit de monsieur!

MARCELLY.
Pas celui-là... le vieux!... Oh! que c'est ennuyeux, un nouveau domestique! il faut tout lui dire.

GERMAIN.
Monsieur ne mettra donc jamais son bel habit neuf?

MARCELLY.
mettrai quand il sera vieux.

GERMAIN.
Tiens!

MARCELLY.
D'ailleurs, je l'ai déjà mis.... une fois.... pour aller faire des visites.

GERMAIN.
Ah! oui... avec madame...

MARCELLY.
Donne-moi mon chapeau.

GERMAIN.
V'là le vieux.

MARCELLY.
Bien.

GERMAIN.
C'est drôle, monsieur ne s'habille jamais quand il sort sans madame.

MARCELLY.

Tu m'ennuies. (*Très-haut.*) D'ailleurs, est-ce qu'on a besoin de toilette quand on sort tout seul (*encore plus haut, en se retournant vers la droite*) pour ses affaires?

GERMAIN.

Tiens... comme monsieur crie...

MARCELLY.

Tu m'ennuies, va-t'en.

GERMAIN, *à part.*

C'est pas la peine d'avoir des habits pour ne les mettre jamais. (*Haut.*) Je vas atteler le cheval.

MARCELLY.

Oui le vieux... (*Se reprenant.*) Va-t'en donc, je te dis que tu m'ennuies.

GERMAIN.

Parce que je vas atteler le cheval? Tiens, c'est drôle. (*Il sort par le fond à gauche.*)

SCÈNE II.

MARCELLY, *seul, se regardant dans la glace.*

Pauvre Marcelly! as-tu l'air assez avoué, mon bonhomme? Et toi, Camille, ma femme, diable de petit ange!... pourras-tu me soupçonner de courir le guilledou dans ce costume-là..... une femme jalouse! c'est gentil!... mais c'est ennuyeux!... Voyons? où dois-je aller? chez monsieur Janodet pour cette liquidation, ou chez madame Guingand? Madame Guingand, c'est une vieille !.. ma femme m'a interdit les clientes au-dessous de cinquante ans... j'ai été obligé de m'arranger avec Grégoret, un confrère... il m'envoie les vieilles, et moi je lui envoie les jeunes... je suis avoué en vieux. C'est humiliant!.. Enfin!... où dois-je aller d'abord? Je ne sais plus ce que j'ai fait de mon carnet... Je suis sûr que Camille me l'a dérobé pour voir s'il ne renfermait pas quelque pièce accusatrice... (*Il cherche dans ses poches et sur la cheminée.*) Ça, ça m'est égal.. je n'ai rien à craindre... je lui ai même ordonné de décacheter toutes mes lettres! et elle m'a obéi... Eh bien ça ne fait rien... elle me soupçonne tout de même... à la promenade, avec elle, je n'ose pas lever les yeux... je connais le macadam, allez!... ça n'est pas drôle!... au spectacle, je n'ose pas regarder les actrices... je lis le *Moniteur*... toute la soirée... Ah! cependant si, une fois, elle m'a prêté sa lorgnette pendant tout un spectacle, au Palais-Royal, chez Séraphin, c'était bien joué!... Ah! une femme jalouse... c'est gentil... mais c'est ennuyeux... Je m'en vais chez monsieur Janodet et chez madame Guingand... (*Il remonte.*)

SCÈNE III.

MARCELLY, FERNAND.

FERNAND, *entrant précipitamment par le fond, à droite.*

Ah! tu n'es pas parti... tant mieux...

MARCELLY.

Non, mais je vais partir; tant pis.

FERNAND.

Il faut que je te parle.

MARCELLY.

Monsieur Fernand, s'agit-il des affaires de l'étude?

FERNAND.

Non. Il s'agit d'une affaire de cœur.

MARCELLY.

Ce n'est pas ma partie... adieu.

FERNAND.

Marcelly!

MARCELLY.

Voyons?... es-tu mon premier clerc? ou n'es-tu pas mon premier clerc?

FERNAND.

Eh bien... et toi? es-tu, oui ou non, mon cousin?

MARCELLY.

Je suis ton cousin... mais aux heures des repas seulement... et le soir, quand l'étude est fermée.

FERNAND.

Mais mon cher Marcelly je suis amoureux.

MARCELLY.

Chut!

FERNAND.

Amoureux fou d'Angèle.

MARCELLY.

Veux-tu te taire.

FERNAND.

De madame de Férieux, l'amie de ta femme... cette jeune veuve si charmante!... si!...

MARCELLY, *effrayé.*

Veux-tu bien ne pas parler de femme ici!

FERNAND, *à mi-voix.*

Imagine-toi, mon ami, que, tout à l'heure, en copiant une minute concernant son procès...

MARCELLY.

Son procès?... quel procès?...

FERNAND.

Le procès qu'elle soutient contre un petit cousin de feu son mari.

MARCELLY.

Comment? c'est nous qui avons cette affaire-là... Tu ne l'as pas envoyée à Grégoret?

FERNAND.

Par exemple!

MARCELLY.

Mais malheureux! est-ce que tu ignores que madame de Férieux n'a pas cinquante ans?

FERNAND.

Non, pardieu!

MARCELLY.

Alors tu es un serpent que j'ai réchauffé dans mon étude?

FERNAND.

Explique-toi!

MARCELLY.

Tu ne sais donc pas que Camille, que ma femme est née au Bengale pour la jalousie.

FERNAND.

Qu'est-ce que cela fait à...

MARCELLY.

Cela fait qu'elle est jalouse de toutes les femmes en général, et d'Angèle en particulier.

FERNAND.

Qu'importe puisque c'est moi qui suis amoureux.

MARCELLY.

Je sais bien, mais...

FERNAND.

Ah! mon ami, je l'aime plus que la vie... et tout à l'heure en parcourant une des pièces du procès, j'ai tremblé pour mon amour, car ce cousin qui plaide contre elle aujourd'hui, lui a fait la cour autrefois, et si pour terminer le débat?...

MARCELLY.

Elle l'épousait? Eh bien! tant mieux, Camille n'aurait peut-être plus de soupçons.

FERNAND.

Mais si j'épouse Angèle, le but est atteint, je crois?

MARCELLY.

Epouse-la si tu veux, mais à l'heure des repas, quand l'étude sera fermée.

FERNAND.

C'est que je voulais te prier de lui dire que je l'aime.

MARCELLY.

Que je l'aime... (*Effrayé et se reprenant.*) Que tu l'aimes...

FERNAND, *bas.*

Que je mourrai si je ne suis pas son mari.

MARCELLY.

Veux-tu bien ne pas parler tout bas... que si Camille venait elle croirait que nous complotons.

FERNAND, *haut.*

Ainsi tu plaideras ma cause auprès d'Angèle?

MARCELLY.

Mais ne crie donc pas comme ça.

FERNAND.

Comment veux-tu que je parle?

MARCELLY.

Ne parle pas du tout, va-t-en.

FERNAND.

Ah! Marcelly, tu n'as guère d'amitié pour moi..

MARCELLY.

Mais si animal... j'en ai... j'en ai beaucoup, mais je suis très-embarrassé... Je voudrais bien te voir à ma place... car j'ai beau faire, Camille trouve partout matière à soupçons .. Je ne sais plus comment me retourner...

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Elle interprète mon silence,
Elle interprète chaque mot;
Elle condamne ma présence,

Si je suis absent, aussitôt,
Je suis condemné par défaut.
Un cheveu devient une trame,
Son cœur devient un tribunal;
En un mot, l'amour de ma femme,
S'est fait procureur général.

FERNAND.

Pauvre Marcelly!

MARCELLY.

Tiens, par exemple, je suis très-caressant, c'est dans ma nature, et dame, tu comprends? moi, j'embrassais ma femme, je l'embrassais souvent, tous les jours, plusieurs fois! Eh bien! elle m'a dit que puisque j'aimais tant à embrasser, je devais en embrasser d'autres... je te dis que c'est très-embarrassant!... Depuis huit jours, madame de Férieux avait cessé ses visites, et maintenant, elle va revenir, grâce à toi, clerc imprudent, cousin infidèle...

FERNAND.

Il me vient une idée..., si tu priais ta femme de parler pour moi à son amie?

MARCELLY.

Ah! c'est peut-être un moyen... Ça détruira ses... Ah bien! oui... mais elle croira que c'est un coup monté! Car Angèle ne peut se marier avant la fin de son deuil, et... J'aime mieux ne me mêler de rien... laisse-moi tranquille!...

FERNAND.

Ce soir nous reparlerons de cela, n'est-ce pas?

MARCELLY.

Oui... tais-toi... voilà Camille.

FERNAND, *bas.*

Jure-le moi! songe qu'il y va de ma vie, de mon bonheur! et que...

MARCELLY, *effrayé.*

Mais parle-moi donc d'affaires, animal!

FERNAND.

Ah! oui... oui... (*Camille paraît à droite.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, CAMILLE.

FERNAND, *a pris un code, l'a ouvert au hasard et lit.*

« Tous les biens de la femme qui ne sont pas constitués en dot sont paraphernaux. »

MARCELLY, *tout en regardant Camille du coin de l'œil.*

Ah! tu vois bien... et puis plus bas, tiens... (*Il lit.*) « La femme a l'administration et la jouissance de ses biens paraphernaux. »

FERNAND.

Oui, tu avais raison, et comme feu monsieur de Férieux a joui des biens paraphernaux de sa femme...

MARCELLY, *le poussant.*

Hem... hem...

FERNAND.

La succession doit...

CAMILLE, *s'avançant, à Marcelly.*

Vous ne m'aviez pas dit, mon ami, que vous fussiez chargé du procès d'Angèle.

MARCELLY, *à part.*

Maladroit!

FERNAND, *troublé.*

Mon cousin n'y a pas pensé...

MARCELLY.

Mais du tout... ça n'est pas ça... puisque je ne savais pas... Fernand vient de me le dire à l'instant.

CAMILLE.

Ah!

MARCELLY.

Je lui ai même donné un galop... n'est-ce pas que je t'ai donné un galop?

FERNAND, *troublé.*

Hein?... Ah! oui...

CAMILLE, *riant.*

Soyez donc à votre réplique, monsieur Fernand.

MARCELLY.

Tu crois que nous jouons une comédie, n'est-ce pas?

CAMILLE, *s'asseyant à droite sur le canapé et prenant son ouvrage d'aiguille.*

Moi... je ne crois rien.

MARCELLY.

C'est terrible ça... ça ne s'est jamais vu. (*Il remonte.*)

CAMILLE, *calme.*

A qui en avez-vous? je ne vous dis rien.... vous sortez?

MARCELLY.

Oui, je sors... il faut bien que j'aille au palais... est-ce que tu ne veux pas que j'aille au palais?

CAMILLE.

Qui vous parle de cela? il me semble que vous êtes libre.

MARCELLY.

Parbleu! ça serait gentil que je ne fusse pas libre de faire mes affaires?... je ne sors pas pour mon plaisir.

CAMILLE.

Que signifie cette querelle que vous me cherchez?..

MARCELLY.

Je ne cherche pas de querelle... mais... je... voyons... adieu, ma petite Camille!... je serai un peu longtemps parce que, en sortant du palais, il faudra que j'aille chez Bonnefoi... Bonnefoi! tu sais? le notaire?

CAMILLE, *lui donnant son carnet.*

Je croyais que vous deviez aller chez M. Janodet.

MARCELLY.

J'irai après.

CAMILLE.

Ah! très-bien... c'est que vous m'avez dit hier qu'on ne trouvait M. Janodet qu'à dix heures.

MARCELLY.

Dix ou onze... quand on dit: dix heures... ça veut dire... Ah! tiens, tu me fais tourner la tête...

CAMILLE.

Il est vrai que je ne sais à quoi vous pensez.

MARCELLY, *à part.*

Ah! ma foi, j'aime encore mieux lui dire... (*Haut.*) Ecoute, ma petite Camille, Fernand et moi nous avons un secret...

CAMILLE, *se levant.*

Je m'en doutais.

MARCELLY.

Nous avons... c'est-à-dire que c'est lui... c'est lui qui m'a confié un secret... et je vais te le confier à mon tour. Fernand est amoureux. (*Fernand fait un signe de joie et d'encouragement à Marcelly.*)

MARCELLY, *voyant que Camille a remarqué le mouvement, à Fernand.*

Qu'as-tu besoin de me faire des signes télégraphiques? (*Camille sourit.*)

MARCELLY.

C'est vrai, ça... tu es content, n'est-ce pas? que je dise à Camille que tu es amoureux de son amie Angèle, et tu m'encourages...

FERNAND.

Sans doute...

MARCELLY.

Eh bien... encourage-moi tout haut... Il n'y a pas de mystère à ça.

CAMILLE.

Mon mari a raison, Monsieur, vous avez l'air tout embarrassé.

FERNAND.

Mon Dieu! Madame... je... je ne croyais pas que mon cousin consentirait à vous prier de... parler pour moi, et... la joie .. le...

MARCELLY, *qui souffre des hésitations de Fernand.*

Mais va donc... mais va donc... oh! ces amoureux... c'est gauche, timide... embarrassé...

CAMILLE, *avec intention.*

Oh! pas tous!...

MARCELLY, *à part.*

Pas tous? Bien... qu'est-ce que je disais? c'est cet animal-là qui est cause... (*Bas à Fernand.*) Tiens, va-t'en au diable.

FERNAND, *à part.*

Ma foi! j'aime autant ça.

CAMILLE, *d'un ton singulier.*

Soyez tranquille, monsieur Fernand, je parlerai pour vous à mon amie... je vous le promets...

FERNAND.

Que de bontés. Madame... (*Troublé de plus en plus par le regard de Camille.*) Ma cousine, je vous salue...

ENSEMBLE.

AIR de la *Pery*.

CAMILLE, *à part*.

La crainte me domine,
Bientôt, je le devine,
Mes soupçons jaloux
Vont se confirmer tous.

MARCELLY, *à part*.

Comme elle m'examine!
Déjà, je le devine,
Ses soupçons jaloux
Accusent son époux.

FERNAND, *à part*.

Encor l'humeur chagrine,
De ma chère cousine,
Ses regards jaloux
Accusent son époux.

(*Il sort par le fond, à droite.*)

SCENE V.

MARCELLY, CAMILLE.

MARCELLY.

Voyons, Camille, expliquons-nous? sois franche! tu crois que c'est un complot, que je suis amoureux de madame de Férieux, et que Fernand n'est qu'un plastron, n'est-ce pas?

CAMILLE.

Ah! par exemple! quelle imagination! je ne sais où vous allez chercher ce que vous dites...

MARCELLY.

Il n'en est rien?... tant mieux!... car tu comprends que tes soupçons n'auraient pas le sens commun... Est-ce que je peux aimer une autre femme que toi? où donc en trouverais-je une aussi jolie que ma petite Camille... une qui possédât ce doux regard, ce charmant sourire!

AIR d'*Henri IV*.

Par ton mari, Camille, chaque jour,
Lorsque tu te vois entourée,
De tant de respect et d'amour,
Comment, sur ton pouvoir n'es-tu pas rassurée?
Quoi? ma chère, avec des attraits
Dont ton miroir peut te dire le nombre,
Être jalouse? ah! je le comprendrais,
Mais si tu l'étais de ton ombre,
Tu ne devrais l'être que de ton ombre.

CAMILLE, *avec amour*.

Marcelly!...

MARCELLY.

Hein?... qu'est-ce que tu dis du madrigal?... pour un avoué (*à part.*) en vieux.

CAMILLE, *un peu radoucie*.

Oh! si tu me trompais!

MARCELLY.

Mais je ne te trompe pas...., c'est toi qui te trompes..... je t'aime...

CAMILLE.

Bien vrai?

MARCELLY.

Mais oui... je t'aime par-dessus tout... par-dessus les maisons...

CAMILLE.

Pourquoi me donnez-vous des soupçons?...

MARCELLY.

Je n'ai pas besoin de t'en donner, tu en as assez comme ça... et comme tu as moins de cachemires, je vais t'en donner un.

CAMILLE, *avec joie*.

Vraiment!

MARCELLY.

Et comme c'est aujourd'hui l'ouverture des Italiens, je vais prendre des coupons et nous irons au théâtre, après avoir dîné tous les deux chez Vachette, en cabinet particulier.

CAMILLE.

Ah! tu es bien gentil!

MARCELLY.

Tu n'auras plus de vilaines idées sur ton petit Joseph... car je m'appelle Joseph, ça devrait pourtant te rassurer... (*Marcelly embrasse Camille. Germain paraît, portant le déjeuner.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN, *à part*.

Tiens, monsieur qui embrasse madame...

MARCELLY, *se retournant*.

Qu'est-ce que tu demandes?

GERMAIN.

Je ne demande rien, monsieur, j'apporte le déjeuner.

MARCELLY.

A-t-il l'air bête ce garçon-là... (*Il remonte, Germain pose le déjeuner sur le guéridon.*)

CAMILLE.

Est-ce que vous ne déjeunez pas avec moi, mon ami?

MARCELLY.

Ah!.. ma chère enfant!... c'est que je suis bien en retard... et puis, franchement, je n'ai pas faim.

CAMILLE.

Ah!

GERMAIN.

C'est drôle... il est pourtant midi.

MARCELLY.

Tu m'ennuies toi.

GERMAIN.

Eh bien! monsieur, s'il est midi, ça n'est pas ma faute.... vous me grondez pour ça, c'est drôle. (*Il sert. — Camille se met seule à table. Elle est redevenue sérieuse.*)

SCENE VII.

MARCELLY, CAMILLE.

MARCELLY, *à part*.

Voilà Camille qui broie encore du noir... elle va croire que je déjeune en ville... avec des femmes... allons, il n'y a pas à dire, il faut manger. (*Il se rapproche et se met à table.*)

CAMILLE, *un peu sèchement*.

Mais si vous n'avez pas faim, mon ami, il ne faut pas vous forcer.

MARCELLY, *avalant avec peine*.

Mais je ne me force pas, au contraire... l'appétit me vient... (*A part.*) Ça ne passera jamais...

CAMILLE.

Ne vous gênez pas, je vous en prie, ça pourrait vous faire du mal de déjeuner deux fois...

MARCELLY, *qui buvait s'étrangle. — A part.*

Qu'est-ce que je vous disais?... hein?... comme je connais ma femme! (*Haut.*) Tu vois bien que tu es incorrigible... Mais tu n'as donc pas jeté les yeux (*se levant*) sur mon costume? Comment veux-tu que j'aille déjeuner en ville fichu comme ça... ça n'a pas le sens commun. Tu sais bien que je ne fais de toilette que pour toi.

CAMILLE, *un peu honteuse*.

Oui, c'est vrai... pardonne-moi... veux-tu?

MARCELLY.

Si je veux? Tu sais bien que je veux toujours, aussi tu en abuses... diable de petit ange!

CAMILLE.

Mon bon Marcelly...

MARCELLY, *à part*.

C'est toujours à recommencer... Tu me crois toujours volage..., enfin (*Haut.*) Donne moi une aile (*Il se rassied.*)

CAMILLE.

Non... je ne veux pas...

MARCELLY.

Mais..!

CAMILLE.

Je n'ai plus de soupçons... tu peux t'en aller...

MARCELLY, *voulant se servir*.

Mais permets...

CAMILLE, *l'empêchant*.

Non, monsieur, non...

MARCELLY.

Mais je meurs de faim, maintenant... pour tout de bon...

GRÉGORET, *à la cantonnade*.

Il n'est pas parti, c'est bien.

MARCELLY.

Ah! c'est Grégoret!

SCENE VIII.

LES MÊMES, GRÉGORET.

GRÉGORET, *entrant.*

Ah! le voilà (*saluant*) madame!... (*A Marcelly*) Comment? tu déjeunes, mais je croyais que nous déjeunions ensemble chez...

CAMILLE, *vivement.*

Chez...

GRÉGORET.

Chez de Juzard.

CAMILLE, *regardant son mari.*

Ah!

MARCELLY.

Tiens, c'est vrai... oh! ce pauvre de Juzard! je l'ai oublié.... (*A Camille qui le regarde.*) Ma parole d'honneur! et la preuve c'est... tu sais? (*Il lui montre son costume. A Grégoret.*) Prends donc un verre de madère.

GRÉGORET.

Volontiers. (*Il se verse.*)

MARCELLY, *à sa femme qui est sérieuse.*

Tiens, regarde-le, lui... il n'est pas si simple que moi... habit noir, cravate blanche! voilà un homme bien mis... Es-tu assez bien mis... Grégoret?

GRÉGORET.

Ah! à propos!... il faut que je te raconte...

MARCELLY.

Encore une histoire!... Tu sais donc toujours des histoires? C'est toi qui aurais fait tes affaires si tu avais été l'avoué de Schaabaam.

GRÉGORET.

C'est un nouveau tour de ce diable de de Juzard.

MARCELLY.

Bah! quoi donc?

GRÉGORET.

Il a imaginé quelque chose de très-ingénieux... Ah! ah! ah! j'en ris encore.

MARCELLY.

Et moi, j'en ris déjà. (*Frappant sur l'épaule de Grégoret.*) Il est très-amusant.... (*A Camille.*) Écoute bien l'histoire de de Juzard.

GRÉGORET.

Vous saurez d'abord que sa femme est jalouse.... oh! mais jalouse!...

CAMILLE.

Vraiment!

GRÉGORET.

Que c'en est insupportable...

MARCELLY, *toussant.*

Hem! hem!...

GRÉGORET.

Et comme... ah! mais... pardon, madame n'est pas jalouse?

CAMILLE, *vivement.*

Pas du tout.

MARCELLY.

Oh! mon Dieu non, pas du tout... Si nous partions?

CAMILLE.

Un instant... (*A Grégoret.*) Continuez donc...

MARCELLY, *à part.*

Il va dire quelque bêtise.

GRÉGORET.

Ce gredin de de Juzard a des intrigues... et pour détourner les soupçons de sa femme, savez-vous ce qu'il fait?

CAMILLE.

Non, et je brûle de le savoir.

MARCELLY.

Si nous partions?

GRÉGORET.

Il se donne des allures de vieux docteur, il s'habille comme un savant... Cravate négligée, habit sans nom, chapeau impossible... bottes à doubles semelles et gants en peau de lapin... Il entre rapé dans sa voiture et en sort éblouissant, frac, bottes vernies, gants frais, etc... Il a un cabinet de toilette dans son coupé... Ah! ah! ah!

MARCELLY, *riant tout en regardant sa femme avec inquiétude.*

Ah! ah! ah!

CAMILLE, *à part en regardant son mari.*

C'est bon à savoir.

MARCELLY, *à part.*

Que le diable t'emporte. (*Haut.*) Mon ami, je te demande pardon, mais il faut que je te quitte.

GRÉGORET.

Je sors avec toi. Avant de me rendre chez de Juzard il faut que je passe aux Italiens pour retirer le coupon de madame de Férieux.

CAMILLE, *vivement.*

Ah! Angèle va aux Italiens?

MARCELLY.

Allons, v'lan... autre chose à présent.

CAMILLE, *avec une intention marquée.*

Quel heureux hasard! mon mari veut justement m'y conduire...

GRÉGORET.

Ah! vraiment!

MARCELLY, *à part.*

Décidément si j'étais Schaabaam je lui ferais couper la langue ou au moins la tête.

GERMAIN, *entrant en livrée. — Bottes à revers.*

Monsieur, Nabuco s'impatiente.

MARCELLY.

Je descends. (*Par réflexion, en regardant sa femme.*) C'est-à-dire... (*A part.*) Cette sotte histoire de coupé... (*Haut.*) On peut dételer, j'irai à pied.

GERMAIN.

Ah! (*A part.*) Ce n'est pas la peine d'avoir une voiture...

GRÉGORET, *saluant.*

Madame.

MARCELLY.

A bientôt, Camille. (*Camille ne répond rien. — A part.*) Là!...

ENSEMBLE.

AIR de *Cauder.*

CAMILLE, *à part.*

J'en suis sûre, quand il me quitte,
Vers une autre il porte ses pas,
Je vois, au trouble qui l'agite,
Que mon cœur ne me trompe pas.

MARCELLY, *à Camille.*

Calme le trouble qui t'agite,
Et de mon cœur ne doute pas,
Vers toi je reviendrai bien vite,
Car l'amour va presser mes pas.

GRÉGORET, *à part, en désignant Marcelly.*

Près d'elle, à l'émoi qui l'agite,
Je juge que le scélérat
S'en va donner, quand il la quitte,
Un coup de canif au contrat.

GERMAIN, *à part.*

D'ici je sortirai bien vite,
S'il faut toujours s' croiser les bras,
Ces maîtres-là, si je les quitte,
Je l' sens, je n' les regrett'rai pas.

(*Marcelly et Grégoret sortent par le fond.*)

SCENE IX.

CAMILLE, GERMAIN.

CAMILLE, *à part.*

Quel tissu de mensonges! de faussetés!

GERMAIN, *regardant ses bottes.*

Ce n'était pas la peine de m'acheter des bottes jaunes. (*Il va à la table et commence à desservir.*)

CAMILLE, *à elle-même.*

Je ne veux pas être sa dupe plus longtemps... je veux savoir à quoi m'en tenir. (*Appelant.*) Germain?

GERMAIN, *s'avançant.*

Madame...

CAMILLE, *à part.*

Ah! je suis folle! interroger un valet! fi donc!

GERMAIN, *planté devant Camille.*

Madame...

CAMILLE, *à elle-même.*

Cette Angèle! une amie d'enfance!

GERMAIN.

Madame...

CAMILLE, *avec impatience.*

Sortez.

GERMAIN, *à part.*

Ah! c'était pour ça... c'est drôle. (*Il remonte; au moment de sortir.*) Ah! voilà madame de Férieux. (*Angèle paraît.*)

ANGÈLE, *gaiement.*
Ce n'est que moi... (*Elle entre.*)
GERMAIN, *voulant annoncer.*
Madame de...
CAMILLE.
Laissez-nous.
ANGÈLE, *embrassant Camille.*
J'ai mes grandes entrées, moi, n'est-ce pas?
GERMAIN, *à part.*
Ce n'est pas la peine d'avoir un domestique. (*En s'en allant.*) Quelle drôle de maison. (*Il sort.*)

SCENE X.

CAMILLE, ANGÈLE, *Angèle tient un gros bouquet de violettes à la main.*

ANGÈLE.
Il y a un siècle que je ne t'ai vue.
CAMILLE.
Que veux-tu?... ce n'est plus aujourd'hui comme autrefois... nous ne nous appartenons plus... moi, j'ai un mari.
ANGÈLE.
Et moi j'ai un procès... monsieur Marcelly n'est pas là?
CAMILLE.
Tu le sais bien?
ANGÈLE.
Comment?
CAMILLE, *avec un ton singulier.*
Quel joli bouquet tu as là!
ANGÈLE.
Ce sont des violettes de Parme... je viens de les acheter à ta porte.
CAMILLE, *d'un ton d'incrédulité.*
Ah! tu viens de les acheter?
ANGÈLE.
Qu'as-tu donc? tu parais triste, préoccupée... confie-moi tes petits chagrins.
CAMILLE, *vivement.*
Mais je n'en ai pas.
ANGÈLE.
Tant mieux... je craignais que tu n'eusses à te plaindre de ton mari.
CAMILLE, *vivement et appuyant.*
Par exemple! mais mon mari est un homme charmant... rempli d'attentions, de prévenances; aujourd'hui, il me donne un cachemire magnifique.
ANGÈLE.
Ah!
CAMILLE, *à part.*
On dirait que ça la contrarie... (*Appuyant.*) un cachemire de 3,000 fr. au moins!... oh! Marcelly m'aime bien! il me le prouve tous les jours...
ANGÈLE, *souriant.*
Tu es bien heureuse.
CAMILLE.
Très-heureuse... il me trouve jolie...
ANGÈLE.
Je le crois bien.
CAMILLE.
Plus jolie que toutes les femmes que nous connaissons.
ANGÈLE, *riant.*
Ah! ménage mon amour-propre, je t'en prie.
CAMILLE, *se reprenant.*
Toi exceptée... Du reste, tu dois être contente, si tu m'aimes.
ANGÈLE, *l'embrassant.*
Mais certainement...
CAMILLE, *à part.*
Elle est furieuse...
ANGÈLE.
Je regrette que ton mari ne soit pas là... je voulais lui parler de...
CAMILLE.
De ton procès? Eh bien, mais je vais faire venir monsieur Fernand.
ANGÈLE, *vivement.*
Non... ce n'est pas la peine... je reviendrai.
CAMILLE.
Quand mon mari y sera.
ANGÈLE.
Comme tu me dis cela?
CAMILLE.
Angèle, est-ce que tu ne songes pas à te remarier?
ANGÈLE.
Moi, non.
CAMILLE.
Veuve!... c'est une position fausse, tu ne peux pas rester éternellement dans cet état-là.
ANGÈLE.
Cet état-là... mais c'est un état libre.
CAMILLE.
Tu finiras par aimer quelqu'un.
ANGÈLE, *étourdiment.*
Oh! j'ai commencé.
CAMILLE.
Ah! et cependant tu ne songes pas à te remarier?
ANGÈLE.
Non, car je ne puis épouser celui que j'aime.
CAMILLE.
Pourquoi?
ANGÈLE, *gravement.*
Cela tient à de hautes considérations politiques.
CAMILLE, *à part.*
Elle se moque de moi. (*Haut.*) Gageons que je devine.
ANGÈLE.
Voyons.
CAMILLE.
Cet amant mystérieux n'est pas loin, n est-ce pas?
ANGÈLE.
C'est vrai.
CAMILLE.
Il est ici.
ANGÈLE.
Oui.
CAMILLE, *d'une voix troublée.*
Je le nommerai si tu veux.
ANGÈLE.
Nomme-le.
CAMILLE.
Tu m'en défies?
ANGÈLE.
Oh! mon Dieu! si tu y tiens, je puis te dire son nom, c'est monsieur Fernand.
CAMILLE.
Eh bien! mais il t'aime aussi.
ANGÈLE.
Je le sais.
CAMILLE.
Et tu ne peux l'épouser, dis-tu? il est libre, cependant!
ANGÈLE.
Il est libre... et il ne l'est pas. Bientôt je t'en dirai davantage...
CAMILLE, *se contenant.*
Oh! ce n'est pas nécessaire.
ANGÈLE.
Comment?
CAMILLE.
Tu vas ce soir aux Italiens?
ANGÈLE.
Non.
CAMILLE.
Monsieur Grégoret nous l'a dit.
ANGÈLE.
Je devais y aller en effet... mais j'ai changé d'avis. (*Elle va à la glace et rajuste son châle.*)
CAMILLE, *à part.*
Elle sait que Marcelly doit me conduire au théâtre, et elle ne veut plus y aller.
ANGÈLE, *devant la glace.*
Ma bonne Camille je te laisse... puisque mon avoué n'y est pas, je vais chez mon avocat... Est-ce vrai que les anglaises ne me vont pas bien?
CAMILLE.
Est-ce mon mari qui t'a dit cela?
ANGÈLE.
Ton mari?
CAMILLE.
Ah! c'est qu'il n'aime pas cette coiffure-là?
ANGÈLE, *riant.*
Vraiment? oh! alors j'en changerai.
CAMILLE, *vivement.*
Oh! c'est inutile!

ANGÈLE.

Ah ! ah ! ah ! tu as bien dit cela... adieu ma bonne... recommande à ton mari de penser à moi.

ENSEMBLE.

Air : *Le voilà tout interdit* (Roger Bontemps).

ANGÈLE, *à Camille.*

Ma bonne amie, au revoir,
Tâchez que votre devoir
Vous permette quelquefois,
De m'aimer comme autrefois,
A la veuve, par pitié,
Donnez un peu d'amitié,
Ou bien, chargez votre époux,
Du soin de l'aimer pour vous.

CAMILLE, *à part.*

Hélas ! je crois entrevoir,
Quel est ici son espoir,
Et mon époux, je le vois,
Va se soumettre à ses lois,
Déjà sa froide pitié,
Vient m'offrir de l'amitié,
En échange de l'époux
Qu'elle jette à ses genoux.

(Angèle sort par le fond après avoir embrassé Camille.)

SCENE XI.

CAMILLE *seule, puis* GERMAIN *et ensuite* FERNAND.

CAMILLE.

Que je suis malheureuse... Je voudrais douter, le pourrais-je quand tout conspire pour me prouver leur trahison... Les maladroits mensonges de Marcelly, les hésitations d'Angèle à l'égard de Fernand... tout... tout... *(Germain paraît au fond.)*

GERMAIN, *à part.*

Monsieur Fernand veut que je lui dise si Madame est seule, c'est drôle... Ah ! cette dame est partie, il peut venir. *(Il fait un signe au dehors, Fernand paraît.)*

FERNAND, *bas à Germain.*

Merci !

CAMILLE, *à part.*

Ah ! c'est Fernand... tant mieux... *(A Germain.)* Laissez-nous.

GERMAIN, *à part.*

Tiens ! on ne peut pas parler devant moi... *(Fausse sortie, — puis il redescend pour prendre la cravate de Marcelly qui est restée sur un fauteuil.)*

FERNAND.

Ma cousine je venais...

CAMILLE, *qui a aperçu Germain.*

Sortirez-vous ?

GERMAIN.

Mais, Madame je ne pouvais pas laisser traîner la cravate de Monsieur... on me gronde parce que je range... C'est drôle... *(Il sort.)*

FERNAND.

Ma cousine, avez-vous parlé à madame de Férieux ?

CAMILLE.

Allez-vous recommencer, Monsieur ?

FERNAND.

Plaît-il ?

CAMILLE.

Ne rougissez-vous pas de jouer un pareil rôle ?...

FERNAND.

Comment ?

CAMILLE.

De prêter les mains aux intrigues de...

FERNAND.

Quelles intrigues ? Je ne vous comprends pas... Je ne sais qu'une chose, moi, c'est que j'aime madame de Férieux.

CAMILLE.

Laissez-donc.

FERNAND.

Je l'adore, vous dis-je... je vous le jure, j'en perds la tête.

CAMILLE.

Alors je vous plains car Angèle ne vous aime pas.

FERNAND.

Elle vous l'a dit ?

CAMILLE, *amèrement.*

Oh ! non... au contraire.

FERNAND.

Mais alors je suis le plus heureux des hommes.

CAMILLE.

Vous me faites pitié... Mais vous ne comprenez donc rien ? Mais vous êtes donc aveugle ?... Angèle dit qu'elle vous aime... mais c'est pour cacher l'amour qu'elle a pour un autre.

FERNAND.

Mais ma cousine vous vous trompez peut-être ?

CAMILLE, *très-agitée.*

Ah ! je me trompe ? et pourtant elle dit qu'elle ne vous épousera jamais... Pourquoi ?

FERNAND.

Je l'ignore... mais cela prouve-t-il ?

CAMILLE, *pleurant.*

Cela prouve qu'elle aime Marcelly, votre cousin, mon mari.

FERNAND.

Par exemple... vous croyez ?...

CAMILLE.

J'en suis sûre... j'ai des preuves irrécusables...

FERNAND.

Quelles preuves ?

CAMILLE.

J'en ai, vous dis-je... le cœur d'une femme ne se trompe jamais.

FERNAND.

Marcelly !... lui que... lui qui... Eh ! mais... j'y songe !... Je me souviens ! son refus de me servir, de parler pour moi... son impatience quand je l'entretenais de mon amour... son embarras devant vous... Ah ! c'est affreux !... horrible !.. épouvantable !

CAMILLE.

Du courage, Fernand, j'en ai bien... moi !

FERNAND.

Pauvre cousine !... que je vous plains !... *(L'embrassant.)* Tant de jeunesse, de grâces... *(L'embrassant.)* sacrifiées à ce monstre !... *(L'embrassant.)* Mais je me vengerai, je vous vengerai ! *(L'embrassant.)* nous nous vengerons... et quand je pense que je leur ai fourni moi-même l'occasion de se voir, de se parler... Mais je vais à l'instant prévenir M. Grégoret... je réunis toutes les pièces de cette affaire, je les lui mets entre les mains, et...

CAMILLE, *bas.*

Chut ! voilà mon mari. *(Marcelly paraît.)*

SCENE XII.

MARCELLY, CAMILLE, FERNAND.

MARCELLY.

C'est moi !...

FERNAND.

J'ai envie de l'étrangler...

MARCELLY.

Bonjour, chère amie...

CAMILLE.

Bonjour, Monsieur.

MARCELLY, *riant.*

Je vous dérange... *(A Fernand.)* Est-ce que tu faisais la cour à ma femme ?

FERNAND.

Je ne suis pas un libertin, un débauché, un Héliogabale.

MARCELLY.

Qu'est-ce que tu me chantes ?

FERNAND.

Rien... rien... *(A part.)* Oh ! il me le paiera. *(Il sort.)*

MARCELLY, *à part.*

Elle m'appelle monsieur... il m'appelle Héliogabale !... Qu'est-ce qu'il y a encore ?... *(Haut.)* Il n'est venu personne ?..

CAMILLE, *sèchement.*

Je ne sais pas.

MARCELLY, *à part.*

Il est venu quelqu'un... *(Haut.)* Ma chérie, j'ai fait monter ton châle dans ta chambre.

CAMILLE.

Ah ! *(Elle reprend son sérieux.)*

MARCELLY.

Et puis, je t'ai apporté des fleurs...

CAMILLE.

Des fleurs?

MARCELLY.

Oui, des violettes...

CAMILLE.

Des violettes de Parme?

MARCELLY.

Tout ce qu'il y a de plus Parme. (*Il le lui présente.*)

CAMILLE, *le regardant dans les yeux.*

Angèle sort d'ici...

MARCELLY, *troublé sans savoir pourquoi.*

Ah!... comment se porte-t-elle? (*A part.*) Je savais bien qu'il était venu quelqu'un...

CAMILLE.

Elle avait un bouquet tout pareil à celui-ci.

MARCELLY.

Ah! elle avait... Eh bien?...

CAMILLE.

Vous avez donné sans doute un bouquet à madame de Férieux, et vous m'en donnez un autre pour calmer votre conscience...

MARCELLY, *à part.*

Oh! décidément, je n'ai pas de chance...

CAMILLE.

Tu ris?... J'ai deviné, n'est-ce pas?

MARCELLY.

Mais pas du tout... je n'ai pas donné de fleurs à Ang... à madame de Férieux... Pourquoi lui donnerais-je des fleurs... Elle ne m'en donne pas...

CAMILLE.

Comment se fait-il donc qu'elle ait justement un bouquet tout pareil au mien?

MARCELLY.

Comment cela se fait? Est-ce que je sais, moi? J'ai acheté des violettes, elle a acheté des violettes... nous avons acheté tous deux des... Est-ce que je peux l'empêcher d'acheter des violettes?

CAMILLE.

Ah! vous m'impatientez.

MARCELLY.

C'est toujours à recommencer... Tu as encore de vilaines idées; comme ce matin, au sujet des Italiens.

CAMILLE.

Ah! oui...

MARCELLY.

Eh bien, gros bêta, tu vas voir que rien ne me coûte pour te rassurer... Ainsi, j'avais envie d'aller aux Italiens, j'en mourais d'envie...

CAMILLE.

Et...

MARCELLY.

Et cependant j'y ai renoncé.

CAMILLE.

Ah!

MARCELLY.

Je n'ai pas loué de loge.

CAMILLE, *éclatant.*

Ah! c'est tout simple! je ne dois pas aller au théâtre puisque madame de Férieux n'y va pas.

MARCELLY.

Comment, elle n'y va pas?

CAMILLE.

Madame de Férieux sera chez elle ce soir, et vous, Monsieur, vous sortirez sans doute pour quelque importante affaire, quelque référé...

MARCELLY.

Mais pas du tout... pas du tout... Je ne sors pas... je reste avec toi.

CAMILLE, *étonnée.*

Ah!...

MARCELLY.

Toute la soirée...

CAMILLE, *honteuse.*

Vraiment?

MARCELLY.

Nous allons dîner ensemble en tête à tête, et après le dîner, tu me joueras du piano pendant que je lirai le journal.. tu me mettras la *Presse* en musique.

CAMILLE.

Tu ne me quitteras pas?

MARCELLY.

Non, je ne te quitterai pas avant demain matin.

CAMILLE.

Embrasse-moi...

MARCELLY.

A la bonne heure!... (*L'embrassant.*) Diable de petit ange, va.

CAMILLE.

Mais je ne demande pas mieux que de croire à ta fidélité, à ton amour.

MARCELLY.

Je le vois bien. — Enfin, c'est fini; nous allons passer une soirée charmante.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GERMAIN *et* ANGÈLE.

ANGÈLE, *en dehors.*

C'est bon... c'est bon...

CAMILLE, *se levant tout à coup.*

Monsieur!... c'est Angèle!...

MARCELLY, *embarrassé.*

Oui... je crois que...

GERMAIN, *annonçant.*

Madame de...

ANGÈLE, *entrant.*

Mais c'est inutile.

GERMAIN, *à part.*

Ah ben, si on ne peut plus faire son ouvrage ici, ça n'est pas drôle. (*Il sort.*)

ANGÈLE, *gaîment à Marcelly.*

On vous trouve enfin... je ne vous lâche plus... et pour que nous ayons tout le temps de parler chicane, je m'invite à dîner... (*à Camille.*) Veux-tu?

CAMILLE.

Comment donc?

MARCELLY, *à part.*

Aïe...

CAMILLE, *à part.*

Voilà pourquoi il voulait rester.

ANGÈLE, *ôtant son chapeau.*

Je vous donne ma soirée, tant pis pour vous...

MARCELLY, *jouant l'aplomb.*

C'est... une charmante surprise.

CAMILLE, *bas.*

Une surprise? vraiment?

MARCELLY.

Sans doute!

ANGÈLE.

A propos, vous ne sortez pas?

MARCELLY.

Mais...

CAMILLE, *avec intention.*

Non, non.... nous ne sortons pas.... mon mari m'a sacrifié aussi toute sa soirée.

MARCELLY.

Mais, ma chère, ce n'est pas un sacrifice... au contraire.

CAMILLE, *regardant Angèle.*

Je vous crois.

MARCELLY, *à part.*

Eh bien, ça va être gai pour moi... (*Angèle a tiré un ouvrage de tapisserie d'un petit coffret.*)

CAMILLE.

Tu as changé ta coiffure?

ANGÈLE, *riant.*

Oui... pour plaire à ton mari.

MARCELLY, *de plus en plus embarrassé, à part.*

Ses plaisanteries tombent bien... (*Haut.*) Madame... croyez que ce n'était pas... assurément, si je devais... si je pouvais... mais quand on a... comme moi, une...

ANGÈLE, *riant.*

C'est parfaitement clair... (*A Camille.*) Mes laines sont détestables... où donc achètes-tu les tiennes?

CAMILLE.

Au Père de famille, rue Dauphine.

ANGÈLE.

Il y a toujours beaucoup de monde, je crois, il faut attendre...

CAMILLE, *appuyant en regardant son mari.*

Oh!... en y allant à cinq heures on n'attend pas...

ANGÈLE.

Je profiterai du conseil dès demain.

CAMILLE, *à part.*

C'est un rendez-vous! quelle effronterie!

MARCELLY, *à part.*

Si j'ai le malheur d'être dehors demain à cinq heures, je suis un homme perdu.

CAMILLE, *à son mari.*

A quoi pensez-vous donc?

MARCELLY.

Je... je ne sais pas.

CAMILLE.

Je le sais moi.

MARCELLY, *à part.*

C'est une impasse, ma parole d'honneur. (*Il remonte la scène et se heurte contre le guéridon qui occupe le milieu de la scène. Il repète.*) C'est une impasse.

ANGÈLE, *les regardant.*

Décidément, j'ai un remords.

CAMILLE.

Un remords?

ANGÈLE.

Il me semble que je suis de trop.

CAMILLE.

Par exemple.

ANGÈLE.

Vous vous étiez peut-être promis de passer cette soirée tous les deux seuls, et une amie qui tombe au beau milieu d'un tête à tête, c'est quelquefois agréable comme une averse dans une partie de campagne.

CAMILLE.

Quel enfantillage!

MARCELLY, *à part.*

Oh! une idée! (*Haut.*) Mon Dieu, madame, vous n'êtes pas de trop, et tenez, pour vous le prouver (*il embrasse Camille*) voilà... (*A part.*) C'est de mauvais goût, mais ma foi! la paix à tout prix... (*Embrassant de nouveau sa femme.*) Vous voyez que vous ne nous gênez pas.

ANGÈLE, *cassant sa laine.*

Cette laine est atroce!

CAMILLE.

Tu es peut-être trop vive...

MARCELLY, *à part.*

Camille se calme! (*Haut.*) Croyez-moi, madame, remariez-vous bien vite... c'est si bon d'être deux, quand on s'aime comme nous. (*Il presse Camille contre son cœur.*)

CAMILLE, *bas.*

Est-ce que vous voulez la rendre jalouse?

MARCELLY, *à part.*

Ah! quand je vous dis que c'est une impasse... changeons la conversation... (*Haut.*) Camille, tu n'as pas montré ton cachemire à ton amie?

ANGÈLE.

Mais non, est-il joli?

MARCELLY.

Très-joli! Vous allez le voir.

ANGÈLE.

J'en meurs d'envie.

MARCELLY, *gaîment.*

Nous allons parler toilettes, chiffons... (*à part.*) J'ai eu une excellente idée...(*Haut.*) Va chercher ton cache...mire... (*Troublé tout à coup par le regard de Camille.*) Ah! fichtre, je crois que j'ai fait une bêtise.

CAMILLE, *avec intention.*

Mon cachemire est dans ma chambre, n'est-ce pas?

MARCELLY, *à part.*

J'ai deviné! (*Haut.*) Oui, mais ne te dérange pas, je vais le chercher.

CAMILLE.

Vous savez bien que je ne le souffrirai pas.

MARCELLY.

Pourquoi?... Ah!... Je vais appeler Germain. (*Il sonne.*)

ANGÈLE, *riant.*

Ah! mon Dieu! mais cette chambre est donc au bout du monde...

CAMILLE.

Mais non, et je ne sais pourquoi monsieur fait tant de bruit...

GERMAIN, *entrant.*

Monsieur a sonné?

CAMILLE.

Non.

GERMAIN.

Alors, donc c'est madame?

CAMILLE.

On n'a pas besoin de vous.

GERMAIN, *à part.*

Ça m'étonnait aussi .. oh! ça ne peut pas aller comme ça... (*Il sort. — Camille se dirige vers la gauche.*)

MARCELLY.

Tu tiens donc?

CAMILLE, *bas.*

Monsieur, je serai le plus longtemps possible..? (*Elle entre à gauche.*)

SCENE XIV.

MARCELLY, ANGÈLE *assise, puis* CAMILLE.

MARCELLY, *à part.*

C'est à se manger les poings jusqu'au coude... (*Angèle fait un mouvement.*) Pourvu du moins qu'elle ne quitte pas sa place. (*En ce moment, Angèle laisse tomber une pelote de laine qui roule jusqu'au milieu du théâtre.—A part.*) Allons, bon, bête de laine, va! (*Il fait un pas pour la ramasser, puis regarde avec inquiétude du côté de la chambre de Camille et s'arrête. Angèle se lève et vient ramasser le peloton de laine.*)

ANGÈLE, *souriant.*

Merci!

MARCELLY.

Pardon, je...

ANGÈLE, *debout et continuant.*

Monsieur Marcelly... trouvez-vous ces fleurs-là de bon goût? (*Elle s'approche un peu.*)

MARCELLY, *s'éloignant en regardant derrière lui.*

Oui... oui... d'un goût exquis. (*A part.*) Va-t-en donc à ta place.

ANGÈLE, *faisant un pas vers lui.*

J'ai envie de défaire ce fond là.

MARCELLY, *même jeu.*

Ah! vous auriez tort.

ANGÈLE, *qui est arrivée près du piano.*

Tiens, Camille a la partition de la Dame de Pique.

MARCELLY.

Oui.

ANGÈLE, *feuilletant la partition.*

Ce n'est pas arrangé pour le piano.

MARCELLY.

Non. (*Il passe de l'autre côté.*)

ANGÈLE.

Mais si...

MARCELLY.

Ah!

ANGÈLE, *revenant avec la partition.*

Tenez, voyez plutôt...

MARCELLY, *vivement.*

Ah! oui... oui... oui... je confondais avec une autre... (*Il va gagner encore le côté opposé, mais voyant qu'Angèle le suit il revient sur ses pas et va à la cheminée; — Angèle retourne seule au piano.*)

MARCELLY.

Ouf!... (*Pendant ce chassez croisé. Angèle a laissé tomber son bouquet de violettes; — il se trouve aux pieds de Marcelly.*)

MARCELLY.

C'est Camille, enfin! (*Dans son trouble il se chauffe à la cheminée où il n'y a pas de feu. — Angèle debout au piano déchiffre d'une main un passage de la partition. Camille paraît et les observe un instant: elle tient son mouchoir à la main et, avant de descendre, elle essuie furtivement une larme.*) Voilà le grand inquisiteur!

ANGÈLE, *chantonnant.*

La... la... la,.. cet air est ravissant.

CAMILLE, *ironiquement.*

N'est-ce pas? (*Elle va à Marcelly qui se chauffe toujours obstinément.*) Mon ami! si vous avez froid, on fera du feu...

MARCELLY, *troublé.*

Hein, non... il y en a assez... (*S'apercevant qu'il n'y en a pas. — A part.*) Allons! bon! je ne sais plus ce que je fais.

CAMILLE, *bas avec ironie.*

Vous vous êtes trop éloignés l'un de l'autre, ce n'est pas adroit.

MARCELLY, *se contenant.*

Comment?... tu crois...

CAMILLE, *lui montrant le bouquet qui est à ses pieds.*

Et ce bouquet à vos pieds.

MARCELLY.

Un bouquet!

CAMILLE, *bas.*

On vous l'a rendu sans doute pour vous punir d'avoir dit que vous m'aimiez.

MARCELLY, *éclatant.*

Ah! c'est trop fort à la fin! (*Angèle qui pianottait toujours se retourne étonnée.*) Je n'y tiens plus, j'éclate!

ANGÈLE, *descendant.*

Que signifie?

MARCELLY, *criant.*

Cela signifie!

CAMILLE, *bas.*

Monsieur!...

MARCELLY, *criant de plus en plus.*

Tant pis, madame, le feu est aux poudres!

ANGÈLE.

Mais qu'y a-t-il donc?

MARCELLY, *de même.*

Il y a, madame, que je vous fais la cour, que je vous aime... et que vous m'adorez... que tout à l'heure... j'étais à vos pieds ou que vous étiez aux miens, je ne sais plus au juste... il y a que vous trompez votre amie pour moi, et que moi, je trompe ma femme pour vous... et je n'en veux pour preuve que la Dame de pique, les Italiens, le Père de famille et la violette de Parme.

ANGÈLE.

Comment? Camille, il se pourrait?

CAMILLE.

Un tel scandale! ah! c'est affreux!

MARCELLY.

Vous l'avez voulu!... vous m'avez poussé à bout.. je me mets en insurrection... je fais des barricades...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GRÉGORET, FERNAND, *Grégoret tient des papiers*

GRÉGORET, *apercevant Marcelly qui bouscule les meubles.*

Eh bien! que se passe-t-il donc? (*Ils descendent.*)

ANGÈLE, *riant à demi.*

Ah çà! mais je ne soupçonnais rien de tout cela, moi...

MARCELLY.

Laissez donc, madame, comme si vous ne saviez pas par expérience, que je suis un séducteur, (*Fernand entre de l'angle du fond à droite*) un scélérat, un Héliogbale, comme disait tantôt monsieur Fernand.

ANGÈLE.

Monsieur Fernand? Est-ce que lui aussi!...

CAMILLE, *honteuse.*

Oui, certainement, il a bien remarqué comme moi...

FERNAND.

Ah! permettez, ma cousine...

CAMILLE.

N'avez-vous pas résolu de confier à un autre les intérêts de madame?

GRÉGORET.

Mais en effet. (*Il montre les papiers qu'il tient et qu'il remet à Angèle.*)

ANGÈLE.

Ainsi, c'est monsieur Fernand qui est cause...

FERNAND.

Mais non, c'est ma cousine.

CAMILLE.

C'est mon mari...

MARCELLY.

C'est Grégoret.

GRÉGORET.

C'est le diable!

MARCELLY.

Oui, le diable qui a emménagé chez moi, à qui mon contrat le mariage a servi de billet de logement.

ANGÈLE.

Monsieur, un peu d'indulgence!

MARCELLY.

Non, madame, non... je ne comprends pas la jalousie, les soupçons, je ne les comprendrai jamais! (*Il frappe sur la table.*)

GRÉGORET

Mon ami!

FERNAND.

Mon cousin!

MARCELLY.

Je ne veux plus d'ami, je ne veux plus de clerc, je ne veux plus de cousin, je ne veux plus de femme!

ENSEMBLE.

AIR de la *Norma.*

MARCELLY, *à Camille avec colère.*

C'en est trop! enfin je me lasse,
De nos amours,
Vous brisez le cours,
Pour vous, Madame, plus de grâce!
Occupez-vous
De prendre un autre époux.

CAMILLE.

Je le vois, mon amour vous lasse,
De nos amours
Vous brisez le cours,
Je ne demande point de grâce,
D'un tel courroux,
Moi, je rougis pour vous.

ANGÈLE.

Du bonheur votre cœur se lasse,
De vos amours
Vous brisez le cours,
Pour elle je demande grâce,
Chasserez-vous
Le bonheur loin de vous.

GRÉGORET *à Marcelly.*

Mon ami, calme-toi, de grâce,
Le bruit, toujours
Fait fuir les amours;
D'amour votre âme est-elle lasse,
Chasserez-vous
Le bonheur loin de vous.

FERNAND, *à part.*

Sort fatal, par cette disgrâce,
De mes amours
Tu brises le cours,
Moi, je veux obtenir ma grâce;
Destins jaloux,
Mon cœur vous brave tous.

(*Marcelly sort avec colère, Grégoret sort avec lui en essayant de le calmer.*)

SCÈNE XVI.

FERNAND, ANGÈLE, CAMILLE. *Camille est tombée en pleurant sur le fauteuil à droite; Fernand est au second plan à gauche. Angèle est au milieu.*

FERNAND, *suppliant.*

Madame!

ANGÈLE, *avec une sévérité forcée.*

Je ne vous pardonnerai jamais, Monsieur. Veuillez disposer ces papiers... M. Grégoret aura désormais toute ma confiance.

FERNAND, *avec colère.*

Eh bien soit. (*Il va à la table et bouscule les papiers. — Angèle se retourne en riant du côté de Camille.*)

ANGÈLE, *bas à Camille avec amitié.*

Eh bien, ma pauvre petite Camille?

CAMILLE.

Que veux-tu, je suis jalouse, ce n'est pas ma faute.

ANGÈLE, *souriant.*

Ce n'est pas la mienne non plus.

CAMILLE.

Je te crois... Mais pourquoi tant de sévérité à l'égard de Fernand, s'il est vrai que tu l'aimes.

ANGÈLE, *bas.*

S'il est vrai? Voilà l'hydre du soupçon qui relève déjà la tête... Je veux l'abattre tout à fait. (*Lui donnant une lettre.*) Tiens, lis.

CAMILLE, *lisant.*

« Ma chère Angèle :

« Tu me demandes des renseignements sur M. Fernand qui a habité pendant quelques années notre ville... Connaissant ta délicatesse, je crois que tu renonceras bien vite à tes projets de mariage, quand tu sauras que M. Fernand a été presque fiancé à une jeune personne charmante qui l'aime encore et qui l'attend. »

ANGÈLE, *lui reprenant la lettre.*

Comprends-tu maintenant?

FERNAND, *à part.*

C'est affreux!.. moi qui espérais...

CAMILLE, *confuse.*

Ah! mon amie! et je te soupçonnais quand j'aurais dû te plaindre... car tu l'aimes...

ANGÈLE, *bas.*

Oui.

FERNAND, *à part avec chagrin.*

Elle ma hait... c'est évident.

ANGÈLE.

Oui je l'aime, mais un antre l'aimait avant moi.

CAMILLE.

Elle l'a peut-être oublié...

ANGÈLE.

Mon amie me l'eût écrit et je n'ai pas reçu de nouvelle lettre... Mais il ne s'agit pas de cela, il s'agit de toi, de ton mari.

CAMILLE.

Hein? commo il a été méchant? c'est la première fois.

ANGÈLE.

Ah! dame! il y a commencement à tout.

CAMILLE.

Tu crois que...

ANGÈLE.

Je crois qu'il te pardonnera. Mais il faut y prendre garde, Camille, « quiconque est soupçonneux invite à le trahir. »

CAMILLE.

Vraiment?

ANGÈLE, *riant.*

C'est M. de Voltaire qui l'a dit; si tu veux garder ton mari, crois-moi, ma petite Camille, embellis sa captivité, ou sinon...

CAMILLE, *avec effroi.*

Mais je vais donc le perdre?

ANGÈLE.

Non, pas pour cette fois, mais je te le répète : il faut y prendre garde. (*A Fernand.*) Eh bien, Monsieur, ces papiers?

FERNAND.

Je les range, Madame. (*Il bouscule tout.*)

ANGÈLE.

Je les prendrai tantôt.

FERNAND.

Je les porterai chez vous.

ANGÈLE.

Je vous le défends!

FERNAND.

Madame...

ANGÈLE.

Tout est fini, Monsieur. (*A part.*) Il le faut bien. (*A Camille.*) A tout à l'heure... Je veux te laisser le temps de faire la paix avec l'ennemi... quand ton mari viendra, laisse-le crier, ne réponds rien, et il se calmera.

CAMILLE.

Vraiment...

ANGÈLE.

De la douceur, beaucoup de douceur .. de la confiance même si c'est possible...

CAMILLE.

Oh! sois tranquille, j'ai eu trop peur.

ANGÈLE.

Je reviendrai pour le dîner. (*Souriant.*) et je n'apporterai pas de violettes.

CAMILLE.

Méchante! (*Elles s'embrassent, Angèle remonte; Fernand est sur sa route.*)

FERNAND.

Madame, je vous en prie, pardonnez-moi?

ANGÈLE.

Jamais, Monsieur, tout est fini! (*A part.*) Pauvre garçon!

ENSEMBLE.

TYROLIENNE de la *Fille du régiment.*

ANGÈLE, *à Camille.*

Au revoir,
Bon espoir,
Bientôt ici même,
Cet époux qui t'aime,
Reviendra,
Suppliera,
A tes genoux tombera.

CAMILLE.

Au revoir,
Doux espoir,
A l'époux que j'aime,
Mon cœur ici même,
Contera,
Confiera,
Ce qu'il a souffert déjà.

FERNAND, *à part.*

Plus d'espoir,
De revoir,
La femme que j'aime,
O douleur extrême,
Mais déjà,
Je sens là,
Que ma mort me vengera.

(*Angèle sort par le fond.*)

SCENE XVII.

FERNAND, CAMILLE.

FERNAND.

Tout est fini, a-t-elle dit... Eh bien oui, tout sera fini en effet. (*Il jette pêle-mêle tous les papiers dans le carton.*)

CAMILLE.

Fernand.

FERNAND.

Ma cousine, je suis le plus malheureux des hommes, par votre faute.

CAMILLE.

C'est vrai...

FERNAND.

Mais je vous pardonne... adieu. (*Il remonte.*)

CAMILLE.

Où allez vous?

FERNAND.

Je vais me jeter du haut des tours de Notre-Dame, et je tâcherai de tomber devant la porte de madame de Férieux.

CAMILLE, *à part.*

Je dois réparer le mal que j'ai fait... (*Haut.*) Fernand.

FERNAND.

Pardon, ma cousine, mais je suis pressé... on ne monte plus aux tours passé quatre heures.

CAMILLE.

Écoutez-moi, je veux... Ah!.. j'entends mon mari... allez au jardin, dans dix minutes, je vous y rejoindrai.

FERNAND.

Mais...

CAMILLE.

Espérez... Angèle vous aime.

FERNAND.

Ciel!.. est-il possible?

CAMILLE.

Je vous le jure, mais sortez vite... je vous en dirai davantage tout à l'heure.

FERNAND.

Elle m'aime! ah! ma cousine!.. merci! merci! vous me rendez la vie. (*Il lui baise la main et se sauve par la gauche. Marcelly, le chapeau enfoncé sur les yeux, entre par la droite au moment où Fernand disparaît : Marcelly l'a vu; il regarde sa femme, puis se promène un instant sans parler.*)

SCENE XVIII.

MARCELLY, CAMILLE.

MARCELLY, *à part.*

Je suis décidé à faire un coup d'État... je vais faire un coup d'État .. Ne dites rien.

CAMILLE, *à part.*

N'oublions pas les recommandations d'Angèle...

MARCELLY, *s'arrêtant devant Camille, très-haut.*

Madame.

CAMILLE.

Mon ami...

MARCELLY, *à part.*

Tiens. . (*Haut.*) Je vous préviens que j'ai brisé ma chaîne et qu'à partir de ce jour, je veux marcher dans ma force et dans

ma liberté... comme Spartacus.

CAMILLE.

Oui mon ami...

MARCELLY, *à part.*

Tiens... (*Haut.*) A partir d'aujourd'hui j'aurai des clientes jeunes...

CAMILLE, *après un petit mouvement.*

Oui mon ami.

MARCELLY.

Jolies.

CAMILLE, *même jeu.*

Oui mon ami...

MARCELLY, *à part.*

C'est bien drôle... (*Haut.*) Je ferai de la toilette tous les jours... Je serai tout de noir habillé comme le page de M. de Marlborough.

CAMILLE.

Oui mon ami.

MARCELLY.

J'aurai une lorgnette.

CAMILLE.

Oui mon ami.

MARCELLY.

Dans le monde, je serai galant, je danserai ! Je ferai des compliments aux femmes, je leur ferai des impromptus... s'il m'en vient.

CAMILLE, *un peu émue.*

Oui mon ami.

MARCELLY.

Je leur ferai même la cour pour me donner une contenance.

CAMILLE, *de plus en plus émue.*

Oui mon ami...

MARCELLY, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle a donc ma femme ? (*Haut.*) Je leur baiserai la main si l'occasion s'en présente.

CAMILLE, *retenant ses larmes.*

Oui mon ami.

MARCELLY.

Et enfin je...

CAMILLE, *laissant échapper un mouvement de vivacité.*

Hein?

MARCELLY, *à part, croyant avoir réussi à l'émouvoir.*

Ah !... je savais bien...

CAMILLE, *se levant et jouant le calme.*

Oui mon ami.

MARCELLY, *avec inquiétude.*

Est-ce que tu es malade ?

CAMILLE.

Mais non, pourquoi ?

MARCELLY.

Pour rien... Ainsi, c'est bien convenu... liberté toute entière.

CAMILLE, *se contenant.*

Oui mon ami... J'ai reconnu mes torts... un homme doit être libre... je ne te gênerai plus... Tu pourras aller et venir à ton gré .. sortir quand tu voudras... As-tu quelque affaire ?.. quelque course ?... quelque référé ?...

MARCELLY.

Non...

CAMILLE.

Eh bien ! Que je ne te retienne pas... va, va...

MARCELLY, *étonné.*

Mais...

CAMILLE.

Tu désires peut-être faire un tour de promenade ?...

MARCELLY.

Mais pas du tout.

CAMILLE.

Va... Ne t'inquiète pas de moi, je broderai en t'attendant... Va te promener mon ami.

MARCELLY, *à part.*

Elle m'envoie promener.

CAMILLE, *le poussant.*

Va... va...

MARCELLY.

Ah ! ça, madame....

CAMILLE.

Tu préfères rester ?... reste... Tu désires être seul, peut-être.

MARCELLY.

Mais non.

CAMILLE.

Je te laisse mon ami... adieu... adieu... (*A part.*) Oh ! que c'est difficile de jouer la comédie... Courons rejoindre Fernand. (*Elle sort par le fond, à gauche, tout en faisant un signe d'adieu à Marcelly qui la regarde avec stupéfaction.*)

SCÈNE XIX.

MARCELLY, *seul, puis* GRÉGORET.

MARCELLY, *rêvant.*

Ça n'est pas naturel... Il y a quelque chose là-dessous... on m'a changé ma femme... cette résignation... Cette soumission... et puis... ces éternels : oui mon ami... oui mon.... qui est-ce qui m'a pris la femme que j'avais ce matin ?.. Du reste, qu'il la garde... J'aime mieux celle-ci... quoique cependant.. Ah ! c'est bien drôle !.. Je ne sais pas, mais... (*Se touchant le front.*) J'ai quelque chose là... (*Vivement.*) Ce n'est encore qu'une inquiétude... une inquiétude vague, mais c'est égal..... ça me gêne... (*Rêvant.*) Oui mon ami... Oui mon ami...

GRÉGORET, *entrant.*

Ah ! te voilà ?... Eh bien, tu es raccommodé avec ta femme?

MARCELLY, *de même.*

Oui mon ami... Hein ?... ah ! oui.

GRÉGORET.

Tant mieux... entre nous, tu avais tort... tu te plains que la mariée est trop belle... ta femme est jalouse, parce qu'elle t'aime d'abord, et ensuite parce qu'elle est sage...

MARCELLY.

Oui, je sais bien.

GRÉGORET.

Elle ne te pardonne rien, parce qu'elle n'a rien à se faire pardonner c'est clair...

MARCELLY, *un peu troublé.*

Ah !... oui... comme cela si elle avait quelque chose à se faire pardonner ?

GRÉGORET.

Oh ! mon cher elle ne serait plus du tout la même, plus du tout.

MARCELLY, *inquiet.*

Ça se peut bien.

GRÉGORET.

Moi, je me méfie des femmes trop indulgentes... Elles ont quelque chose à se reprocher généralement. . Il y a des exceptions...

MARCELLY, *vivement.*

Il y en a.

GRÉGORET.

Moi, je n'en connais pas.

MARCELLY

Tu n'en connais pas ?

GRÉGORET.

J'aime une femme qui parle haut, qui épluche la conduite de son mari... Cela prouve qu'elle ne craint pas qu'on épluche la sienne.

MARCELLY, *se grattant l'oreille.*

Ah !... tu crois que quand elle épluche...

GRÉGORET.

Si je me marie, ce sera pour moi le thermomètre de l'amour... Si ma femme devient douce, confiante, d'un agréable commerce, enfin, crac ! je la renvoie à sa famille...

MARCELLY.

Ah ! tu me dis des bêtises...

GRÉGORET.

Mais, mon cher, j'ai cent exemples à te donner... Tiens, justement, Beauregueil, l'huissier, sa femme était comme la tienne, jalouse, emportée et fidèle, bien entendu... pour moi, c'est une conséquence.

MARCELLY, *très-inquiet.*

Tu m'ennuies...

GRÉGORET.

Beauregueil s'est fâché ; il a déclaré qu'il ne voulait plus d'opposition à ses volontés, qu'il entendait que sa femme fut toujours de son avis.

MARCELLY.

Eh bien ?

GRÉGORET.

A partir de ce moment, elle répondait toujours...

MARCELLY, *frappé d'une idée.*

Oui, mon ami?

GRÉGORET.

Précisément.

MARCELLY, *marchant avec agitation.*

Oui, mon ami.

GRÉGORET.

Et c'est ce qui a perdu Beauregueil.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Pour prouver sa soumission,
A tout ce qu'il exigeait d'elle,
Sa femme en toute occasion,
Suivait la formule nouvelle,
Afin de plaire à son mari,
Elle s'en faisait une étude.
Bref, elle a dit si souvent : oui,
Qu'elle en a gardé l'habitude.

MARCELLY, *à part, très-inquiet.*

Et Camille qui, tout à l'heure...

GRÉGORET, *le suivant.*

Eh bien... et Dubief?

MARCELLY.

Tu m'ennuies avec tes histoires.

GRÉGORET.

Dubief...

MARCELLY.

Je te dis que tu m'ennuies ..

GRÉGORET.

Dubief!... c'est absolument la même chose : sa femme l'empêchait de sortir, il s'est fâché, et maintenant elle l'envoie se promener...

MARCELLY, *sautant, à part.*

Comme ma femme, tout à l'heure...

GRÉGORET, *riant.*

Et il y va.

MARCELLY, *tragiquement.*

Mais moi je n'y vais pas.

GRÉGORET.

Et pendant ce temps...,madame Dubief... Ah! ah! eh!...

MARCELLY, *qui se trouve près de la fenêtre, poussant un cri.*

Ah! ah!...

GRÉGORET.

Quoi donc?...

MARCELLY, *à part.*

Là-bas, derrière cette charmille... Fernand et ma femme... Il la quittait tout à l'heure... et il semblait joyeux.

GRÉGORET, *effrayé.*

Marcelly!

MARCELLY, *gesticulant.*

Je vois tout... je comprends tout... La résignation de Camille... et ses soupçons... c'était pour détourner les miens.

GRÉGORET, *à part.*

Est-ce qu'il devient fou?

MARCELLY, *de même.*

Quel horrible complot!... quel machiavélisme!... Fernand aime ma femme, qui dit à Angèle de feindre d'aimer Fernand... et Camille m'accuse d'aimer Angèle, afin de cacher son amour pour Fernand, qui me prie de parler à Angèle, pour que je ne me doute pas que lui, Fernand, aime Camille... c'est clair!... c'est horriblement clair!.... (*Il tombe sur un siége.*)

SCENE XX.

LES MÊMES, CAMILLE, FERNAND, ANGÈLE, *puis* GERMAIN.

GRÉGORET, *qui a été au-devant d'eux, bas à Camille.*

Je ne sais pas ce qu'a Marcelly.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! (*Elle descend.*)

MARCELLY, *à Grégoret.*

Que lui as-tu dit? hein? Tu l'as prévenue?

FERNAND, *à Angèle.*

Cette seconde lettre doit lever tous vos scrupules, Madame, et vous pouvez me pardonner. (*Angèle lui tend la main.*)

MARCELLY.

Assez de comédie, je sais tout... (*A Fernand, qui a une fleur à sa boutonnière.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

FERNAND, *baisant les mains d'Angèle.*

C'est l'olivier de la paix.

MARCELLY.

Ce n'est pas vrai... (*A Camille.*) Pourquoi vos accroche-cœurs sont-ils défrisés, madame? (*S'élançant sur le panier à ouvrage de Camille, que Fernand touche machinalement.*) Qu'est-ce que tu caches là? (*Il vide le panier à ouvrage, puis saute sur la lettre que Camille tient à la main.*) Donnez-moi cette lettre, Madame!

CAMILLE.

Mais elle appartient à Angèle, qui vient de la recevoir à l'instant.

MARCELLY.

Ce n'est pas vrai. (*Lisant.*) « Ma chère amie, tu peux aimer » M. Fernand; sa fiancée est l'épouse d'un autre! » (*A part.*) Fichtre! j'ai fait une bêtise!

CAMILLE, *avec douceur.*

Mon ami... comprenez-vous la jalousie, maintenant?

MARCELLY, *embarrassé.*

Certainement... C'est-à-dire que... (*Frappé d'une idée.*) Ah! (*S'efforçant de rire.*) ah! ah! ah!... c'était bien joué, n'est-ce pas? Tu m'as cru jaloux?

CAMILLE.

Comment?

MARCELLY, *avec aplomb.*

C'était une leçon... J'ai voulu te montrer... Tu vois comme c'est ridicule d'avoir des soupçons.. comme c'est bête d'aller chercher midi à quatorze heures... Tu vois... tu vois...

CAMILLE.

Quoi! Monsieur, c'était une plaisanterie?...

MARCELLY.

Oh! mon Dieu! pas autre chose... (*A part.*) Ce n'est pas maladroit.

ANGÈLE, *bas à Camille.*

Il ment; il est jaloux...

CAMILLE, *de même.*

Tant mieux.

GRÉGORET.

Ah! ça me rappelle...

MARCELLY.

Va-t'en au diable avec tes histoires...

GRÉGORET.

Ah! pourtant... celle-là...

MARCELLY.

Tu la conteras à table... quand nous en serons sortis...

GERMAIN, *entrant son paquet sous le bras, à Marcelly.*

Monsieur, comme il n'y a rien à faire ici... vous n'avez pas besoin d'un domestique, et je viens vous prier de me mettre à la porte.

MARCELLY.

Par exemple! J'augmenterais plutôt tes gages.

GERMAIN, *reculant.*

Eh bien, c'est ça qui serait drôle!

ENSEMBLE.

AIR *nouveau.*

Que toujours la défiance,
S'éloigne de notre cœur,
En amour, la confiance
Est la moitié du bonheur.

MARCELLY *s'avance pour chanter au public; Camille s'approche vivement et regarde dans la salle d'un œil scrutateur; Marcelly la rassurant.*)

Je ne connais personne dans la salle; parole d'honneur... Voyons, est-ce que tu vas encore être méchante?

CAMILLE.

Non, mon ami. (*Elle remonte.*)

MARCELLY.

A la bonne heure.

(*Au public.*)

AIR de *Céline.*

La crise me semble apaisée,
Et du mal qui la fait souffrir,
La guérison doit être aisée,
Si vous daignez y concourir.
Du médecin, je sais que la présence,
Pour la malade est d'un heureux secours,
Hâtez donc sa convalescence,
En venant la voir tous les jours.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Que toujours la défiance, etc

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT